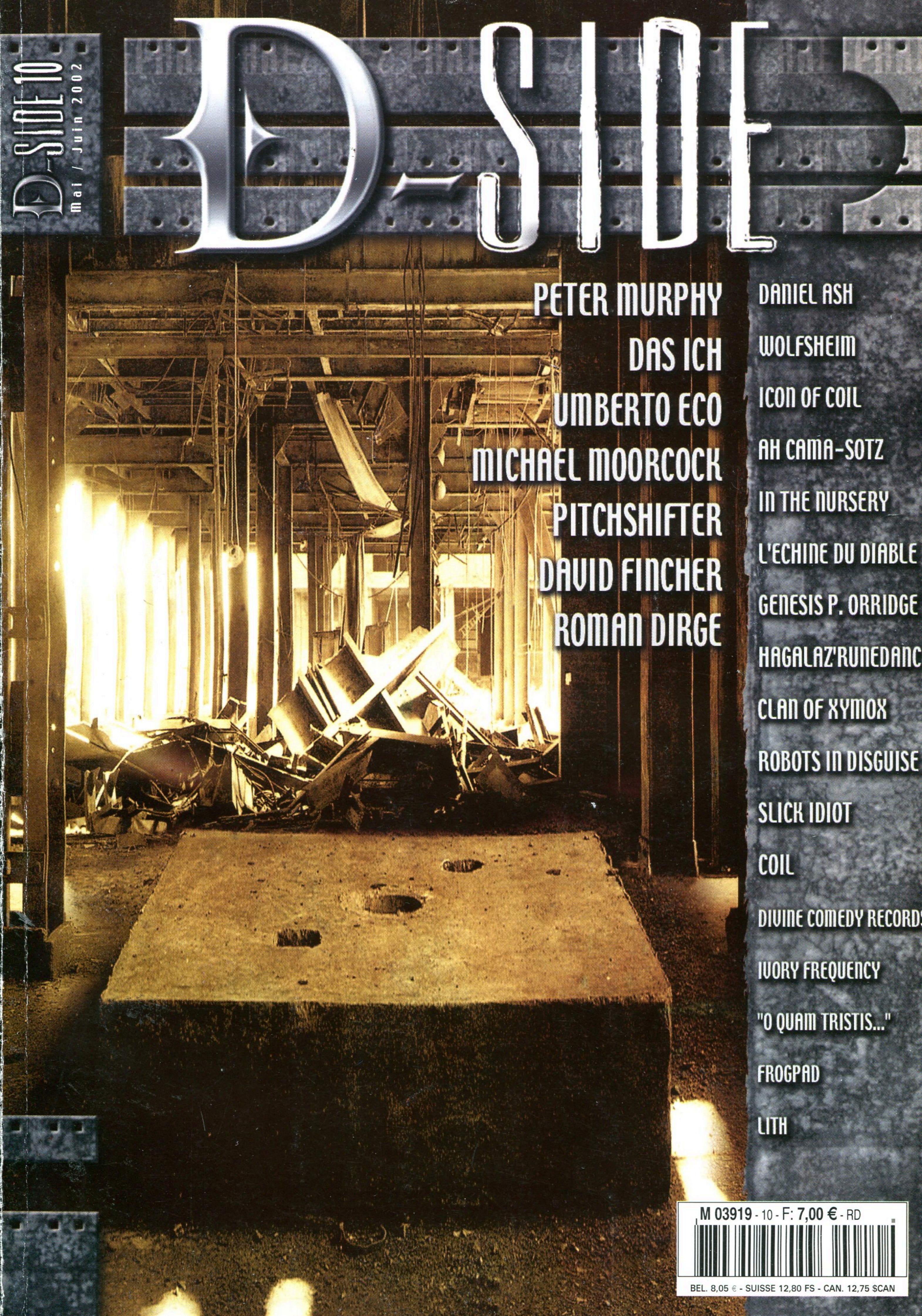

D-SIDE 10
Mai / Juin 2002
D-SIDE
PETER MURPHY
DAS ICH
UMBERTO ECO
MICHAEL MOORCOCK
PITCHSHIFTER
DAVID FINCHER
ROMAN DIRGE
DANIEL ASH
WOLFSHEIM
ICON OF COIL
AH CAMA-SOTZ
IN THE NURSERY
L'ECHINE DU DIABLE
GENESIS P. ORRIDGE
HAGALAZ'RUNEDANC
CLAN OF XYMOX
ROBOTS IN DISGUISE
SLICK IDIOT
COIL
DIVINE COMEDY RECORDS
IVORY FREQUENCY
"O QUAM TRISTIS..."
FROGPAD
LITH
M 03919 - 10 - F: 7,00 € - RD
BEL. 8,05 € - SUISSE 12,80 FS - CAN. 12,75 $CAN

IN THE NURSERY



exclusive remixes by

FLESH FIELD / FAITH & THE MUSE / CHANDEEN / HAUJOBB AND ALSO THE TREES / ATTRITION / ASSEMBLAGE 23 / SEIZE

cause+effect - a new collection of specially commissioned and exclusive remixes of **IN THE NURSERY** material picked from their 20 year back catalogue is intended to highlight the interactive, inspirational and motivating nature of music. **IN THE NURSERY** include their own special interpretation of the classic Joy Division track 'Love Will Tear Us Apart'.

"we are never aware of a cause in the creative process until it becomes an effect"



01 **A REBOURS** [against nature] **FLESH FIELD**
02 **ANGELORUM** [fifth angel] **FAITH & THE MUSE**
03 **LOVE WILL TEAR US APART** [again] **IN THE NURSERY**
04 **BELLE EPOQUE** [interpretation] **CHANDEEN**
05 **CORRUPTION** [sister & brother] **AND ALSO THE TREES**
06 **MIRACLE ROAD** [do you remember?] **STEVE BENNETT**
07 **HYMN NOIR** [robotweak] **ASSEMBLAGE 23**
08 **AND YOUR EYES** [and your soul] **A_ROBOT**
09 **TO THE FAITHFUL** [in remembrance] **ATTRITION**
10 **EL SECRETO** [it] **IVAN IUSCO**
11 **L'ESPRIT** [angeldustrial] **HAUJOBB**
12 **CHRONICLE** [retold] **ELECTRONIUM**
13 **CAPRICE** [levity] **SEIZE**

cause+effect corp025 EFA CD 70125-2

RELEASED **26** [april] **2002**

press & information DE



+49 (0)30 617 989 27
andre.richter@efa-medien.de

press & information UK



+44 (0)114 2728726
info@itncorp.demon.co.uk

club promotion DE

HARDBEAT PROPAGANDA

+49 (0)40 642 143 301
sven@public-propaganda.de

ITN CORPORATION
PO BOX 1795, SHEFFIELD S3 7FF ENGLAND
www.inthenursery.com

dust

PETER MURPHY

par Yannick Blay



Condamné à une interdiction de séjour dans son Angleterre natale en 1991, Genesis P. Orridge est supposé être dangereux. Adepte du tatouage et du piercing depuis le début des années 70, il a aussi été à l'origine de la musique dite industrielle (terminologie dont il est d'ailleurs le coauteur avec Monte Cazazza) avec Throbbing Gristle. Au vu d'un passif aussi chargé, on pourrait s'attendre à quelqu'un de hautain et méprisant. Point du tout ! L'androgyne performer rencontré au festival Artooz en mars dernier à Limoges après un concert exceptionnel est d'une gentillesse et d'une courtoisie rares. Toute parole de ce précurseur de génie s'écoute religieusement...

GENESIS P. ORRIDGE

Es-tu encore "l'homme le plus haï d'Angleterre" ?

Genesis P. Orridge : Je ne pense pas, non. Les temps changent. Il y a un nouveau gouvernement et, j'imagine, de nouveaux boucs émissaires. J'ai pu y retourner depuis le premier mai 1999, date à laquelle j'ai été invité à donner un concert au Royal Festival Hall à Londres. Ce qui est drôle, c'est que ce concert était sponsorisé par le gouvernement ! Le directeur de la programmation, David Sefton, voulait que je reforme Psychic TV pour l'occasion, ce que l'on a réussi à faire. Mais j'ai pensé qu'il serait aussi intéressant de créer en plus un tout autre projet spécialement pour cette soirée et correspondant à mon esthétisme du moment ainsi qu'à ma philosophie, ma conscience et mon expérience extatique. David était plus qu'enthousiaste à cette idée.

C'était le projet Thee Majesty avec l'album *Time's up !* ?

Oui. Cet album aujourd'hui épuisé portait le même titre que la soirée au Royal Festival Hall. En dehors de Psychic TV et Thee Majesty, il y a eu ce soir-là d'autres performers tels que Scanner, qui est pour moi le Stockhausen du sampler ou Question Mark And The Mysterians dont le leader, totalement obsédé par les aliens, se comporte comme un véritable shaman. Il y a eu aussi Billy Childish and thee Headcoats et The Master Musicians of Jajouka avec Bachir Attar qui fait aussi partie de la confrérie Thee Majesty quand ses engagements avec Jajouka le permettent. Nous venons de sortir un DVD (ndlr : distribué par les Canadiens de Music Video Distributors et intitulé *Time's up Live*) qui témoigne de cette soirée au Royal Festival Hall.

Quel était le line-up pour chacune de tes performances ?

Bryin Dall (ndlr : New-yorkais fondateur de Loretta's Doll et 4th Sign Of Apocalypse, entre autres), Larry Thrasher (ndlr : Californien ayant fait partie de Psychic TV à partir de 1994) et moi-même pour Thee Majesty. La reformation exceptionnelle de Psychic TV a bénéficié des membres d'origine : le batteur Matthew Bentham, Larry Thrasher aux samples, un merveilleux bassiste appelé Barry et Alex Ferguson. Il faut rappeler que nous avons, Alex et moi, fondé Psychic TV lorsque nous étions voisins à Hackney. Sleazy (ndlr : alias Peter Christopherson, qui formera Coil quelques mois plus tard) et les autres nous ont rejoints peu de temps après que nous ayions coécrit les chansons de notre premier album *Force the Hand of Chance*. Quant à l'imagerie et les thèmes de Psychic TV/Psychic Youth ainsi que le manifeste "occulturel", qui sont à l'origine de ce qu'on appelle aujourd'hui la darkwave, ils furent conçus par Monte Cazazza et moi-même (ndlr : Monte est aujourd'hui musicien, photographe et sculpteur, et vit en Californie où il expose régulièrement ses œuvres).

L'improvisation semble être la base des performances de Thee Majesty...

En effet. Excepté quelques boucles servant de couche sonore comme par exemple sur "I was a Mirage", la musique est totalement improvisée. Il ne peut en être autrement puisque nous ne répétons jamais. Pour les paroles, j'utilise des poèmes de mon cru qui servent de base à une semi-improvisation vocale qui se nourrit aussi de la participation du public.

Est-ce que ta compagne Miss Jackie intervient dans ton travail par un autre biais que celui de la photographie ?

Miss Jackie intervient souvent sur scène avec d'autres artistes performers pour les concerts de Thee Majesty, comme à Toronto l'année dernière. Le thème de sa performance était ce jour-là l'annihilation des genres, notamment du sexe féminin et masculin. On peut dire qu'elle est un membre à part entière de Thee Majesty. Elle est aussi mon âme sœur et elle représente ce que mon âme et mon cœur ont toujours rêvé d'être.

Comptes-tu parmi tes projets celui de reformer Psychic TV ?

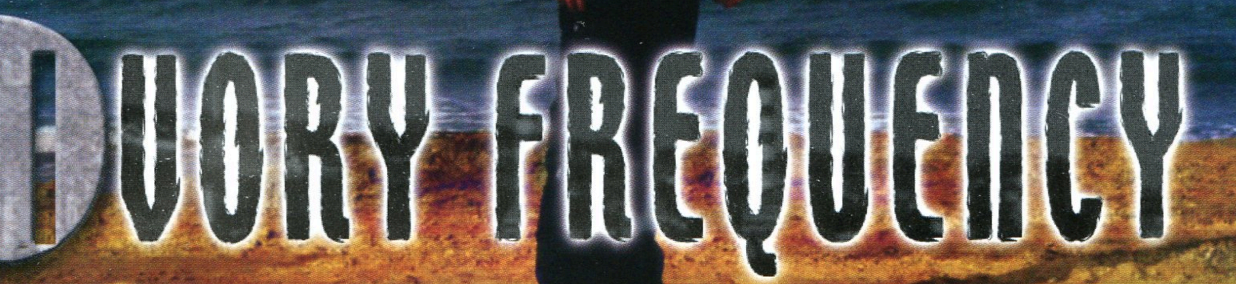
Cette année, je compte sortir un album de poèmes et de chansons surréalistes avec Thomas Tibbert et Carl Abrahamson du groupe Cotton Ferox. Il devrait y avoir un double CD live de Thee Majesty avec des enregistrements réalisés entre 1998 et 2002. Miss Jackie, Larry, Bryin et moi préparons aussi un nouvel album de Thee Majesty. Sinon, un album à tirage limité de Skinny Puppy intitulé *Puppy Gristle* vient de sortir (ndlr : disponible sur leur site et chez Subconscious Records). Il inclut ma propre contribution et celle de Larry à ce groupe. C'est une "jam session" de quarante minutes enregistrée au milieu des années 90. De plus, Sleazy, Chris, Cosey (ndlr : du groupe Chris & Cosey et anciens membres de Throbbing Gristle avec Peter Christopherson) se sont joints à moi pour relancer Industrial Records. La première sortie sera un coffret de vingt-quatre CDs de Throbbing Gistle en live. Celui-ci inclura une nouvelle "Industrial Newsletter", un badge, un patch, des collages et diverses informations. Tout cela sera dessiné et coordonné par nos soins afin d'endiguer la production de pirates inaudibles. Autant que les fans puissent profiter de la meilleure qualité sonore possible. Ensuite, nous prévoyons au moins un DVD des cinq ou six concerts enregistrés à l'époque en vidéo. Même si Throbbing Gristle n'existe plus depuis longtemps, nous sommes tous fiers de retravailler ensemble sur quelque chose d'aussi séminalement durable que l'œuvre de Throbbing Gristle. Pour finir, je prépare une monographie qui comprendra deux cent cinquante illustrations, six essais critiques et autres textes. Ce sera publié en octobre 2002 par Soft Skull / Shortwave Books (ndlr : éditeur de New York, ville où vit aujourd'hui la famille P. Orridge) et sera intitulé *Painful but fabulous*.

PROJETS MUSICAUX
de, ou avec, GENESIS P. ORRIDGE :

- THROBBING GRISTLE
- PSYCHIC TV
- ELECTRIC NEWSPAPER
- HAWKWIND
- LAB REPORT
- PENAL COLONY
- SPLINTER TEST
- WHITE STAINS & GENESIS P. ORRIDGE
- SKINNY PUPPY
- DOWNLOAD
- ETANT DONNES
- THEE MAJESTY

CONTACT
www.genesisp-orridge.com
www.thasherqawwal.com

Débarqué de Grèce avec un "Today" clubby à souhait qui laissait présager pour Ivory Frequency un futur honnête, mais sans plus, d'agitateurs de dance floors, le projet de Georges Robos nous prend aujourd'hui par surprise avec un premier album qui renvoie les pistes dans un obscur recoin d'un labyrinthe torturé où électro, techno, trance, ambient, indus et pratiquement tout le reste se croisent. Plug-in baby !



Quelle est cette "fréquence ivoire" qui donne son nom à ton projet ?

Georges Robos : Ivory Frequency représente le "son" que je cherche à trouver, c'est l'appellation d'une sonorité certainement existante mais qui n'a pas encore été découverte. Ce son est métaphoriquement englobé dans une fréquence que tu peux non seulement entendre, mais aussi voir, ce qui fait qu'elle doit avoir une couleur. Et la couleur la plus importante dans ma vie de musicien est la couleur ivoire des touches du piano, d'où le nom d'Ivory Frequency.

Peux-tu nous en dire plus sur l'historique de ce projet ?

J'étudie la musique depuis que j'ai six ans, mais ce n'est qu'il y a environ sept ans que j'ai commencé à m'intéresser à la musique en touchant pour la première fois à un synthétiseur. J'ai alors expérimenté avec différents styles et types de sonorités, et Ivory Frequency est finalement né en 1999, après que je sois parvenu à trouver les fondements électroniques sur lesquels baser ma musique.

Ton premier single "Today" était très nettement orienté dance floor, alors que sur ton album, tu explores des secteurs bien plus vastes de la musique électronique...

C'est mon but, en effet. Cette fusion d'éléments disparates est même le principal concept d'Ivory Frequency. Je déteste le fait de mettre des étiquettes sur la musique ou sur des groupes, et je ne suivrais jamais un style particulier pour quelque raison que ce soit. Depuis que j'ai commencé à travailler pour Ivory Frequency, je suis allé dans des tas de directions, et certaines n'impliquaient même pas l'électronique. Ceci est dû à mes influences, qui sont assez vastes : chez moi, je peux passer indifféremment de l'électro au classique et de la surf-music au métal. L'idée directrice d'Ivory Frequency est de présenter à chaque fois quelque chose de nouveau, tout en conservant une base stable qui pourra être identifiée comme la marque de fabrique du projet.

Tu vis en Grèce, penses-tu que cette origine particulière apporte quelque chose de plus à Ivory Frequency ?

En Grèce, tu as des soirées electro-dark quasiment tous les jours, des concerts si fréquents qu'il est pratiquement impossible de tous les voir, et le marché musical est désormais à peu près équivalent à celui des autres pays de l'Union Européenne. Mais d'un autre côté, la Grèce est également au carrefour de trois continents et d'une infinité de cultures et de civilisations, ce qui fait que nous arrive une bonne part d'influences moyen-orientales ou africaines qu'un musicien d'Europe centrale ne pourra pas avoir. Les traditions musicales de la Grèce sont également très présentes et combinées à l'aspect particulier du pays, ce qui fait que tu peux passer très rapidement d'une montagne brumeuse à une île ensoleillée, et cela nous donne un climat psychologique très particulier. Je pense donc que nous avons ici tout ce dont peut, par exemple, bénéficier un groupe allemand, plus des caractéristiques propres à la Grèce.

Ta biographie précise que tu as détruit plusieurs sonos dans des clubs où tu jouais. Est-ce vrai ?

En fait, il ne s'agissait pas encore de concerts, car je n'en ai pas encore fait, mais de DJ-sets, et je n'étais pas présent tout le temps. Le soir où j'ai assisté à ça, le DJ a passé "Today" dans un club très connu d'Athènes, et le son a soudain chuté avant de reprendre. Le DJ m'a dit qu'un ampli et un woofer avaient été endommagés. Mais je n'y suis peut-être pour rien, peut-être qu'il s'était planté dans ses câblages (rires).

Penses-tu, avec *Plug-in*, avoir clairement défini ton son ?

Oui, je pense. Tu sais maintenant ce qu'Ivory Frequency a à montrer. *Plug-in* est en quelque sorte la carte de visite de ce que sera ce projet dans le futur, et j'espère que le public ressentira cet album comme tel. Il y a évidemment encore des secteurs de la musique que je n'ai pas explorés et sur lesquels j'aimerais travailler plus en détail, mais cela viendra par la suite. Pour l'heure, mon but est de plonger l'auditeur dans un état extatique et qu'il se rende compte de la source de cette extase.

Quand penses-tu pouvoir jouer live ?

Je travaille à cela, mais c'est assez compliqué dans la mesure où j'effectue en ce moment mon service militaire et qu'il me reste encore plusieurs mois à faire, mais dès que j'ai un moment, je continue à développer Ivory Frequency pour que, quand vous pourrez voir le projet en live, tout soit parfait.

DISCOGRAPHIE

Today (Maxi) - 2001
Plug-in - 2002

CONTACT

www.dependent.de

HANDS



KLINIK
SONIC SURGERY CD
AH CAMA-SOTZ
LA PROCESIÓN DE LA SANGRE 2CD BOX
LIMITED 600 COPIES

AH CAMA-SOTZ
LA PROCESIÓN DE LA SANGRE CD
PROYECTO MIRAGE
DO NOT LOOK AT ME PICTURE LP
LIMITED 500 COPIES

SQUAREMETER
THE BITTER END CD
MIMETIC
ON THE OTHER SIDE 3LP
LIMITED 500 COPIES



WWW.HANDSPRODUCTIONS.COM INFO@HANDSPRODUCTIONS.COM HANDS P.O. BOX 101921 44019 DORTMUND GERMANY

DISTRIBUTED BY *Season of Mist*

WWW.SEASON-OF-MIST.COM SEASON OF MIST 24, RUE BRANDIS 13005 MARSEILLE FRANCE TEL / FAX +33 (0)4 91 80 00 37



D-Side ne pouvait manquer l'occasion de retrouver les hurluberlus de Coil pour leur seule date française à Limoges en mars dernier. Après les Oblique Lu Nights de Nantes l'an passé, c'est donc au festival Artooz que nous avons retrouvé nos chouchous, en pleine forme malgré le récent problème cardiaque de John Balance. Eux qui n'avaient fait qu'une poignée de concerts en 1983 avant de se cloîtrer dans leurs home-studios magiques pendant plus de quinze ans se retrouvent aujourd'hui à sillonner les routes européennes pour des concerts, certes parcimonieux, mais d'une folie gay-ment théâtrale valant largement le déplacement, d'autant qu'une nouvelle production, The Remote Viewer (format CD-R tiré à cinq cents copies) n'est disponible que sur place. Voici donc quelques news du Coil 2002, obtenues en prélude au concert...

Qu'en est-il du DVD du concert enregistré en Russie ?

Peter Christopherson : On continue à y travailler. Technologiquement parlant, on a eu quelques petits problèmes. Il est certain que c'est un processus assez long. Il devrait quand même être prêt dans un ou deux mois et sera disponible sur notre site mais aussi distribué par World Serpent. On a l'intention de rajouter quelques petits bonus en plus du concert telles que des images de la précédente tournée et peut-être quelques extraits de la nouvelle, issus de dates à venir en Belgique, Suisse, Italie, Allemagne ou Hollande.

John Balance : En fait, nous encourageons chacun à filmer nos concerts et à nous envoyer une copie du film que nous comptons réutiliser dans les bonus.

PC : Notre politique a toujours été d'encourager les gens à enregistrer nos concerts et de nous en envoyer une copie de manière à ce qu'on puisse la commercialiser (rires).

En quoi cette nouvelle tournée diffère de la précédente ?

En tout. C'est une autre mise en scène, de nouveaux costumes, une autre technologie et surtout, nous avons complètement changé la set list. Il y aura des morceaux plus faciles d'accès que sur la précédente tournée (ndlr : ils joueront notamment un fabuleux "Backwards", titre encore inédit qui doit paraître un jour sur le label de Trent Reznor). De plus, il y a deux musiciens avec qui nous n'avons encore jamais joué auparavant, Cliff Stapleton (ndlr : rien à voir avec Steven Stapleton de Nurse With Wound) à l'orgue de barbarie et Michael York (ndlr : rien à voir avec l'acteur) à la cornemuse. Nous sommes cinq sur scène pour un show plus organique.

Ossian Sex-Shop (Simon Norris de Cyclobe) : On continue à essayer de toucher les gens avec la plus grande variété de médias possible de façon à ce que les cinq sens puissent intervenir.

JB : C'est moins viscéral que la dernière fois mais peut-être plus esthétiquement séduisant.

PC : Nos concerts sont aujourd'hui plus lyriques et moins abstraits. Mais tout cela est instinctif. Nous ne cherchons pas à manipuler les gens, même si l'an passé nous cherchions à transporter le public dans un autre espace, un état second.

Thighpaulsandra n'est pas du voyage, cette fois...

JB : Non. Il est pris par ses engagements avec le groupe Spiritualized et tourne avec eux en ce moment. Tom, le joueur de xylophone ne pouvait pas venir non plus.

PC : Mais cela n'est pas une mauvaise chose car c'est ce qui nous a contraints à faire quelques innovations dans nos prestations scéniques et à orienter notre musique dans une autre direction.

JB : Mais Thighpaulsandra reviendra parmi nous.

Auriez-vous une anecdote rigolote à nous narrer concernant la tournée ?

PC : L'année dernière à Amsterdam, un couple désirait se marier durant notre concert. Ils avaient donc fait venir un prêtre ! A un moment, la musique était si forte que la femme s'est évanouie. On l'a conduite hors de la salle à l'infirmerie, mais quand elle s'est réveillée, elle a voulu revenir en criant qu'il fallait qu'elle se marie...

JB : Et elle s'est évanouie une seconde fois (rires) ! Mais elle a fini par prononcer ses voeux.

Peut-être sont-ils venus faire leur enfant ce soir pendant le concert ?

PC : Ce serait génial (rires) !

Vous avez participé à un projet nommé Coh sorti sous forme de EP. Pouvez-vous nous en dire quelques mots ?

JB : C'est un mot russe qui veut dire "dreams" (ndlr : les rêves). C'est le projet d'un vieil ami à nous, Ivan Pavlov, féru d'électronique et d'informatique. On a fait quelques petites choses ensemble fort intéressantes.

Vous semblez avoir un rapport particulier avec la Russie...

Les gens y sont chaleureux et le pays est plein de surprises et d'inattendu. Ils ont un comportement social tellement différent du nôtre, de l'anglais en tout cas. On aimerait y rejouer cette année. On a adoré Saint Pétersbourg ainsi que Moscou.

PC : J'adorerais jouer à Vladivostock. L'atmosphère est d'un caractère très proche de la ville où j'ai grandi, je veux parler de ce côté très industriel. C'est ce genre d'ambiance qui a forgé le type de musique que nous faisons (ndlr : rappelons que le bonhomme a été à l'origine du mouvement industriel avec son précédent groupe, Throbbing Gristle). Aujourd'hui, nous vivons au bord de la mer, c'est calme et très beau, mais parfois cela fait du bien de se retrouver dans une ville où l'industrie est encore très présente. Dans une grande partie de l'Europe, on peut jouir de l'herbe verte et d'arbres magnifiques et même lorsqu'il y a des usines, tout est propre... Il est bon parfois de se retrouver dans un endroit bien radioactif, de retrouver le bon vieil air bien pollué (rires).

Vous sentez-vous à votre place dans le contexte musical actuel ?

La musique aujourd'hui me met vraiment en colère, c'est tellement merdique. Quand je vois ces clips à la télé, je n'arrive pas à comprendre comment des maisons de disques peuvent signer de tels nuls et comment des gens peuvent dépenser leur argent là-dedans. Je suis persuadé que les charts sont préfabriqués, ce ne peut être que des mensonges organisés. En tout cas, on ne laissera jamais l'industrie du disque mettre la main sur notre musique.

JB : Les labels et les médias sont une véritable pollution, une entité essayant de prendre le contrôle de nos esprits, un peu comme le "Remote Viewer", qui est le titre d'un CD-R que nous venons de réaliser en vue de la tournée et qui s'inspire de l'existence ou non d'une machine capable de lire et contrôler ton esprit.





DISCOGRAPHIE

1983 - 2000 : cf D-Side 4

Moon's Milk (in four Phases) **(compilation de singles et EPs sur le thème des équinoxes et solstices sortis en 1998) - 2001**

The Remote Viewer **(CD-R limité à cinq cents copies) - 2002**

CONTACT

www.thresholdhouse.com

par Yannick Blay - photo : Anne-Marie Lafaye



Issus de différentes villes de la région Centre (Châteauroux, Bourges, Orléans...) les cinq Français d' "O Quam Tristis..." ont officié dans diverses formations de la scène dark-folk-goth-medieval-wave, connues (Collection d'Arnell-Andréa et Opéra Multi Steel) ou non (Afghanistan, Avaric et Gantök). Le groupe est né du désir de partager "des goûts communs pour la langue latine, la musique vocale religieuse ancienne, les musiques traditionnelles et une forme soft d'électro". Sans pour autant délaisser ses activités parallèles, le quintet concrétise cette passion commune combinant passé et présent depuis près de trois ans. Après Funérailles des petits Enfants, voici venir un deuxième album, Le Rituel sacré, prétexte à une interview d'Hugues Dammarie, porte-parole du groupe pour cet entretien.

"O QUAM TRISTIS..."

Qu'est-ce qui vous attire le plus dans le Moyen Age : son histoire ? Les langues anciennes ? Les vieux instruments ? Quoi d'autre ?

Hugues Dammarie : Loin d'être des nostalgiques d'un Moyen Age dans lequel nous n'aurions certainement pas aimé vivre, nous avons une vision de cette époque plus fantasmée et idéalisée que réellement empreinte de raison. Notre Moyen Age est plutôt celui qu'imaginaient les artistes du XIXème siècle dont on peut voir et admirer les traces dans la littérature, Walter Scott en particulier, dans la peinture avec l'école préraphaélite anglaise, l'architecture religieuse et civile, notamment le courant néo-gothique dont Viollet-le-Duc fut l'icône emblématique... Cette attirance, qui couvre de vastes domaines tant artistiques qu'historiques, se retrouve dans notre musique mais sans ostentation aucune, nous vivons avant tout dans notre époque et ne cherchons pas à nous laisser aller à un passéisme forcené car nos goûts ne se limitent pas uniquement à cette période particulière de l'Histoire.

Vos textes sont toujours tirés du *Manuel Grégorien* ?

Certains d'entre nous sont des collectionneurs invétérés d'objets cultuels néo-gothiques... Quand nous avons commencé à composer le tout premier titre de ce qui allait devenir ce second album, nous avons utilisé par défaut un des textes latins qui se trouvaient sur un petit triptyque liturgique d'appartement qui ornait depuis longtemps les murs de notre salle de répétition... L'idée de composer alors à partir des textes imprimés de cet objet chargé de sens et de lui donner en quelque sorte une seconde vie, musicale cette fois, nous motiva tant que la quasi-totalité des textes de ce nouvel album en fut extraite. "Le Rituel sacré" est en quelque sorte un album concept autour des textes traditionnels anciens de la Liturgie Ordinaire... Notre intérêt pour la langue latine se situant plus à un niveau esthétique que mystique, nous envisageons pour un éventuel troisième album d'explorer et d'utiliser cette fois des poésies latines profanes antiques ou médiévales dont les thèmes offrent de nouveaux horizons littéraires...

Mes titres préférés sont "Simili Modo", "Domini Nostri", "Gratias Agimus Tibi" et "Suspice Sancte Pater". Quelques mots sur l'inspiration afférant à ces titres ?

Ces textes sont de simples chants de louanges à l'Etre supposé suprême que chacun pourra nommer ou matérialiser comme il l'entend... D'un point de vue musical, "Domini Nostri" est une lente prière intimiste et introspective, "Gratias Agimus Tibi" s'apparente plus à une espèce de chant de guerre, toutes proportions gardées. C'est le seul titre de l'album sur lequel certaines voix féminines sont plus criées que chantées, sur les refrains notamment. "Simili Modo" et "Suscipe Sancte Pater" sont des incantations répétitives et hypnotiques qui commencent dans la béatitude et s'achèvent dans la confusion après une lente et progressive ascension... Il nous est bien difficile de dire dans quelle mesure les textes influencent la musique. Nous essayons de varier les ambiances tout en suivant le thème littéraire unique que nous nous imposons au départ.

Tu as participé à une grande partie de l'album *Never again will I dream...* de Bleeding Like Mine. Peux-tu nous en dire plus sur cette rencontre artistique ?

Je n'ai jamais rencontré personnellement Curt Emmer, de Bleeding Like Mine qui vit à Milwaukee. Il faisait partie de l'écurie Palace Of Worms bien avant qu' "O Quam Tristis..." ne signe sur ce label. C'est Guido Borghetti le label manager de Palace Of Worms qui lui a fait parvenir notre premier album *Funérailles des petits Enfants* quelque temps après sa sortie. Curt cherchait un chanteur en vue de la réalisation de son second album et il m'a alors contacté car il lui semblait que ma voix pouvait correspondre à l'ambiance qu'il souhaitait créer pour son projet de second album. Il m'a envoyé plusieurs de ses textes et plusieurs bases de morceaux instrumentaux, me laissant libre de créer les mélodies vocales et d'adapter les textes aux musiques qui me convenaient le mieux. Nous avons essentiellement travaillé par échange de mails, DAT et CD-R, ce qui était assez nouveau pour moi. Au final, je chante sur la moitié des titres de *Never again will I dream...*, l'autre moitié étant interprétée par Holly Emmer. Curt et moi travaillons maintenant sur un projet en duo *Seven Sobs of a Sorrowful Soul* qui, tout en restant musicalement dans la mouvance dark ambient, sera basé sur la mise en musique de poèmes anglais des XVIème et XVIIème siècles pour lesquels nous nous sommes trouvés un intérêt commun. La sortie est prévue pour 2003 normalement.

Que penses-tu d'Ataraxia, Qntal, Dead Can Dance ou Collection D'Arnell-Andrea, autant de groupes sonnant tous différemment mais ayant une approche de la musique relativement semblable à la vôtre ?

Ces groupes sont l'essence même des principales inspirations musicales d' "O Quam Tristis...". *Historiae* (ndlr : Ataraxia), Qntal *I* et *II*, *Aion* (ndlr : Dead Can Dance) et *Villers-aux-Vents* (ndlr : Collection D'Arnell-Andrea) sont pour des raisons personnelles, émotionnelles ou tout simplement artistiques, parmi nos albums cultes et nous pourrions difficilement renier cette filiation. Citons également un groupe du revival folk français des années 70 qui nous influence encore des années après sa disparition : Malicorne, dont l'album *Les Cathédrales de l'Industrie* demeure un de nos disques de chevet... Cette formation savait subtilement manier les polyphonies vocales traditionnelles ou médiévales aux instruments électriques et anciens. Un exemple parfait de précurseurs oubliés.

DISCOGRAPHIE

Funérailles des petits Enfants - 2000

Le Rituel sacré - 2002

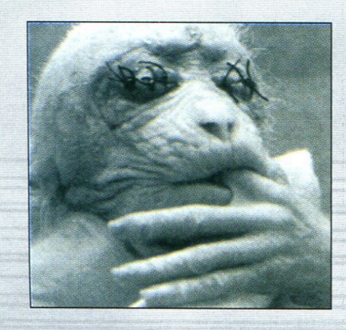
CONTACT

o.quam.tristis@wanadoo.fr

http:// site.voila.fr/o.quam.tristis



La guerre, la vivisection, la chasse vous rendent malade ? La destruction massive des ressources planétaires par une humanité avide vous révulse ? Vous n'êtes désormais plus seuls, et Lith, le projet écolo-indus guerrier de David Vallée, qui publie son troisième album, le premier en dehors du circuit CD-R, va donner une nouvelle assise à vos justes colères. C'est la guerre !



A ses débuts, Lith apparaissait comme un projet electro-dark et tu es aujourd'hui nettement plus immergé dans l'indus. Qu'est ce qui t'a poussé dans cette voie ?
David Vallée : En fait, au tout début, Lith était tout ce qu'il y a de plus ambient-indus, avec nappes, percussions métalliques et bruits mécaniques, peut-être sous l'influence de mon autre projet d'alors, Semper Eadem. C'était avant *A Case of War*, aux alentours de 1995-96. Après deux ans d'abandon, entre 1996 et 1998, je me suis remis à travailler sur le projet, et je pense que mes influences electro-dark du moment se sont fait ressentir dans la musique de Lith. Ensuite, au fil des compositions, j'ai essayé de me libérer de ces influences, en recherchant un côté plus mécanique, plus agressif. De plus, je trouve que la musique industrielle convient parfaitement aux thèmes chers à Lith. Je cherchais à faire ressortir des ambiances tout aussi froides qu'inhumaines, répétitives mais en gardant un côté percutant et explosif.

***Pylon* est ton troisième album en très peu de temps...**
Trois en deux ans... C'est vrai que c'est court, mais durant cette période je n'ai cessé de composer, j'ai retravaillé de vieux projets de morceaux, et j'avais beaucoup de matière pour sortir quelque chose. J'avais aussi beaucoup de choses à dire, à exprimer, et durant les deux ans qui se sont écoulés entre *A Case of War* et *Aussterben*, j'ai eu le temps de regrouper vraiment pas mal d'idées, de sons, d'ébauches qui m'ont permis de sortir rapidement plusieurs albums. Je pense que je retournerai d'ici peu à mes machines, mais cette fois-ci je prendrai plus de temps pour la composition d'un nouvel album. Je vais un peu me consacrer au concert, à l'imagerie, bref au côté extérieur de Lith.

Lith est, au vu de la liste des sujets contre lesquels tu te bats, un projet plutôt engagé. Tentes-tu d'exorciser musicalement tous ces aspects nocifs de l'humanité ?
D'un côté, c'est vrai, je cherche à exorciser, à faire ressortir toutes ces choses qui me rongent. Je suis écœuré par tous nos comportements, et il me devient parfois très difficile de supporter toutes les horreurs perpétrées par le genre humain, et le seul moyen de "relâcher la pression" est de tout expulser dans la musique, et celle qui me convient le mieux est la musique rythmique, hypnotique... Mais il ne faut pas oublier que le but principal de Lith est avant tout de véhiculer des idées, des vérités concernant les agissements de l'humanité. J'ai l'impression que la majorité des gens de nos sociétés dites civilisées ferment les yeux sur les tristes réalités qui nous entourent, et mon but est d'amener un peu de cette réalité chez les personnes qui écoutent Lith. Je sais que ce genre de pensée est plutôt prétentieux, je ne pense pas être un prophète en matière d'écologie et de non-violence, mais j'espère que la puissance de la musique, le choc des samples (ndlr : dont on trouvera prochainement la traduction ou l'explication sur le site de Lith), l'imagerie et les titres pourront amener l'auditeur à s'intéresser à ces sujets douloureux.

Pourquoi, dans une optique de combat, avoir choisi un projet strictement instrumental ? Penses-tu que la musique se suffise à elle-même comme véhicule d'idées ?
J'ai déjà pensé que la musique seule pouvait ne pas être explicite. Il est vrai qu'il doit être difficile de comprendre les idées de Lith juste par la musique. J'ai déjà pensé ajouter des voix, mais cela risquerait de dénaturer le projet, d'ajouter un côté trop humain au détriment du côté minimaliste et mécanique. En vérité, je ne pense pas qu'il puisse y avoir de mots pour expliquer par exemple les souffrances de la vivisection, de l'asphyxie, ou encore de la déchéance physique ou mentale causée par une exposition à la radioactivité. Cela représente une émotion intense, peu descriptible, juste ressentie, un peu comme une musique sans paroles. Je ne sais pas si j'arrive bien à faire transparaître ceci dans mes productions, mais c'est le but principal, expliquer en faisant ressentir. Pour résoudre ce problème d'incompréhension, sans toutefois briser le côté froid et mécanique de la musique, je compte dans mes prochaines compositions ajouter des passages ambiants avec un texte court et explicite, soit en introduction ou conclusion d'un morceau, soit entre les morceaux eux-mêmes. Peut-être ainsi le message sera-t-il mieux compris...

Tu prônes des valeurs écologistes et pacifistes, mais l'imagerie développée par Lith demeure tout de même très urbaine et martiale...
Combattre l'épée par l'épée... Penses-tu qu'il est aisé de montrer l'horreur de nos agissements envers la nature et nous-mêmes en montrant une belle image, politiquement correcte ? Quel est le meilleur moyen de dénoncer quelque chose? Certainement en montrant la réalité de cette chose. Pour faire comprendre les atrocités de la vivisection, vaut-il mieux montrer un chimpanzé se faire ouvrir le ventre à vif ou le montrer heureux dans son milieu naturel, loin des humains ? Ou bien pour montrer les dégâts de la bombe nucléaire, est-il plus intéressant de montrer la sublime puissance d'une explosion atomique ou bien les ravages causés par la radiation sur deux enfants japonais ? Lith dénonce en utilisant une imagerie malsaine, violente afin de compléter la musique et les titres, comme toute campagne de sensibilisation en fait.

Ta musique semble gagner en densité à chaque nouvel album. C'est voulu ?
Cela correspond exactement à ce que je ressens. Chaque jour, je découvre de nouvelles choses qui me révoltent, qui m'écœurent. Je fais ressortir mes mauvais sentiments dans la musique, et par conséquent, j'essaie de la rendre plus violente, plus agressive, plus distordue, plus à même de correspondre à mes sentiments, mes idées. Je pense que par la suite, les rythmes risquent d'être plus soutenus, les sons plus déchirants... Jusqu'au jour où soit j'arriverai à maîtriser ces idées, soit elles s'exprimeront d'une autre manière, pourquoi pas plus calme...

DISCOGRAPHIE
***Urban Symphony* (K7) - 1996**
***Tribes* (K7) - 1996**
***A Case of War* (EP en CD-R) - 1999**
***Aussterben* (CD-R) - 2000**
***Narcotic* (CD-R) - 2001**
***Pylon* - 2002**

CONTACT
http://divineco.records.free.fr
opheeling@wanadoo.fr

Robots In Disguise est le projet de deux jeunes poulettes sous speed, les anglaises Dee Plume et Sue Denim, à l'énergie juvénile aussi visible en interview qu'évidente sur leur premier album sans titre. Le fun est le premier moteur de leur pop électronique aussi sucrée qu'un bon gros bonbon tendre. Les interviewer s'avère, dès lors, aussi sympathique que franchement bordélique, le duo n'ayant de cesse de se couper la parole avec une joie communicative, dans un brouhaha de volière. Morceaux choisis…

ROBOTS IN DISGUISE

Que faisiez-vous avant Robots In Disguise ?
Sue Denim : Nous avions formé un groupe punk dans lequel on s'est bien marrées.

Et qui s'appelait ?
C'est top secret (rires) ! On ne peut rien en dire, on a trop honte !

Vous avez donc formé Robots In Disguise pour laver cette honte ?
Dee Plume : Si on veut, oui !

Robots In Disguise est un nom en hommage à Kraftwerk ?
Sue : Inconsciemment, sûrement. Mais ce nom vient d'une des premières chansons que l'on a écrites, "What Junior Band did next" où l'on parle de "Robots In Disguise" : *« Looking in the mirror, Junior Band saw he was a man and took the title Robots In Disguise ».*

Quelles sont vos influences musicales ?
Dee : Aucune idée…
Sue : Il y en a trop ! Le Velvet Underground, la folk britannique, Throbbing Gristle, David Bowie…

Psychic TV… Coil ?
Coil plus que Psychic TV. Je ne connais pas beaucoup Psychic TV, mais Dee les a vus sur scène. La chanson "Subhuman" de Throbbing Gristle nous touche particulièrement en tout cas. Elle parle de la détresse des Bohémiens et Dee a vécu parmi eux pendant un temps et en a souffert (rires). On peut donc comparer les deux visions. Sinon, on adore la peinture.
Dee : Basquiat, notamment. En littérature, je suis fan de D.T. Leroy.

Et le cinéma ?
Harold et Maude, Tenue de Soirée avec Gérard Depardieu… Mais c'est sans fin, on a tellement d'influences diverses et variées.

Mais beaucoup se retrouvent dans votre musique mêlant le son pop rock de la fin des années 80 avec des groupes comme Lush ou The Primitives et le son très Deejay Gigolo Records, lui-même réminiscent de l'électro des early-eighties…
Sue : Oui, c'est très intéressant ces comparaisons parce que, à la base, nous n'avons jamais eu l'intention de sonner comme cela. On était gamines à cette époque et cette musique a dû nous marquer, mais de manière inconsciente. On n'a jamais voulu sonner eighties, notre but étant plutôt de sonner contemporain.

Quelle est la base d'une chanson de Robots In Disguise ?
Dee : On part d'un son ou d'une mélodie de claviers et on chante par-dessus. C'est en général comme cela qu'on fonctionne.
Sue : Mais auparavant, on partait plutôt de la guitare, plutôt en position assise, jamais debout (rires). Les paroles ont aussi une certaine importance. Ce sont des chansons tristes écrites à deux, de façon totalement démocratique.

Vos paroles ont un côté très ado, n'est-ce pas ?
Vraiment (rires) ? Tu veux dire qu'elles ont quelque chose de frais et naïf, c'est bien cela ? Mais dans le côté ado, il y a aussi une idée de colère rebelle.

Votre musique exprime cette rébellion ?
Oui ! On se rebelle contre la vie ordinaire, contre le passé, ce que l'on a subi…
Dee : On se rebelle contre la suprématie des garçons sur scène, contre ceux qui veulent nous piquer la vedette et les groupes constitués de mâles qui se prennent bien trop au sérieux !

Vous ne voulez donc pas de garçons dans votre groupe…
Sue : Mais on n'en a surtout pas besoin ! On a eu un batteur, mais on a fini par le zigouiller.

Vous avez mis un robot à sa place ?
Dee : Hey ! Tu ne crois pas si bien dire (rires) ! On a fait un concert à Londres accompagné de robots dansant sur le devant de la scène,très Kraftwerk, mais en moins froid.

Vous recherchez une certaine théâtralité sur scène ?
Sue : Bien sûr. On se maquille, on se déguise, pleins de trucs métalliques pour ressembler à des robots. Mais nos costumes ont évolué depuis nos débuts. Aujourd'hui, on ressemble plutôt à des androïdes.
Dee : Et on danse de plus en plus. On joue aussi de plus en plus avec les gens dans la salle, on crée des petits objets d'art qu'on balance dans le public, des photos, des cartes postales avec nos paroles de chansons, des capotes, des bonbons…

"Bed Scenes" est un hymne au cunilingus, n'est-ce pas ? C'est encore une manière de dire que l'on peut se passer des garçons ?
C'est une chanson qui permet de décrisper les culs-serrés (rires). On aime pratiquer l'ironie, on s'amuse énormément et on ne se prend surtout pas au sérieux. Mais il est aussi certain que "Bed Scenes" parle de sexe avec un point de vue et une orientation toute féminine. Il n'y a pas de pénétration, pas ouvertement en tout cas (rires).

Robots In Disguise est un groupe féministe ?
Sue : Oui, tout à fait. Mais nous ne sommes pas anti-mecs pour autant. Et surtout on essaye de toujours garder un certain sens de l'humour.

Pensez-vous que l'art en général a tendance à être pris trop au sérieux ?
Oui… Peut-être fais-tu référence au titre "DIY" ?
Dee : Nous prenons aussi notre groupe très au sérieux. Et nos thèmes ne sont pas forcément aussi légers qu'ils y paraissent. "50 Minutes" parle de psychothérapie, "Cycle Song" est aussi une chanson très sérieuse, par opposition à "Boys", par exemple. En tout cas, le but ultime de Robots In Disguise est de se donner les moyens de faire de la scène. Depuis notre première expérience au lycée pour une pièce de théâtre, on ne peut plus s'en passer.

C'est pourquoi vous avez créé ce fameux groupe punk… dont j'ai oublié le nom ?
Sue : Oui, nous aussi (rires) !

CONTACT
www.robotsindisguise.co.uk



On ne voudrait surtout pas vous saouler avec KMFDM, mais il paraissait logique de s'intéresser aussi au projet des deux anciens piliers du groupe germano-américain, d'autant que ledit projet est tout bonnement excellent et qu'il bénéficie depuis peu d'un contrat de distribution. En Esch et Günter Schulz forment en effet avec Slick Idiot un excellent contrepoint à leur ancien groupe montrant à Sascha Konietzko qu'ils peuvent faire presque aussi bien que lui. Mais avant de questionner le grand En Esch sur son nouveau groupe, on en profitera pour lui réclamer quelques rappels historiques concernant ses débuts dans la musique underground et sa version des faits concernant Keine Merheit Für Die Mitleid.

Au départ, tu as commencé ta carrière musicale à la batterie, n'est-ce pas ?

En Esch : Comment tu sais ça ? En fait, j'ai commencé par jouer de la batterie sur des tables et des chaises, ce qui rendait mes parents hystériques. Ils se sont résolus à me payer une batterie lorsque j'avais quatorze ans. Et c'est alors que j'ai commencé à jouer dans des groupes et que je suis vite devenu un excellent batteur. A dix-huit ans, j'ai commencé à chanter et à jouer de la guitare dans un drôle de groupe plutôt punk nommé Z.N.A.C.K., Zweifel Nie Am Chinesischen Koch, ce qui veut dire : "Ne jamais mettre en doute la cuisine chinoise". Tu remarqueras que c'était déjà un groupe de cinq lettres (ndlr : comme KMFDM donc). Parallèlement à cela, j'ai fait une école de percussion classique dont je suis ressorti avec un diplôme.

Et c'est alors que tu as rejoint KMFDM...

Un jour, j'ai décidé de quitter mon village natal situé dans la banlieue de Francfort pour suivre mon ancienne petite amie à Hambourg. On s'est vite installé dans l'appartement d'une amie qui se trouvait être la copine de Sascha Konietzko. On a sympathisé et on a commencé à jouer ensemble dans le groupe de Peter Missing (ndlr : Missing Foundations), natif de Brooklyn mais exilé à Hambourg. Après une poignée de concerts et d'enregistrements, l'ensemble s'est disloqué. Sascha et moi avons alors continué ensemble un projet musical qui a fini par s'appeler KMFDM.

Et comment as-tu rencontré Günter ?

Günter était bassiste dans le groupe d'un ami à Hambourg pour lequel j'ai d'ailleurs joué de la batterie. Il a offi-

ciellement rejoint les rangs de KMFDM en 1989 en tant que guitariste.

Pourquoi avez-vous quitté KMFDM ?
Nous n'avons jamais vraiment quitté KMFDM. D'un commun accord, nous avons décidé de faire une pause en 1999. J'étais contre une soi-disant "réunification" car sans nous concerter, Sascha cherchait un nouveau label pour le groupe. Cela ne nous intéressait pas. Aujourd'hui, je suis content de faire autre chose avec d'ailleurs bien plus de liberté artistique.

A l'écoute de Slick Idiot, on se dit que vous deviez être actifs dans le processus de composition au sein de KMFDM...
Il est impossible de décrire le processus de composition exact. Cette créativité s'est étalée sur quinze ans. Sascha et moi, avec ensuite Günter, avons coproduit la plupart des disques du groupe. Sascha, Raymond, moi, puis plus tard Tim Skold et d'autres, nous partagions le chant. Je jouais de la batterie et des guitares sur les premiers albums, je m'occupais des programmations, des samples et des arrangements en collaboration avec Sascha. Quant à Günter, il a amené le groupe vers d'autres dimensions et dans une autre direction de par son simple son de guitare, dès le début des années 90.

Et dans Slick Idiot, y a-t-il des titres plus "Schulz" et d'autres plutôt "Esch" ?
Il y a trois sortes de compositions en fait : celles dont l'idée de base vient de Günter, celles dont l'idée vient de moi et celles que l'on a créées en jouant ensemble comme "Make Me believe", par exemple. Notre manière de travailler est à mon avis très intéressante et complexe car nous maîtrisons tous deux les guitares, les claviers et l'informatique. Alors on saute d'un instrument à l'autre pour créer les ingrédients qui vont former un morceau de musique, parfois en "freestyle".

Quels sont les groupes qui t'ont donné envie de faire de la musique ?
J'ai adoré D.A.F. C'était une période de changements révolutionnaires, très éloignée du modèle rock'n'roll anglo-américain. C'était quelque chose de nouveau avec des machines. Je suis probablement resté scotché à cette période (rires).

Penses-tu que vos origines allemandes vous aient aidés à percer sur le marché américain ? Il semble en tout cas que votre humour, votre détachement par rapport au business, ainsi que votre son soient plus typiquement européens...
C'est tout à fait correct. Nous sommes un groupe des plus sérieux, mais nous n'éprouvons pas le besoin de nous comporter comme la plupart des groupes aux Etats-Unis, que ce soit au niveau de l'attitude ou du son. Il est bon pour nous d'être ici car le marché américain est très important et, tout en gardant un statut des plus underground, on peut toucher un maximum de gens. Mais les journaux préféreront toujours parler d'un groupe comme The Strokes, bien rock avec des guitares plutôt que de groupes plus électroniques qui sont affiliés de par leur passé à une scène goth-industrielle.

Tu fais toujours partie de Pigface ?
Non. Martin Atkins m'a invité à les rejoindre pour leur dernière tournée, mais j'ai dû décliner son offre car Slick Idiot me prenait trop de temps.

Quels sont tes titres préférés sur votre album ?
J'aime énormément "Merci beaucoup" et "Forgive Me". Ce sont des titres qui cognent en live.

Peux-tu nous présenter vos collaboratrices féminines sur *DickNity* ?
La majorité des voix féminines est exécutée par Trixy Reiss, ancienne chanteuse de Crystal Method. Elle a d'ailleurs coécrit avec moi bon nombre de paroles, mais sous le pseudo "TR2", du fait de sa carrière solo. Il y a aussi notre amie Michelle Boback qui participe à deux titres. Elle est actrice et réalisatrice de films et vient de Vancouver.

Qui est le "slick idiot" ?
Parfois, j'ai l'impression que c'est tout le monde autour de moi. On voulait un nom de groupe qui fasse très punk-rock. C'est un peu pour dénoncer tous les gens qui suivent les modes et les idéologies préfabriquées que l'on retrouve notamment dans le punk-rock, tous ces "slick idiots" qui sont incapables de se forger leur propre identité. Ils s'enorgueillissent de manière parfois odieuse de choses qui ne leur appartiennent pas, sans se rendre compte qu'ils se laissent prendre par un système. Je ne sais pas si je suis très clair, mais disons que c'est l'idée générale derrière ce drôle de nom.

Et avoir de la "dicknity", c'est être fier de sa b... (ndlr : dick en anglais) ?
En gros, oui (rires).

Vous êtes depuis peu distribués par Metropolis. C'est vous qui avez fait la démarche ?
C'est Robin, notre ami webmaster canadien, qui a rendu cela possible. Mais ce contrat de distribution n'est pas exclusif.

Vous n'êtes toujours pas vraiment distribués en Europe ?
On envoie régulièrement des CDs dans tous les coins de l'Europe grâce à des commandes à travers notre site. On est en pourparlers avec le label Strange Ways de Hambourg pour être distribué par leurs soins en Allemagne, Suisse et Autriche. On verra.

Vous avez fait une vidéo de "Make Me believe", je crois ?
Oui. On l'a réalisée nous-mêmes avec un ami vidéaste de New York, Kevin Wilson. Cela a été fait de manière très underground sans véritable budget. Mais on en est très content. Il y a des scènes tournées dans la maison de Günter au Canada ainsi que chez moi à New York quand les tours étaient encore debout. On va l'inclure à notre prochain disque qui sera un album de remixes appelé *RiDickulous*.

Qui va y participer ?
A la base, tout a commencé par un concours de remixes que l'on avait organisé par le biais de notre site web. On avait mis à disposition différents segments de trois de nos chansons en format MP3. On a reçu des tas de remixes très intéressants et sélectionné quatre gagnants pour "It won't do" venant d'Australie, d'Allemagne et des Etats-Unis, deux gagnants pour "I feel fine" originaires du Canada et de la Finlande et deux gagnants pour "Blast", un Américain et un Français du nom de Frédéric Turiot alias kristen.orb de Savigny-sur-Orge. Sinon, Christoph Schneider nous a fait un remix très pop de "Xcess", mes amis de Haenzel Und Gretyl ont remixé "Idiot" et "Merci beaucoup". Enfin, Kevin Wilson, notre vidéaste donc, mais aussi chanteur et programmeur du groupe new-yorkais Mindset s'est occupé lui aussi de "Merci beaucoup" tandis que j'ai moi-même remixé "Lazy". Tout cela se retrouvera sur ce disque accompagné, comme je l'ai dit, du vidéo-clip.



Quand cela sortira-t-il ?
On en est au stade de la post-production pour le moment. Cela prendra encore quelques semaines. Consultez notre site web.

Vous avez d'autres projets en cours ?
Nous avons commencé à réunir du matériel pour notre prochain véritable album qui ne sera pas fini avant l'hiver. Peut-être que d'ici-là nous serons sur un label qui nous offrira un support financier plus conséquent.

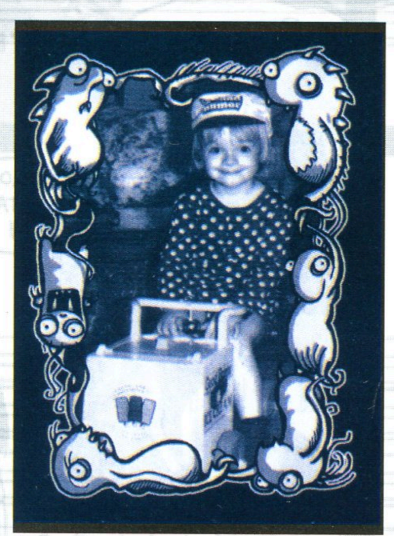
Un dernier mot ?
Merci à tous les fans et supporters de Slick Idiot. A bientôt j'espère.

CONTACT
www.slickidiot.com

Roman Dirge

Petites scènes de l'au-delà

Il existe un fait acquis voulant que les Anglais soient les spécialistes de l'humour morbide. Mais quand on y regarde d'un peu plus près, on se rend compte que leurs cousins américains n'ont vraiment rien à leur envier en la matière, surtout dans le domaine des arts graphiques. Si l'on connaît bien Edward Gorey qui s'est taillé une fructueuse notoriété avec son* Alphabet des petits Enfants morts*, on est également de plus en plus nombreux à affectionner l'univers hors-norme du dessinateur/prestidigitateur Roman Dirge dont l'héroïne, Lenore, une délicieuse fillette tout ce qu'il y a de plus morte, évolue au sein de "Nevermore", le pays d'où l'on ne revient pas. Alors que 2002 s'avère être pour l'artiste une année chargée de projets en tous genres, il était bon de se pencher sur l'ensemble de son œuvre en guise de récapitulatif.



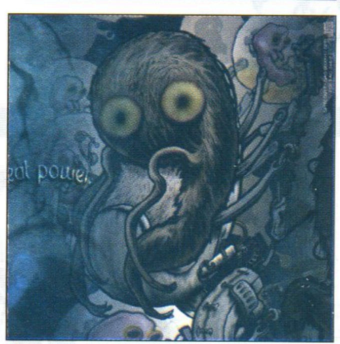
Roman Dirge enfant

Malgré un talent certain pour les arts graphiques, Roman Dirge a longtemps été, au même titre que beaucoup de gauchers, un dessinateur contrarié. Pendant ses années de lycée, son professeur d'art, manifestement peu visionnaire, lui avait même catégoriquement déconseillé toute tentative de carrière artistique, estimant qu'il n'était pas un dessinateur très habile et que son style était par trop rudimentaire, pour ne pas dire carrément grossier. Fort heureusement, Roman n'était pas du genre à écouter des conseils malavisés et, en dépit de tout, il a choisi sa voie : le dessin. Sa première action concrète en ce sens a été de fonder, en 1992, un petit magazine d'arts graphiques intitulé *Xenophobe*. Les premiers pas de Lenore se font au sein de ce format et, bien que peu de gens aient eu l'occasion de lire ces pages à l'époque, l'engouement autour du personnage créé par Dirge est quasi instantané. Il faut dire que si l'on y regarde à deux fois, Lenore a vraiment tout pour plaire : cette petite fille décédée (et apparemment embaumée), avec ses grands yeux tout ronds et son pauvre petit teint livide, promène son innocence un rien distordue dans un monde bizarroïde où même les ours en peluche ne sont franchement pas nets (certains sont même carrément scatologiques).

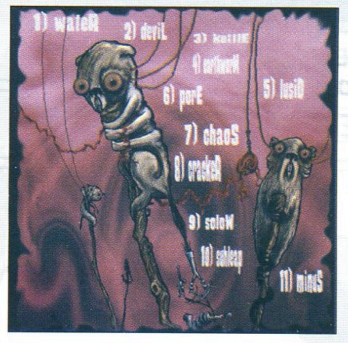
Encouragé par les critiques enthousiastes de Tim Burton sur son œuvre, Roman Dirge franchit un grand pas en signant, en 1998, un contrat avec les éditions indépendantes Slave Labor Graphics qui ont, elles aussi, craqué pour Lenore. Depuis lors, les numéros s'enchaînent, bien que pas assez rapidement au goût des fans. Bon nombre de scènes ou de personnages de ce comic-book sont d'ores et déjà devenus cultes, comme Soilent Green, le cannibale sans bras ni jambes qui n'arrive fatalement jamais à attraper qui que ce soit pour le manger, Ragamuffin, la poupée de chiffon défraîchie qui était dans une autre vie un hideux vampire très très méchant, Mister Gosh, l'amoureux transi de Lenore ou encore les séances inénarrables de baby-sitting et celles encore plus décapantes de taxidermie dans lesquelles Lenore se distingue particulièrement. Parallèlement aux aventures d'outre-tombe de sa petite héroïne, Roman a également réalisé deux autres comics dans la même veine alliant drôlerie et morbidité au sein d'un univers sombrissime. Le premier, *Something at the Window is scratching (Children's Tales for disturbing Children Volume 1)* est un recueil de contes "dérangés" pour enfants. On y retrouve le personnage de Ragamuffin et on y croise plein de nouveaux amis, dont un adorable et minuscule monstre poilu dont le père, le marchand de sable en personne, a subitement trépassé au cours d'une énième expédition pour endormir les enfants du monde entier. Le petit garçon chez qui le marchand de sable s'est rendu en dernier va alors recueillir l'orphelin et tenter de le faire passer pour un chat aux yeux de ses parents horrifiés. Quant à *The Monsters in my Tummy*, il s'agit d'un comic-book très personnel dans lequel Roman Dirge met en scène la chronique d'un cœur brisé, en l'occurrence le sien, à la suite d'une rupture douloureuse. On assiste, au fil des pages, à l'attaque de son cœur, puis de tout son









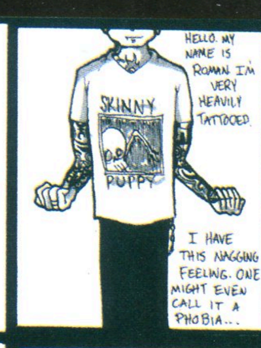


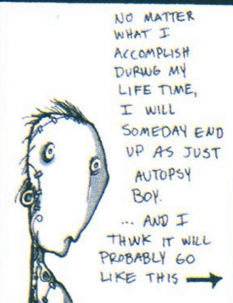
Dessins réalisés pour la pochette de l'album *Welt* de Ohgr

être par d'affreux monstres bien bêtes et sans aucune pitié. Heureusement, depuis lors, il a retrouvé le sourire et même une nouvelle fiancée, Lisa, avec laquelle il s'est marié, il y a deux ans, mariage qu'il a d'ailleurs qualifié de "furtif".

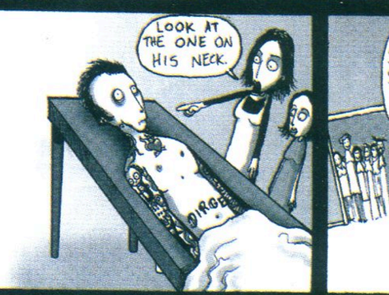
Parallèlement à ses travaux, Dirge a également collaboré à la série d'animation *Invader Zim* créée par son ami et confrère de maison d'édition Jhonen Vasquez pour la télé américaine. Prévue initialement pour durer quarante épisodes, elle a malheureusement été interrompue avant son terme pour cause de manque d'audience. Il a, en outre, fait parler de lui en réalisant la pochette de *Welt*, le premier album de Ohgr (ndlr : le projet de Nivek Ogre de Skinny Puppy). Les publicitaires ont également fait appel à lui pour illustrer une campagne pour Adidas. Et ce n'est pas fini car Roman fourmille d'idées en cette année 2002. Tout d'abord, on entend parler depuis un bon moment d'un film tiré de la série des *Lenore* et produit par Sony Family Entertainment. En projet depuis environ deux ans, ce long métrage d'animation semble être l'objet de nombreuses polémiques, mais serait néanmoins en passe de voir le jour. Tout en travaillant à un dixième numéro de *Lenore*, il finalise actuellement un nouveau comic-book qui pourrait être une sorte de suite à *Something at the Window is scratching* et qui s'appelle *The Cat with a really big Head and another Story that's not as good* ! Il se concentrera ensuite sur un projet graphique commencé il y a déjà un bon moment intitulé *The Taxidermy*. Il est enfin question d'une adaptation télé de *Lenore*, mais pas avant la sortie du film. Par ailleurs, pour les amis de *Lenore*, Sony a mis sur son site web de jolies petites séquences d'animation à ne surtout pas manquer (www.screenblast.com).

Mais laissons maintenant place à l'artiste qui, bien que ne souhaitant pas évoquer ses projets en cours tant que ceux-ci n'ont pas vu le jour, parle mieux que quiconque de la petite Lenore, du monde de la magie et des tatouages…

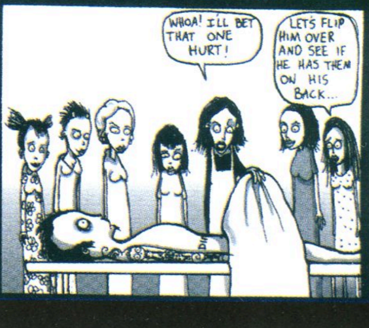












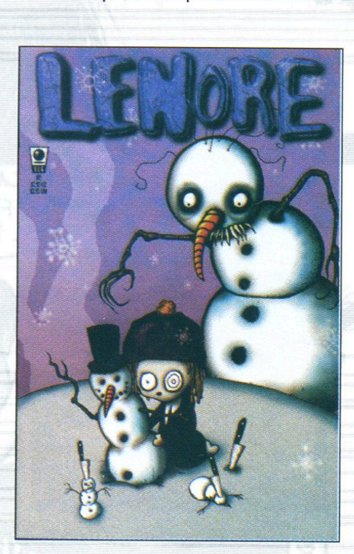


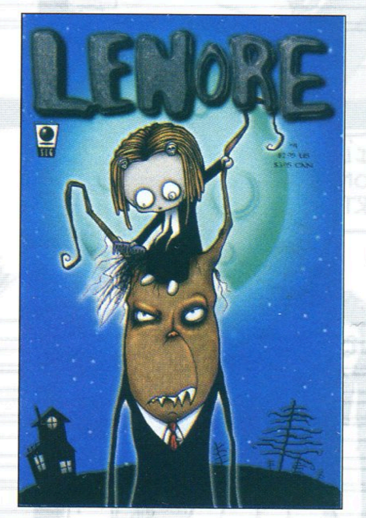
Roman Dirge se met lui-même en scène dans *Lenore*

Quelle a été la genèse exacte du personnage de Lenore ? Comment est-elle née à la non-vie ?

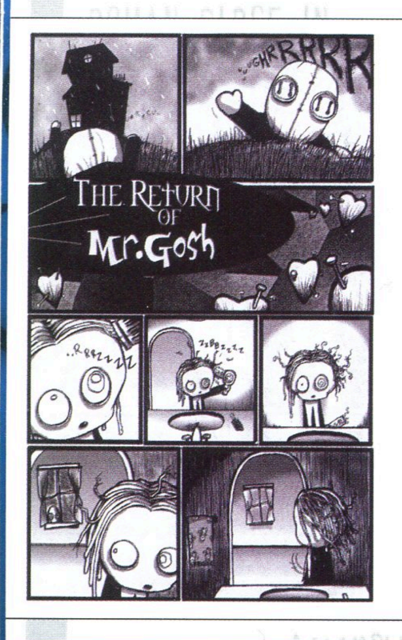
Roman Dirge : Tout a commencé en 1992, époque à laquelle j'ai décidé

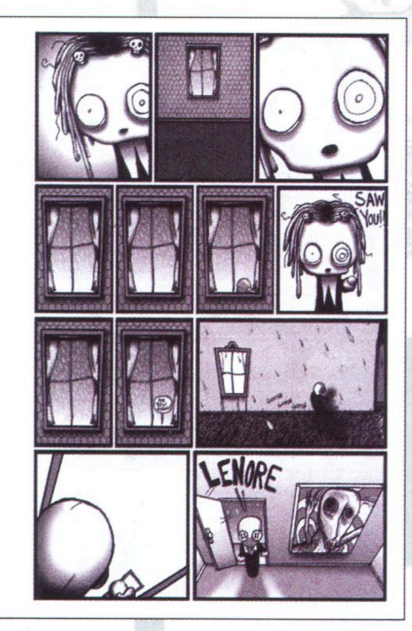


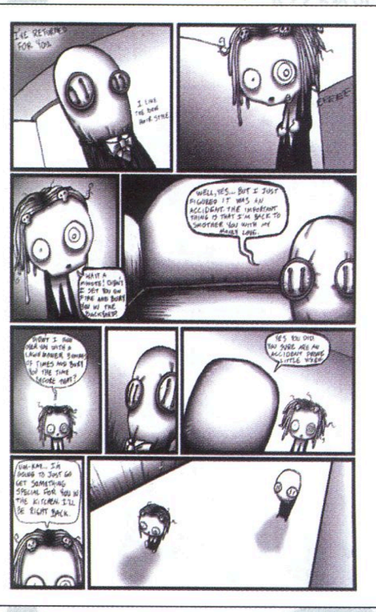


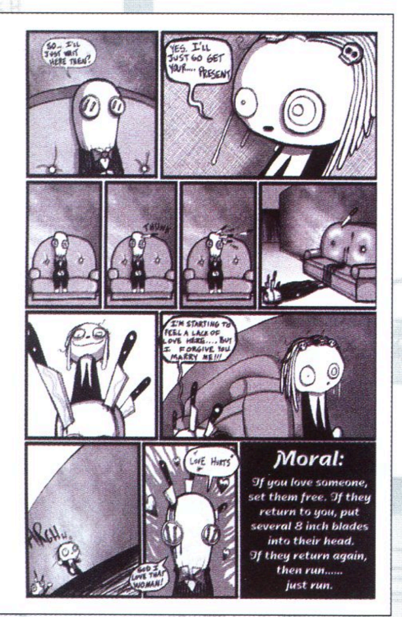












Mr. Gosh, le fiancé unilatéral de Lenore qu'elle trucide à chaque épisode

de créer *Xenophobe*, un magazine centré sur la scène artistique alternative de San Diego, ville où je résidais alors. Mon budget était tellement serré que je n'avais pas assez de fonds pour payer un imprimeur. J'ai trouvé un associé en la personne de Mike Murphy et, ensemble, nous avons réuni les six cents dollars nécessaires au démarrage de l'aventure. Quand le magazine est sorti des presses, on s'est rendu compte qu'il y avait eu une erreur et qu'il contenait six pages entièrement blanches. Je suis rentré chez moi en me demandant ce que j'allais bien pouvoir faire de tout cet espace et c'est à ce moment-là que j'ai décidé de créer mon propre comic-book. La nuit sans sommeil qui a suivi a vu naître le personnage de Lenore, une jolie petite fille morte et son univers vraiment bien personnel.

Et comment s'est passée la rencontre avec les éditions Slave Labor Graphics ?

Xenophobe n'a pas eu une longue durée de vie, mais à son extinction, ma petite Lenore a trouvé refuge dans les pages de *Black Market*, un autre magazine également basé à San Diego. J'ai alors décidé de me rendre à l'édition annuelle de l'APE (ndlr : convention américaine consacrée à la presse alternative) à San José pour essayer de vendre à un éditeur le concept "Lenore" en tant que comic-book à part entière. J'ai approché Slave Labor Graphics parce que je me sentais proche de leurs parutions. L'éditeur, Dan Vado, s'est montré intéressé par mon travail et m'a demandé de le recontacter immédiatement après la convention. Mais entretemps, je me suis replongé dans ma deuxième passion, la magie, et je n'ai plus dessiné pendant une très longue période. Après cette parenthèse, qui a quand même duré plusieurs années, Slave Labor Graphics a repris contact avec moi à l'occasion d'une autre convention sur le thème des comics. Voyant que Dan Vado semblait toujours désireux de publier *Lenore*, je me suis lancé et on connaît la suite.

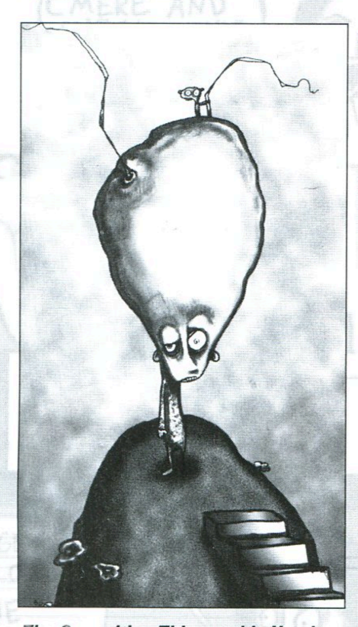


Où vas-tu puiser ton inspiration pour faire "vivre" l'univers tellement spécifique de Lenore ?

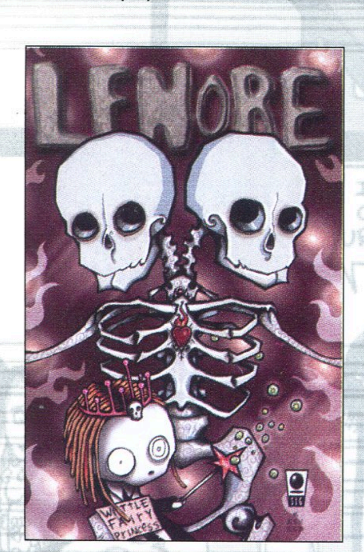
Je fréquente assidûment la section "enfants" des librairies et je me plonge dans les contes de fées et les recueils de fables. C'est à chaque fois une expérience délectable car il faut savoir que j'ai une cinquantaine de tatouages répartis sur mon corps, dont six sur mon cou et ma gorge. Les petits enfants et leurs mamans deviennent vite nerveux en ma présence ! En tout cas, ce que j'aime par-dessus tout, c'est prendre une petite histoire bien mignonne et lui faire subir une

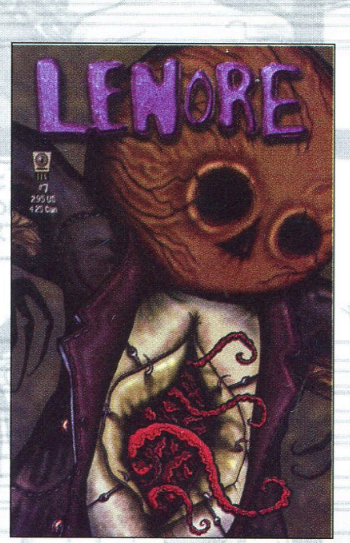


Weird Family, weird Baby - "il n'y a pas de peut-être : une étrange famille procrée forcément un étrange bébé" (Something at the Window is scratching)

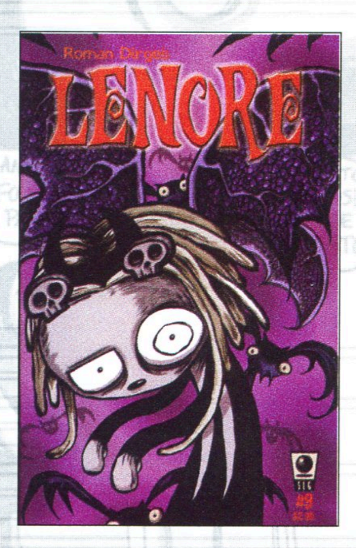


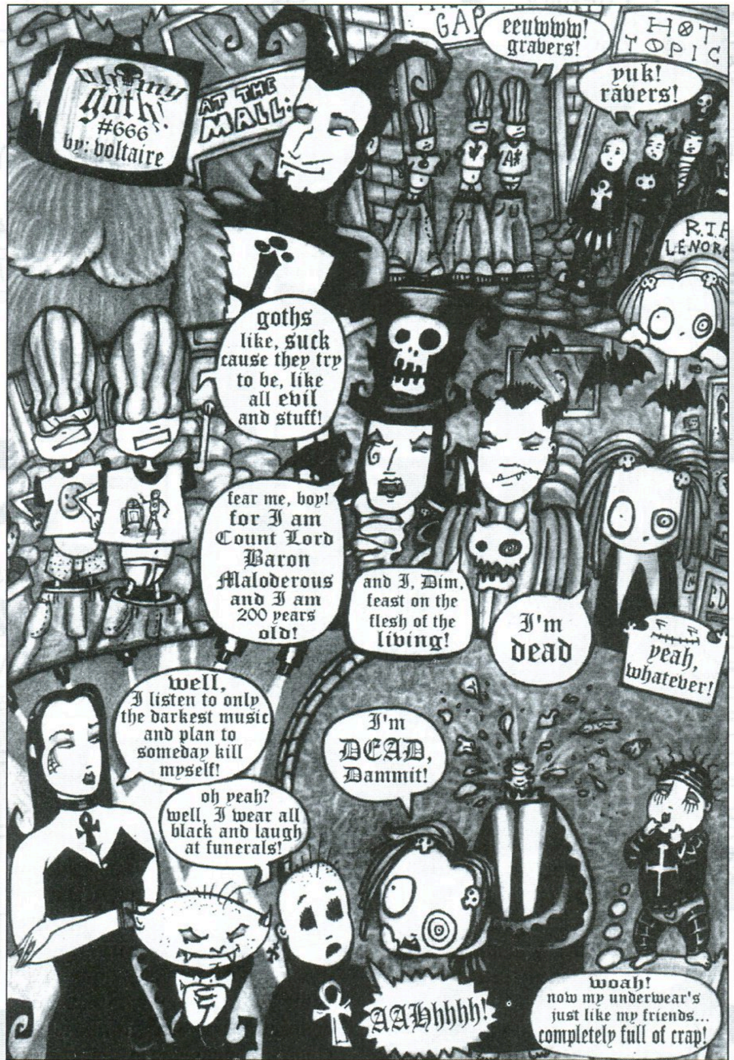
The Guy with a Thing on his Head : "que dire de plus sur le pauvre gars avec un truc sur la tête" (Something at the Window is scratching)









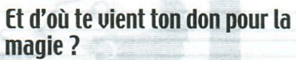


Les personnages de *Lenore*, vus par Voltaire, dessinateur/musicien new-yorkais (*Lenore*) - www.voltaire.net

légère distorsion, comme dans "The crooked Man", par exemple (ndlr : l'histoire d'un petit homme tout tordu et très triste. Un beau jour, une drôle de fée au physique de squelette lui propose d'exaucer son vœu le plus cher. Il demande alors à ne plus être tordu, mais aussitôt après s'être redressé, il meurt car sa colonne vertébrale se rompt...). Sinon, pour en revenir à mes tatouages, je voudrais préciser qu'ils sont très colorés. Mes bras en sont entièrement recouverts. J'ai notamment une grande Lenore qui va de mon coude jusqu'à mon épaule, mais aussi un certain nombre de tatouages inspirés de *L'Etrange Noël de Monsieur Jack* (ndlr : film d'animation réalisé par Tim Burton), beaucoup de motifs tribaux et celtiques, un "007" sur mon poignet... Mais ce que j'aime le plus, ce sont les spirales, j'en ai absolument partout !

A quel âge t'es-tu senti une vocation pour le dessin ?

Je dessine depuis que je suis tout petit. Avant de s'intéresser à mes éventuels dons artistiques, mes parents ont commencé par s'inquiéter de ce que je choisissais de dessiner. Mes professeurs les avaient convoqués pour évoquer le fait que je pouvais être un enfant à problèmes, à cause de la thématique de mes dessins : les autres enfants faisaient des voitures, des lapins, bref tous les trucs dans ce goût-là, tandis que moi, je dessinais des voitures écrasant des lapins... et tous les trucs dans ce goût-là également ! Plus tard, en grandissant, je suis devenu l'archétype gothique-indus. Je voulais être un vampire et tout ça. J'ai même été jusqu'à faire aiguiser mes dents... A la réflexion, mes profs avaient peut-être raison de se faire du souci !

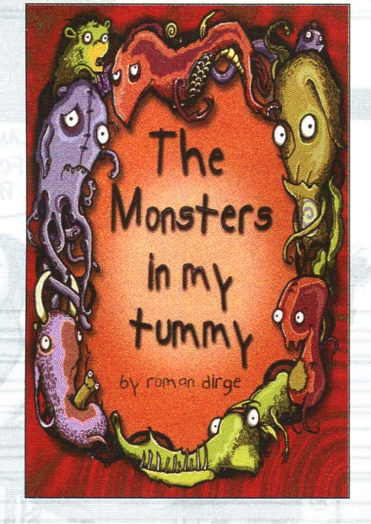


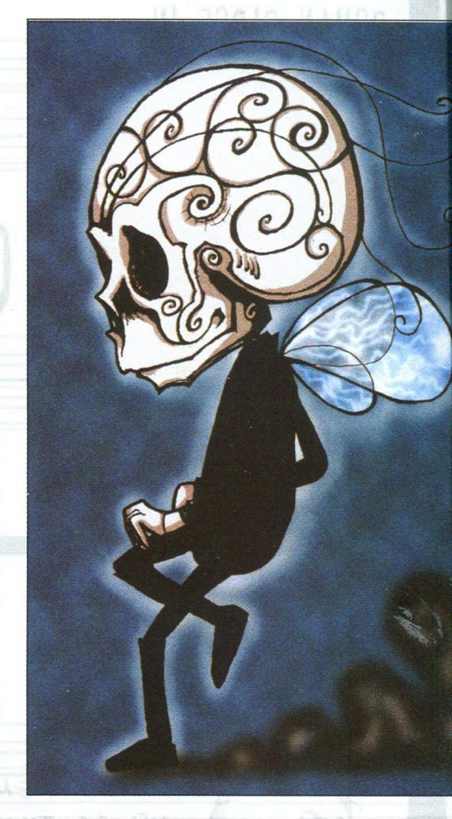
Et d'où te vient ton don pour la magie ?

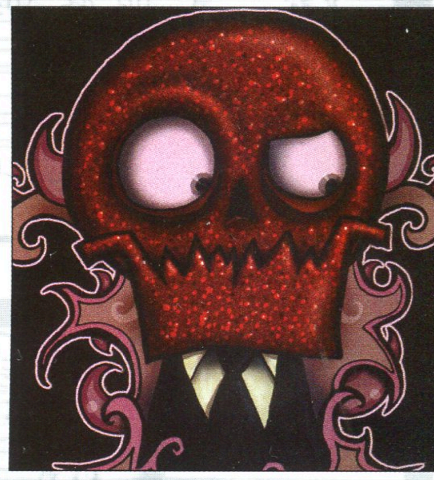
Je ne sais pas. J'ai commencé à étudier l'art de la magie à l'âge de neuf ans et n'ai jamais plus arrêté depuis. A l'heure actuelle, je suis magicien professionnel. A un moment donné, comme je le disais précédemment, j'avais d'ailleurs complètement laissé mon travail sur *Lenore* de côté pour me consacrer entièrement à ma carrière de magicien. Au bout du compte, j'ai choisi de tenter de concilier ces deux aspects de ma personnalité. Dans le premier numéro de *Lenore*, sa petite expérience en tant qu'assistante d'un magicien est un clin d'œil que je me fais à moi-même.

Cela fait maintenant un bon moment qu'on entend parler d'un projet de film tiré de *Lenore*. Peux-tu nous en dire plus ?

Pas vraiment. Ce projet date pourtant de l'été 2000, mais il n'est pas encore concrétisé. Les scénaristes retenus sont Caroline Thompson (*L'Etrange Noël de Monsieur Jack, La Famille Addams*) et Larry Wilson (*Beetlejuice, La Famille Addams*). Si j'avais la possibilité de faire le film que je veux, tout serait parfait. C'est véritablement une expérience bien curieuse de se trouver face à une compagnie qui te dit aimer ton personnage et les histoires que tu crées, mais qui préfère mettre sur le scénario des gens qui ne connaissent rien de *Lenore* et qui n'ont pas le même sens de l'humour que toi...







BIBLIOGRAPHIE

Disponibles dans toutes les boutiques de BD spécialisées :

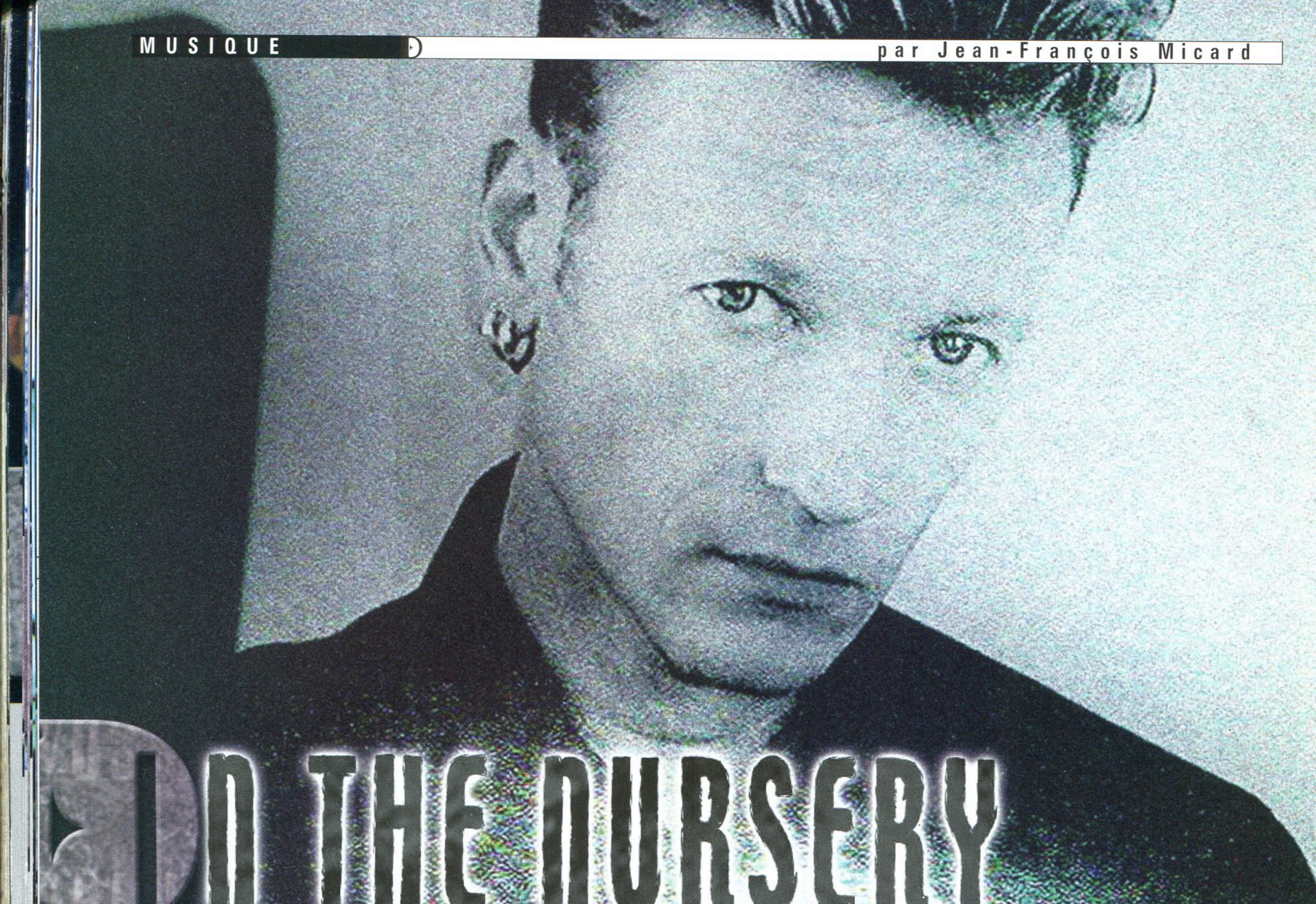
- ***Lenore #1*** - 1998
- ***Lenore #2*** - 1998
- ***Lenore #3*** - 1998
- ***Lenore #4*** - 1999
- ***Lenore : Noogies*** - 1999
- ***Lenore #5*** - 1999
- ***Lenore #6*** - 1999
- ***Lenore #7*** - 2000
- ***Lenore #8*** - 2000
- ***Lenore : Wedgies*** - 2000
- ***Lenore #9*** - 2002
- ***Something at the Window is scratching (Children's Tales for disturbing Children Volume 1)*** - 1998
- ***The Monsters in my Tummy*** - 1999
- ***The Cat with a reallly big Head*** - 2002

CONTACT

www.spookyland.com

Dirge007@aol.com

par Jean-François Micard



IN THE NURSERY

Engel tout juste rangé dans l'étagère, les prolifiques jumeaux de Sheffield reviennent déjà pour reprendre possession de nos oreilles, à travers un album de remixes aussi inattendu qu'inéluctable. Mais, alors que d'autres succombent aux sirènes marketing de l'exercice avec une avide facilité, on peut faire confiance à Klive et Nigel Humberstone pour nous surprendre encore avec des réinterprétations osées de titres pas forcément évidents par des invités de prestige.

***Cause + Effect*, votre nouvel album est une collection de remixes. Qu'est ce qui vous a poussés dans cette voie, et pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour le faire ?**

Nigel Humberstone : Tout simplement, comme pour la majeure partie de nos sorties, le moment nous semblait adéquat. In The Nursery n'est pas particulièrement renommé pour ses remixes, sauf peut-être pour celui que nous avons fait avec Sabres of Paradise, mais on nous a récemment demandé de réaliser des remixes pour des groupes comme Attrition et Assemblage 23, et nous avons trouvé l'expérience très enrichissante, un peu à la manière de notre série de BOs Optical Music, tout ceci insuffle de la variété dans notre manière de composer. Dans la mesure où nous avions réalisé ces remixes, on nous en devait en retour, et l'idée a germé d'enregistrer un album de remixes complet, puis tout s'est enchaîné à partir de là.

Comment avez-vous choisi les remixeurs impliqués ?

Mis à part Attrition et Assemblage 23, les autres collaborations se sont faites de façon assez diverses. And Also The Trees sont des amis de toujours, comme Alejandro Prieto de A_Robot, ou Seize, qui sont nos amis depuis plusieurs années, depuis que leur chanteuse Sandrine nous a contactés, alors que nous n'avons rencontré William Faith de Faith And The Muse qu'une seule fois, à Leipzig en 1998, mais nous nous sommes tout de suite trouvé des affinités. Flesh Field nous a été présenté par leur label Inception Records car nous devions réaliser un remix pour eux l'année dernière. Ivan Iusco, Chandeen et Haujobb sont des artistes dont nous admirons le travail, Mike Brown nous a contactés par e-mail, et Steve Bennet nous a été suggéré par le responsable des compilations *Cafe del Mar*. Il a travaillé avec José Padilla et cela faisait de lui le remixeur parfait pour "Miracle Road".

La plupart de ces remixes sonnent davantage comme de véritables réinterprétations que comme des remixes au sens strict du terme. Etait-ce quelque chose auquel vous vous attendiez ?

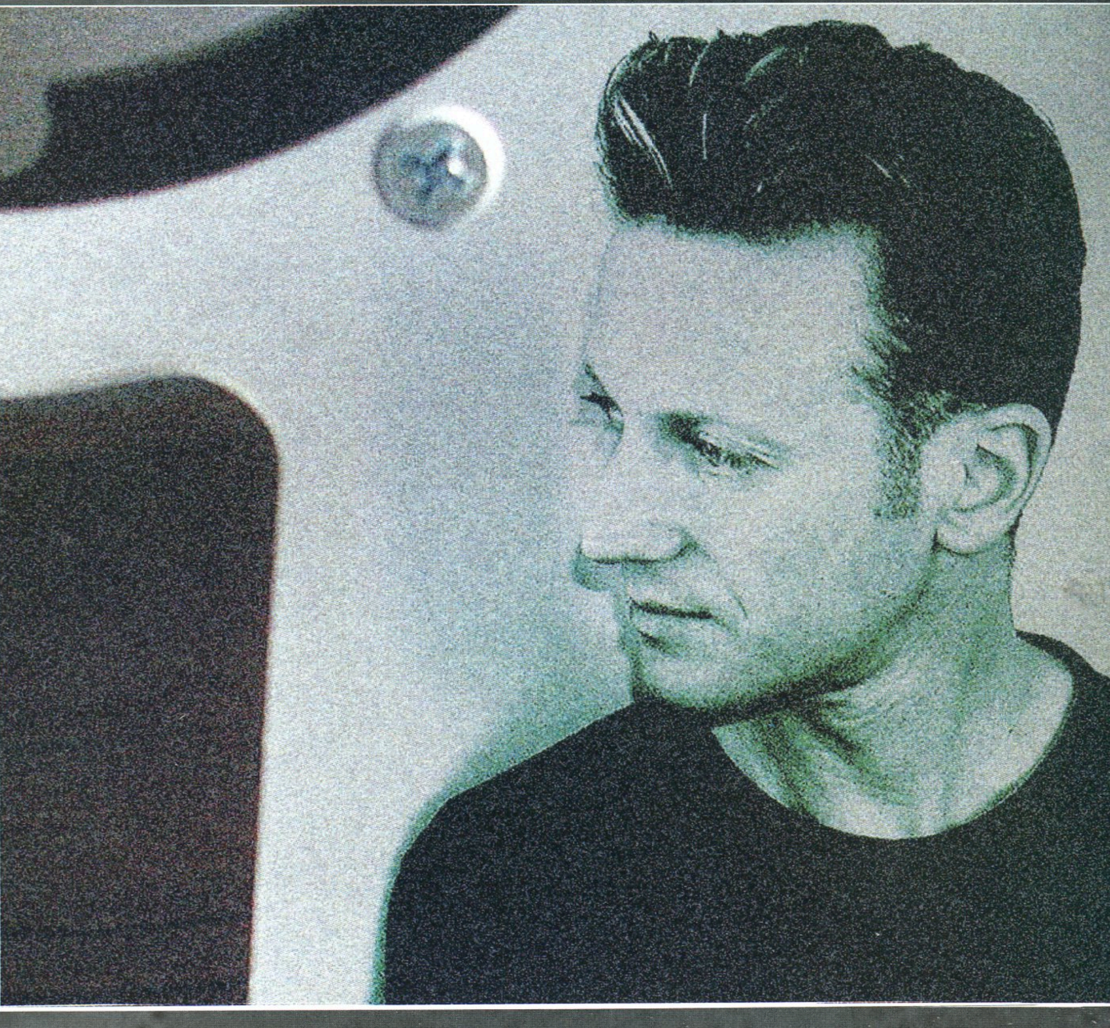
Honnêtement, nous ne nous attendions à rien de précis, mais nous avions une confiance suffisante dans tous nos collaborateurs pour pouvoir espérer qu'ils feraient preuve d'une aussi grande intégrité dans leur approche de nos titres que pour leurs propres morceaux. C'était fantastique d'écouter les remixes au fur et à mesure qu'ils arrivaient et de voir la compilation prendre forme.

Klive Humberstone : Je pense que la terminologie du mot remix couvre un spectre très vaste. Le résultat peut parfois être une "réinterprétation" ou plutôt, un "hommage" à l'original. Il arrive aussi que l'artiste choisisse d'emmener la chanson dans une direction totalement nouvelle et crée ainsi un morceau radicalement nouveau. Les possibilités de diversification rendent le résultat final bien plus intéressant. Seize, par exemple, a fait un travail formidable en créant une ambiance totalement inattendue pour "Caprice", en incorporant les textes français de l'original sur un fond drum'n'bass.

Nigel : Au fil des années, nous avons continué à nous intéresser aux différents genres musicaux indépendants, à suivre leurs développements, et je pense que travailler sur ce projet d'album nous a rendus encore plus attentifs au travail d'artistes contemporains comme Tom Shear d'Assemblage 23 ou Flesh Field.

Avez-vous laissé une totale liberté à vos remixeurs ?

Nigel : Oui, totale. Ils ont choisi eux-mêmes les morceaux qu'ils préféraient au sein de toute notre



discographie et les ont interprétés exactement comme ils le souhaitaient sans la moindre ingérence de notre part.

N'avez-vous pas été tentés par l'exercice schizophrène de faire remixer In The Nursery par votre side-project, Les Jumeaux ?
Ce pourrait effectivement être très intéressant et nous allons y penser pour la suite de *Cause + Effect*.

Tous les remixes reçus ne sont donc pas sur *Cause + Effect* ?
Nous avons été submergés par la quantité et la qualité des remixes reçus pour ce projet. Au départ, nous n'avions contacté que quelques amis ou des artistes qui ont, d'une façon ou d'une autre, été impliqués dans l'existence d'In The Nursery au fil des années, mais à la suite d'un communiqué annonçant l'album, nous avons été inondés de requêtes de remixeurs potentiels qui connaissaient notre musique sans nous connaître personnellement. Nous avons donc pris la décision d'étendre les limites de l'exercice et de voir ce qui nous serait proposé. Evidemment, il y en avait largement trop, et un second album de remixes intitulé *Affected* est prévu pour un peu plus tard dans l'année.

Votre propre participation à *Cause + Effect* n'est pas un remix, mais une reprise du "Love will tear us apart" de Joy Division. Pourquoi ?
Cause + Effect est conçu pour mettre en évidence les interactions entre les musiciens et l'effet subconscient de la musique sur nos vies. Joy Division était l'un des premiers groupes qui nous ait incités à faire de la musique notre moyen d'expression. J'ai récemment rencontré Bernard Sumner, de Joy Division et de New Order, et je lui ai donné un de nos albums comme un gage de reconnaissance envers l'influence qu'il a pu avoir sur notre carrière sans le savoir. C'est pour toutes ces raisons que nous avons décidé de reprendre "Love will tear us apart" et de l'intégrer à ce projet.

Sur ce titre, les tambours sont joués par David Electrik et pas par Q...
Oui, David Elektrik est un ami et il a déjà collaboré avec nous sur plusieurs projets, plus particulièrement pour l'enregistrement de *Groundloop*. Pour cette reprise, nous souhaitions une véritable batterie plutôt que le tambour militaire de Q. Cela peut sembler incroyable, mais Q n'a collaboré à aucun album studio d'In The Nursery depuis 1994. Il a depuis déménagé de Sheffield, mais continue à nous rejoindre pour les concerts.

L'autre grosse surprise de *Cause + Effect* est le remix signé And Also The Trees, qui n'avait pas donné signe de vie depuis des années. Vous qui êtes restés en contact avec eux depuis longtemps, avez-vous des nouvelles à nous apporter ?
Klive : Nous sommes restés en contact avec And Also The Trees, et plus particulièrement avec Justin, depuis notre tournée en Allemagne en leur compagnie en 1992. Nous avons toujours eu un grand respect les uns envers les autres, et comme beaucoup de monde, nous attendons avec impatience la suite de leurs albums *Angelfish* et *Silver Soul*. Je me souviens, il y a des années de cela, que nous avons tenté de les forcer à nous rejoindre sur scène lors d'un rappel d'ITN pour jouer une chanson ensemble. Nous n'y sommes pas parvenus pour une raison dont je ne me souviens plus, mais je pense que c'est à ce moment que nous nous sommes le plus approché d'une collaboration musicale avec eux. Justin a choisi de remixer "Corruption" qu'il écoutait souvent au casque avant de monter sur scène, peu après notre tournée commune.

Vous allez commencer à tourner d'ici quelques semaines. Envisagez-vous d'incorporer sur scène certains éléments développés sur *Cause + Effect* ?
Nigel : C'est une possibilité. Nous avons écarté "A Rebours" de nos concerts il y a plusieurs années, mais nous envisageons actuellement d'en préparer une nouvelle version pour la scène autour du remix réalisé par Flesh Field.

Avez-vous un nouveau film en vue pour votre série Optical Music ?
Oui, nous avons déjà sélectionné un film muet à partir duquel nous allons bientôt commencer à travailler, mais il est encore trop tôt pour en dire plus.

Et pour In The Nursery ?
Afin d'être réaliste, je dirais qu'il ne faut pas trop compter sur un nouvel album d'In The Nursery avant 2003, car nous devons d'abord nous préoccuper de notre prochaine BO et de la sortie d'*Affected*. ¢

DISCOGRAPHIE

- ***When chrished Dreams come true*** **- 1983**
- ***Twins*** **- 1986**
- ***Stormhorse*** **- 1987**
- ***Köda*** **- 1988**
- ***Counterpoint*** **(Compilation) - 1989**
- ***Prélude 1983-1985*** **(Compilation) - 1989**
- ***L'Esprit*** **- 1990**
- ***Sense*** **- 1991**
- ***Duality*** **- 1992**
- ***An Ambush of Ghosts*** **(BO) - 1993**
- ***Anatomy of a Poet*** **- 1994**
- ***Scatter*** **(Compilation) - 1995**
- ***Praha 1*** **(Live) - 1996**
- ***Deco*** **- 1996**
- ***The Cabinet of Dr Caligari*** **(BO) - 1996**
- ***Composite*** **(Compilation) - 1997**
- ***Asphalt*** **(BO) - 1997**
- ***Lingua*** **- 1998**
- ***Man with a Movie Camera*** **(BO) - 1999**
- ***Groundloop*** **- 2000**
- ***Exhibit*** **(Compilation) - 2000**
- ***Hindles Wakes*** **(BO) - 2000**
- ***Siren*** **(Compilation MP3) - 2001**
- ***Engel*** **- 2001**
- ***Cause + Effect*** **(Compilation de remixes) - 2002**

CONTACT

www.inthenursery.com
info@itncorp.demon.co.uk

par Yannick Blay - photos : Chris Jensen

D-Side en est tout émoustillé : Daniel Ash et Peter Murphy interviewés dans le même numéro ! Les deux stars ne sont pas là pour évoquer une quelconque reformation de Bauhaus mais plutôt pour nous parler de leurs projets respectifs. Daniel Ash, mythique guitariste de Bauhaus qui formera plus tard Tones On Tail pour une poignée de hits tels que "Go !" ou "Christian say's" puis Love And Rockets nous fait l'honneur exclusif de nous parler de son troisième album solo et éponyme ainsi que de sa tournée déjà amorcée. Voici donc quelques mots du glamour-hero de la batcave.

DANIEL ASH

Quelle différence fais-tu entre Daniel Ash et Love And Rockets ? Repose-t-elle simplement sur le fait que David J et Kevin Haskins (ndlr : ex-Bauhaus également) ne participent pas à l'album ?
Daniel Ash : La réponse est tout simplement dans le son et la musique de mon nouvel album.

Mais en ce qui concerne le processus de composition, tu fais une différence ou pas ?
C'est une bonne question.

Merci. Qu'est-ce qui inspire une chanson à Daniel Ash ?
La vérité, rien que la vérité.

Pourrais-tu nous présenter les divers collaborateurs de ce dernier album, en particulier Nova McCarthy et Patina Crème ?
J'ai rencontré Patina Crème par l'intermédiaire de DJ Keoki il y a quelques années de cela. Quant à Nova, elle chantait a cappella dans un bar, la nuit, lorsque j'ai fait sa connaissance.

Et Keoki ? Qui est-il ?
Voyons, DJ Keoki est une superstar !!

Il semble que tu aies participé à un album avec lui récemment. Peux-tu nous en parler ?
C'est sorti il y a quelques mois et c'est sur le label Moonshine. J'ai coécrit la chanson titre "Jealousy" sur laquelle je chante et joue de la guitare.

Pratiquement chaque titre de ton nouvel album est un hit potentiel. Pourtant, l'ensemble est moins cohérent que sur *Coming down* ou même *Foolish Thing Desire*. Comment l'expliques-tu ?
C'est tout simple. Le nouvel album a été enregistré durant une période longue de deux ans et demi alors que mes deux précédents albums solo furent enregistrés en l'espace de quelques mois.

Que ce soit dans Love And Rockets ou en solo, tu aimes mêler l'expérimentation à des schémas plus traditionnels au format pop. Ne crois-tu pas que cette manière excentrique de fonctionner a pu nuire à un certain succès commercial ?
Je pense effectivement que cela a été un problème pour moi en terme de succès commercial, mais je ne choisis pas ma manière de travailler. J'ai l'obsession de sonner différemment des autres. Mais parfois le succès est malgré tout au rendez-vous, comme par exemple avec "Go" de Tones On Tail (ndlr : groupe post-Bauhaus regroupant Daniel et le batteur Kevin Haskins) ou avec "So alive" de Love And Rockets. Mon dernier single "Spooky" a plutôt bien marché aussi.

"Burning Man" est déjà sorti en single l'année dernière. Etait-ce l'un des premiers titres que tu aies écrit pour ce nouvel album ?
Non, "Burning Man" a été le quatrième titre écrit pour cet album. Avant il y a eu notamment "Trouble" qui apparaît sur la bande originale du film *American Psycho*.

Notre titre préféré sur ton dernier album est "Sea Glass"...
C'est aussi mon préféré.

C'est ton enfant qu'on entend sur "Kid 2000" ?
Non, c'est mon neveu.

"Spooky" est une reprise de quel groupe exactement ?
C'est une chanson des Classic's 5, mais on en connaît surtout la version de Dusty Springfield.

Tu vis aujourd'hui en Californie. En quoi cet endroit est-il source d'inspiration pour toi ?
Il y fait beau.

Tu as eu un accident de voiture en pleine tournée récemment. Plus de peur que de mal ?
C'était en mars dernier. On venait de démarrer la tournée... Notre mini-bus s'est fait percuter de plein fouet sur une nationale près d'El Segundo. On a fait plusieurs tonneaux et Patina s'est retrouvée coincée sous le véhicule. Elle a été sérieusement blessée : bras, mâchoire et côtes cassées, une commotion des poumons, une hémorragie interne et plusieurs coupures au visage. Aujourd'hui cela va beaucoup mieux pour elle mais elle ne peut malheureusement pas reprendre sa place de bassiste pour le moment.

Quelles sont les activités de David J et Kevin Haskins en ce moment ?
David fait une tournée solo tandis que Kevin à un nouveau projet intitulé Messy.

Et qu'en est-il de Bauhaus ? Vous aviez annoncé quelques albums ensemble...
Bauhaus, c'est le passé...

Quel est l'album dont tu es le plus fier aujourd'hui ?
Le dernier.

As-tu prévu de tourner en Europe ?
J'adorerais !

Quelle est la set-list d'un concert de Daniel Ash aujourd'hui ?
"Come alive", "Trouble", "Walk on the Moon", "Get out of Control", "Sweet FA", "Spooky", "So alive", "Ghost Writer", "Christian say's", "Mirror People", "Slice of Life", "American Dream", "OK this is the Pop's", "Go !"...

DISCOGRAPHIE

• BAUHAUS :
cf discographie de Peter Murphy p.47

• TONES ON TAIL :
Pop - 1984
Tones On Tail (Best of) - 1990

• LOVE AND ROCKETS :
Seventh Dream of Teenage Heaven - 1985
Express - 1987
Earth Sun Moon - 1987
Love and Rockets - 1989
Hot Trip to Heaven - 1993
Sweet F.A. - 1996
Lift - 1998

• DANIEL ASH :
Coming down - 1991
Foolish Thing Desire - 1992
Get out of Control (EP) - 1992
Daniel Ash (EP) - 2000
Burning Man (EP) - 2000
Daniel Ash - 2002

VIDEOGRAPHIE :
The haunted Fish Tank - 1990

CONTACT
www.danielash.org

par Yannick Blay

On peut dire que David Fincher aura eu un parcours cinématographique idéal. Il aura en effet travaillé sur pratiquement toutes les sagas qui ont fait rêver les ados des années 80 : La Guerre des Etoiles, Indiana Jones *et* Alien. *Comme si cela ne suffisait pas, le quadragénaire américain a déjà réalisé l'incroyable avec deux films dont le succès commercial n'a d'égal que le culte qui leur est voué dans le monde entier, à savoir* Seven *et* Fight Club. *Avec toutes ces données en tête, on ne pouvait qu'attendre au tournant son nouveau film sorti récemment,* Panic Room, *un thriller sous forme de huis clos avec pour personnage principal l'excellente Jodie Foster…*

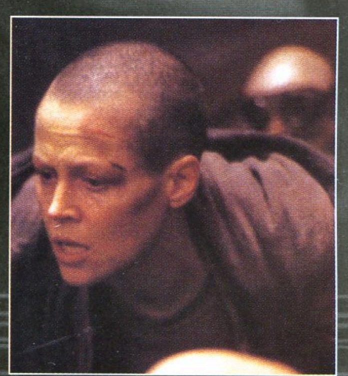
DAVID FINCHER

BIOGRAPHIE

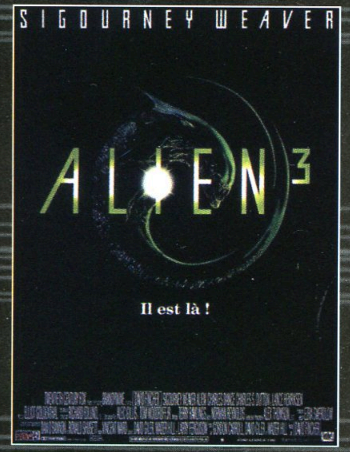
David Fincher est né à Denver, Colorado, en 1962. Dès l'âge de huit ans, le petit David se passionne pour le cinéma et tourne des films amateurs. Il ne tarde pas à travailler pour une société spécialisée dans le film d'animation, Korty Films, afin d'être le plus possible au contact de la caméra. En 1980, *L'Empire contre-attaque*, deuxième volet de *La Guerre des Etoiles* de George Lucas sort sur grand écran. Ce film, du propre aveu de Fincher, marque son style à jamais, lui faisant découvrir un nouveau visage du Septième Art. Il a alors dix-huit ans et réussit à intégrer le fameux studio ILM (Industrial Light and Magic) du même Lucas, le rêve encore aujourd'hui de nombreux cinéphiles. Du coup, il a l'opportunité de travailler sur *Le Retour du Jedi* (1983), troisième volet de la légendaire saga, mais aussi sur *Indiana Jones et le Temple maudit* en 1984. Cette expérience enviable au possible lui permet de quitter ILM pour réaliser bon nombre de pubs TV (celle pour la ligue américaine contre le cancer montrant un fœtus en train de fumer, c'est lui). Il cofonde sa propre société de production Propaganda Films en 1986 et dirige aussi une grande quantité de clips pour des musiciens et chanteurs, et ce dans tous les styles, des Rolling Stones à Madonna (pas moins de quatre clips pour la blonde) en passant par Paula Abdul, Billy Idol (deux clips), Sting, Aerosmith et tout récemment, le "Judith" du groupe A Perfect Circle. C'est dire si ses images sont souvent passées sur MTV !

ALIEN 3

Après s'être bien fait remarquer, David Fincher peut enfin réaliser son premier film et non des moindres puisqu'on lui confie le tournage du troisième volet d'*Alien* sorti en 1992, celui où Ripley-Sigourney Weaver combat les créatures sur une planète prison. Malheureusement, la 20th Century Fox lui met plusieurs bâtons dans la pellicule et le petit génie n'en gardera pas un très bon souvenir. Pour couronner le tout, le film n'est pas très bien accueilli par la critique. *Alien 3* réussissait pourtant à renouer avec les effets claustrophobiques du premier volet et arrivait à faire oublier les pétarades grandiloquentes d'*Aliens* version James Cameron. De plus, on pouvait





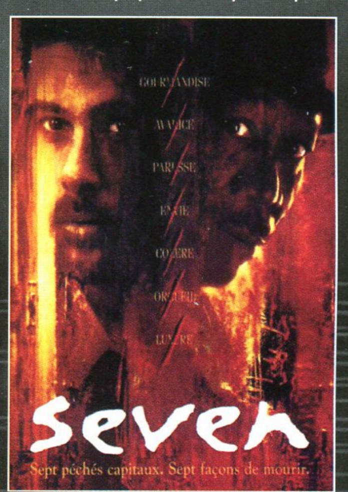




d'ores et déjà y admirer le talent esthétique et personnel de ce génial créateur d'ambiances aux images sombres et glauques. Un réalisateur est né, un style aussi. Mais cet avis n'étant pas partagé par les gros pontes d'Hollywood, David Fincher doit retourner à ses clips et ses publicités.

SEVEN

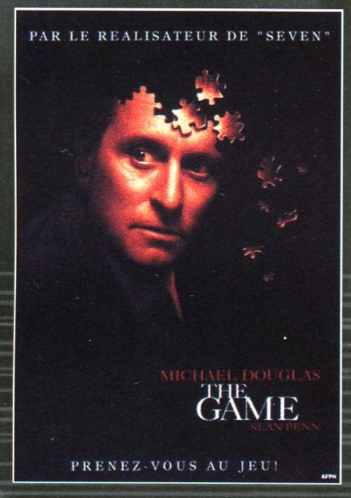
On va quand même bientôt lui proposer un scénario de polar urbain écrit par un certain Andrew Kevin Walker. *Seven* (1995), sombre à souhait et aux allures féticho-SM empreintes de notre culture gothique va faire un carton. Il faut dire aussi que le film bénéficie d'une distribution de rêve avec notamment Brad Pitt, l'immense Morgan Freeman et Kevin Spacey, incarnant le terrifiant et machiavélique serial killer, s'inspirant des sept pêchés capitaux pour



exprimer son art sanguinaire et cruel. En parlant de son film, David Fincher disait dernièrement : *« C'est un divertissement conçu pour arracher certaines réactions au public en jouant sur ses attentes, en pervertissant celles-ci ou même en les anéantissant ».* Un beau programme qui tient presque du cynisme. En tout cas, ce long métrage restera dans les annales et est même considéré par certains comme l'un des meilleurs films de tous les temps ! La carrière de Fincher est lancée, et rien ne semble pouvoir l'arrêter, surtout pas Hollywood.

THE GAME

En 1997, David Fincher sort son troisième long métrage, *The Game*. Après *Seven*, ce film ne peut être qu'une déception. Mais il confirme néanmoins un certain sens de la mise en scène et de la photographie, ainsi que le goût pour les histoires alambiquées et terrifiantes. Un milliardaire blasé et revenu de tout, incarné par Michael Douglas, traverse des épreuves aussi extra-



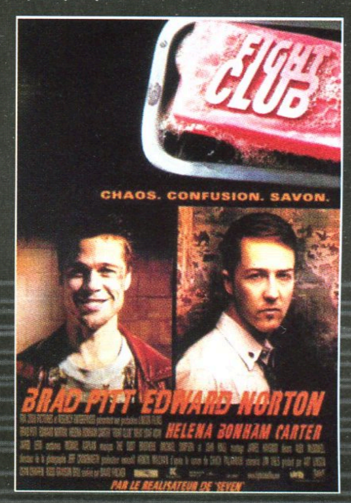
ordinaires qu'imprévisibles, toutes conséquences d'un cadeau d'anniversaire prenant la forme d'un jeu dangereux grandeur nature. Mais ce "jeu" aux allures de guet-apens urbain ne remportera pas le même succès critique et commercial que *Seven*.



The Game

FIGHT CLUB

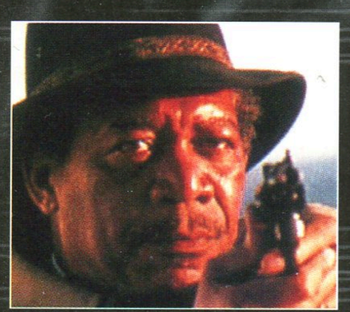
Un an plus tard, Fincher retrouve un Brad Pitt alors au sommet de sa gloire pour le tournage de son quatrième long métrage, *Fight Club*. Ce film coup de poing ultra-violent, adapté d'un roman de Chuck Palahniuk, fera couler beaucoup d'encre du fait des thèmes évoqués, quelque peu sulfureux. Les uns taxe-



ront ce film de fiction écologico-anarchiste alors que d'autres prendront plaisir à accuser *Fight Club* de propagande fasciste. Le film est surtout d'une originalité et d'une force rarement égalées, avec un propos certes provocateur mais narré avec une tonalité presque gotlibesque, grâce à un sens du rythme nerveux, voire épileptique et des scènes souvent outrancières (un homme est épargné par le vindicatif Tyler-Brad Pitt, aux motivations pseudo-écolos, simplement parce qu'il veut devenir vétérinaire !). En fait, Fincher a tout simplement respecté l'humour très noir du roman de l'ancien garagiste américain Palahniuk, se voulant une critique de la société de consommation. *« Je n'ai pas voulu ce film particulièrement choquant. Le but était de faire une comédie noire, une satire ».* Sous-estimé à sa sortie, le film n'en fait pas moins l'objet d'un culte mérité, preuve en est son succès encore actuel en vidéo et DVD. Depuis, le réalisateur, associé au producteur Art et à la compagnie New Line Cinemas a créé une nouvelle société de production, Indelible Pictures. Le tournage de *Panic Room*, thriller enfermé dans une grande maison urbaine, peut commencer.

PANIC ROOM

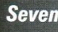
Fort de ses succès, David Fincher a obtenu le fameux "director's cut" des studios d'Hollywood, c'est-à-dire le contrôle total du film jusqu'au montage final, ce qui est malheureusement pour le cinéma américain une liberté suffisamment rare pour être soulignée. On ne peut pas vraiment dire que le réalisateur en ait profité à sa juste valeur, car la fin de son nouveau film *Panic Room* comporte quelques poncifs se rapportant au genre, quoiqu'ici redoutablement efficaces. Pour le reste, notamment



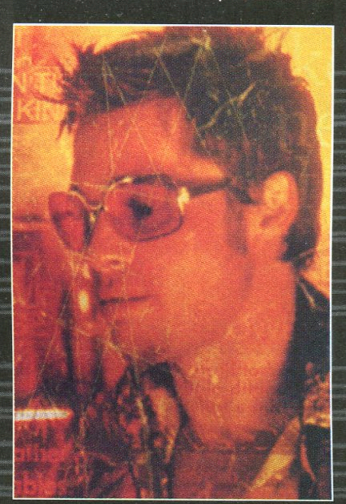


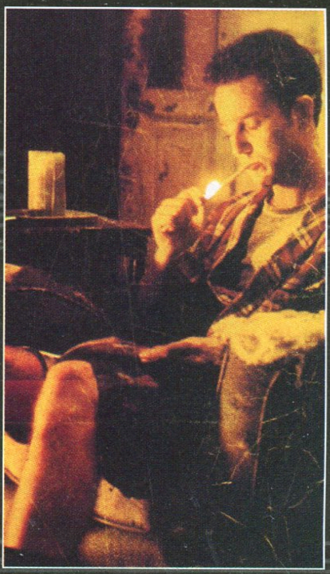




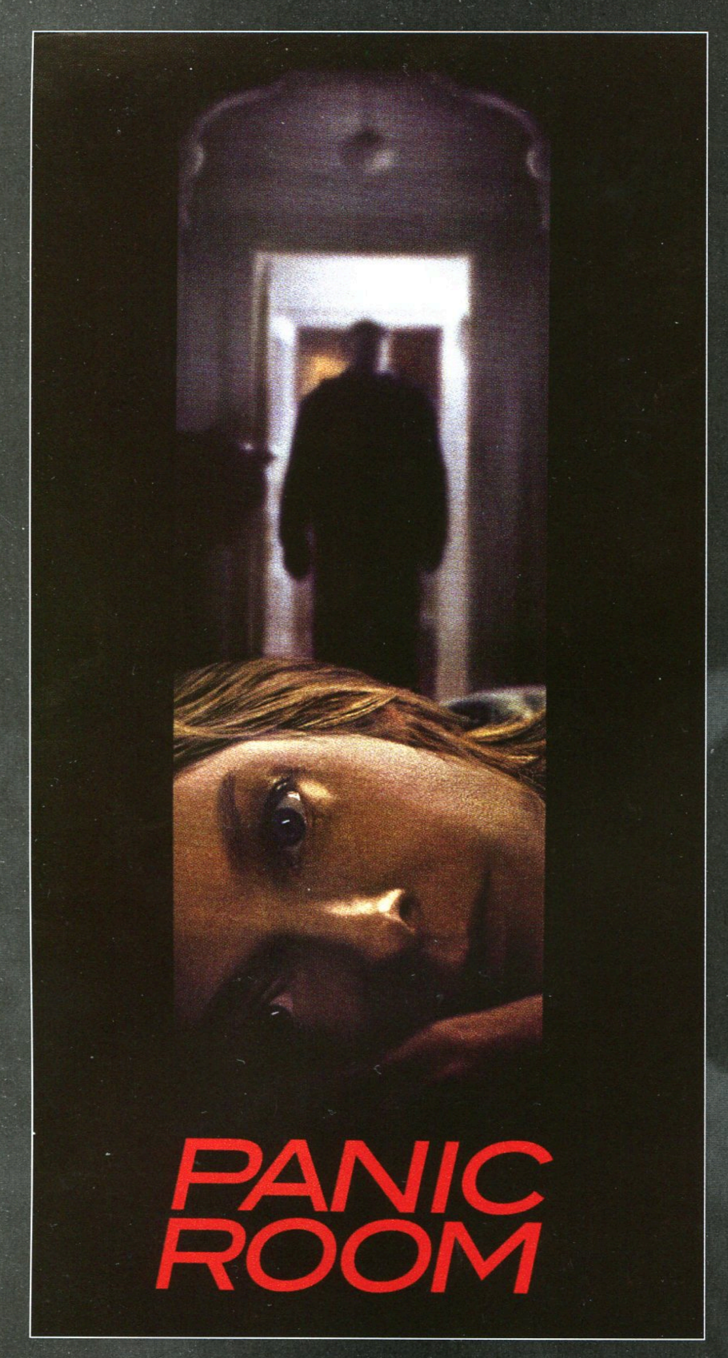


Seven





Fight Club



au regard de la technique virtuose de cet ancien élève d'ILM, c'est un sans fautes. Le but d'un thriller est de scotcher le spectateur sur son fauteuil, de lui donner des sueurs froides, bref de le terrifier. Et bien, ceux qui aiment ce genre de sensations dans les salles obscures vont être servis. Le sentiment claustrophobique récurrent dans l'œuvre de Fincher est ici à son apogée.

DE L'AIR !

La "Panic Room", sorte de chambre de survie style bunker impénétrable a été construite par le précédent propriétaire des lieux du drame, un vieux paranoïaque qui y a dissimulé un véritable trésor. C'est dans ce lieu étouffant que l'héroïne et nouvelle habitante de la maison Meg Altman (jouée par Jodie Foster) et sa fille doivent se réfugier pour se protéger de trois cambrioleurs prêts à tout pour s'emparer du magot. Tout est mis en place pour donner au spectateur un sentiment d'emprisonnement. L'action se passe la nuit, d'où un éclairage froid et sombre, dans un lieu unique sous forme de demeure à deux étages et un sous-lieu, si l'on peut dire, incarné par cette chambre forte de survie. Une grande maison, la nuit, cela peut être terrifiant : *« Je pense que presque tout le monde a déjà eu peur du noir. Je ne pense pas que mon film aurait le même impact si l'action avait lieu au moment du déjeuner »*, déclare Fincher. Le film se base sur la peur toute naturelle de trouver son intimité et son foyer violés par des inconnus, voire des fantômes. *« Le fait que beaucoup de gens s'enferment à clé et gardent la lumière allumée la nuit lorsqu'ils sont seuls est moins lié à une peur de fantômes qu'à un élément tout simplement humain, la névrose »*. Et la jeune Sarah Altman (la prometteuse Kristen Stewart) ne se doute pas que sa première nuit dans sa nouvelle demeure new-yorkaise va être encore plus longue et plus terrifiante que prévu, même si elle demande à sa mère de laisser une lumière allumée. La mère et la fille, abandonnées par le père, n'ont pas idée de ce qui les attend. Elles se sont installées sans le savoir dans une sorte de prison de luxe avec un mitard qui sera pour elles un refuge de survie. Et pour renforcer l'idée d'enfermement, le scénario a même prévu que les trois forcenés, comprenant qu'ils ne peuvent forcer l'inviolabilité de la "chambre de panique", aient la bonne ou curieuse idée de barricader toutes les issues à coup de visseuse électrique pour s'assurer que les deux victimes propriétaires des lieux ne puissent se réfugier à l'extérieur de la maison (alambiqué mais finalement relativement sensé). Et chaque équipe passe son temps à utiliser au mieux son espace, d'un côté en tant que défenseur, de l'autre dans le rôle d'envahisseur. La partie s'engage de manière acharnée, et l'air manque de plus en plus à mesure que le film avance, rappelant parfois les meilleurs moments de *Das Boot* de Wolfgang Petersen (narrant la courte vie de sous-mariniers allemands durant la Seconde Guerre mondiale).

FRISSONS GARANTIS !

On serait presque tenté de s'aventurer dans des explications symboliques et freudiennes de certaines scènes du film, mais ce serait détourner le sens essentiel du thriller : divertir en imposant des émotions frissonnantes et haletantes. *« Une des raisons pour lesquelles j'ai fait ce film est que j'aime effrayer les gens »*, dit Fincher, tout fier de lui. Il est clair que comme dans *Seven*, il y parvient terriblement bien. En cela, *Panic Room* rappelle bien sûr les meilleurs moments des œuvres d'Alfred Hitchcock (il avoue d'ailleurs en avoir beaucoup regardé étant petit) car frissons et suspense ne cessent de flotter dans l'air, telle la caméra virevolteuse de Fincher, voire comme les gaz envoyés par les vilains dans les conduits d'aération et censés déloger les deux rates de la "Panic Room". Un peu à la façon d'un "Alfred David Finchcock" s'étant ingénié à recréer le Loft version thriller, le film nous fait nous prendre de passion pour les personnages ressemblant à de jolis poissons rouges dans un bocal, inquiétés par la voracité des trois chats féroces que sont Jared Leto, excellent même si un poil cabotin, l'extraordinaire Forrest Whitaker (dans le rôle du gentil méchant) et l'ignoble Raoul incarné par Dwight Yoakam (chanteur de country dans la vie mais aussi acteur dans *Red Rock West* de John Dahl ou dans *Sling Blade* de Billy Bob Thornton), responsable à lui tout seul des plus violentes émotions. Brutal et sadique, Raoul est capable de passer à tabac jeunes et vieux sans faire de différences. *« Je voulais un méchant que les gens se plaisent à détester. Et je voulais aussi que la violence sur un enfant soit la même que sur un adulte, que les coups ne soient pas retenus pour qu'on se rende compte qu'un enfant battu, ce n'est pas de la blague. Et cela renforce évidemment la bestialité du personnage »*. La violence de Raoul et de la racaille Jared Leto est tempérée par l'imposant Whitaker (Burnham dans ce film et l'étonnant tueur à gages-samouraï de *Ghost Dog* de Jim Jarmusch), dont le calme et l'intelligence maîtrisent tant bien que mal les deux forcenés. Pendant ce temps-là, le spectateur mate, impuissant







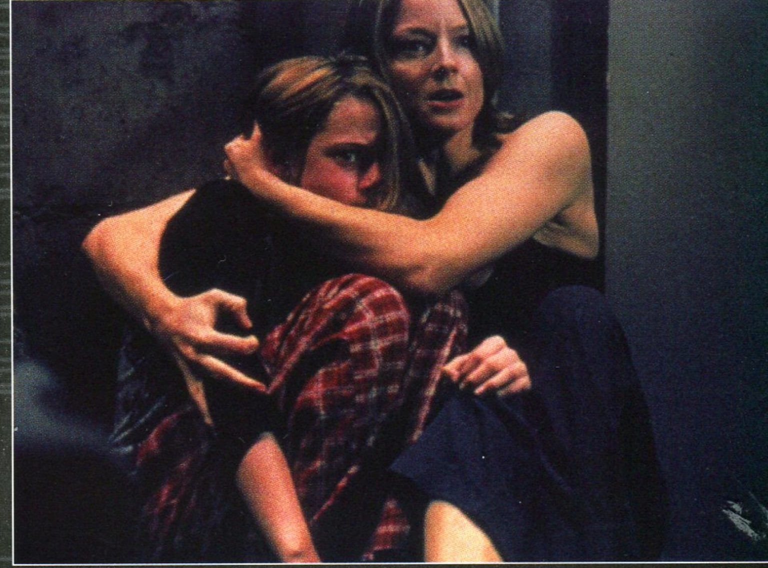
et passif, se contentant de s'émerveiller des actes d'ingéniosité, agressifs ou défensifs, de chacun. Il se retrouve finalement dans la même situation que la mère et la fille, qui peuvent regarder le danger provenant de l'autre côté de la "Panic Room" grâce à une batterie de moniteurs de surveillance installés dans ce complexe high-tech et reliés à différentes caméras, mais qui ne peuvent être entendues lorsqu'elles appellent à l'aide. Et tout cela éclate à l'image, grâce à la technique du réalisateur : *« La caméra est toute à fait libre de ses mouvements, au contraire de mes personnages. Ceux-ci se heurtent sans arrêt à des obstacles et des portes fermées. La caméra, elle, passe les murailles. Le mouvement de celle-ci passe d'un camp à un autre à travers les murs et est là pour dire : "personne ne peut vous entendre. Vous ne pouvez que regarder" ».*

TOURS DE FORCE !

Evidemment, le mouvement de la caméra s'ingénie aussi à créer le suspense. Comme nous l'évoquions plus haut, mouvement, rythme de l'image et suspense flottent, rampent à l'unisson, se complètent ou s'associent pour créer l'émotion. Et s'il faut bien évidemment reconnaître que les rebondissements fonctionnent (notamment la scène du gaz) un peu grâce au scénariste David Koepp, auteur de films à grand spectacle tels *Jurassic Park* et surtout scénariste pour Brian De Palma (*Mission impossible* mais aussi *Snake Eyes* et surtout *L'Impasse*), après visionnage de *Panic Room*, il apparaît surtout que l'intérêt principal du film réside dans l'art et la manière de faire de Fincher, la forme l'emportant donc sur le fond. Une des forces techniques de ce thriller est le plan-séquence (technique d'ailleurs généralement attribuée à Brian De Palma mettant en scène une longue scène filmée d'une traite, sans raccord au montage), un savoir-faire utilisé de main de maître par Fincher. Il suffit de voir le lent et fantomatique travelling aérien passant notamment par un trou de serrure pour être totalement convaincu du talent d'orfèvre du réalisateur. *« Cette scène était décrite de cette manière dans le scénario. Je pense que le scénariste David Koepp a essayé d'établir un lien spécifique entre les fenêtres et les cambrioleurs. Le point de vue à l'intérieur de la maison est celui de la proie et les envahisseurs vus à travers la fenêtre devaient ressembler à des prédateurs. J'ai voulu reproduire cette idée en laissant flotter ma caméra à travers toute la maison tout en présentant du même coup l'immensité de l'espace pourtant clos de l'intrigue à venir ».* Visuellement, *Panic Room* est un véritable tour de force, aussi noir et torturé qu'impressionnant de maîtrise, et ce, dès le générique (on se souvient d'ailleurs de celui de *Seven* qui a fait des émules depuis). Il faut dire que Darius Khondji et Conrad W. Hall, deux prestigieux directeurs de la photographie, se sont relayés à ce poste pour arriver à un résultat au-delà de toute espérance : une photographie joliment sombre et un éclairage extraordinaire puisque, rappelons-le, le film se déroule dans une maison, la nuit ! On pourrait aussi s'extasier sur la musique d'Howard Shore, collant parfaitement à l'ambiance du film et aussi discrète que sournoisement étouffante. Mais quoi de surprenant à cela quand on sait qu'il est l'auteur des musiques des films de David Cronenberg mais aussi de celles de *Seven*, *Le Silence des Agneaux* ou encore *Le Seigneur des Anneaux*. Le genre de bande originale qu'on se régale à écouter encore et encore en se passant aisément des images.

MAUDIT ?

Si le résultat final est un plaisir pour les sens, les problèmes et autres avatars furent nombreux pendant la conception du film. Ce sont souvent des détails scénaristiques qui deviennent, sur le tournage, source de misères pour le réalisateur. *« Quand Dwight Yoakam commence à éclater le plafond à coup de masse, espérant se faire un passage dans la chambre forte au-dessus de lui, il faut espérer qu'il n'y ait pas trop de prises, car à chaque fois il faut reconstituer le plâtre, qui n'est d'ailleurs pas forcément évident à acheminer sur un plateau. Et c'est comme ça qu'on se retrouve avec des galères et deux jours de tournage pour une ligne dans le scénario. Rétrospectivement, je me dis qu'il aurait été plus simple et même moins coûteux de faire appel aux effets spéciaux. Un autre exemple de ce type a été les scènes de dialogue entre la mère et la fille dans le lieu de survie. Celles-ci paraissaient simples sur le papier, mais quand il s'est agi de les tourner, ce fut une tout autre paire de manches. En effet, dans cette pièce, les deux héroïnes ont des écrans vidéo permettant le contrôle et la surveillance de chaque recoin de la maison. Il faut donc que pendant qu'elles parlent les séquences diffusées, différentes dans chaque écran, soient d'une durée suffisamment longue pour couvrir le temps du dialogue. Croyez-le ou non, c'est un véritable casse-tête et cela, je ne l'avais pas prévu en lisant le script ».* Fincher ne pouvait prévoir non plus la défection de l'actrice choisie à la base pour incarner Meg Altman à la place de Jodie Foster, à savoir Nicole Kidman. Fragilisée par le très physique *Moulin rouge*, cette dernière se fracture le genou sur le tournage de *Panic Room* et est remplacée "au pied levé" par madame Jodie Foster après déjà dix-huit jours de tournage. *« Elle devait courir dans les escaliers pour une scène. Elle a fait : "ouch !". On ne pensait pas sur le coup que c'était bien grave, j'ai même cru qu'elle voulait quitter le plateau plus tôt. Mais le médecin a déclaré qu'elle s'était fracturée le genou ».* Dix jours de tournage sont donc à refaire avec une nouvelle actrice au talent tout aussi énorme mais à la personnalité et au caractère complètement différents. *« En tournant les premières scènes du film avec Jodie Foster, ces mêmes scènes tournées auparavant avec Nicole Kidman, on s'est rendu compte qu'il fallait réécrire les dialogues. Ce que dégagent les deux actrices n'a vraiment rien à voir et c'est dans ces moments-là qu'on se rend compte à quel point un acteur habite et réinvente son personnage. Pour être plus précis, on s'est vite aperçu que le personnage joué par Jodie ne pouvait plus être aussi faible que prévu. Il émane d'elle une trop grande force de caractère ».* Et quand on sait que Jodie Foster était enceinte pendant le tournage, et que son personnage est tout de même soumis à rude épreuve, on se dit que Fincher n'a pas dû rigoler tous les jours. Cela n'a en tout cas pas émoussé la passion du metteur en scène déjà plein de projets dont un *Rendez-vous with Rama* avec Morgan Freeman en cours d'écriture, une possibilité d'adaptation du *Dahlia noir* de James Ellroy et un probable *Mission Impossible 3*.



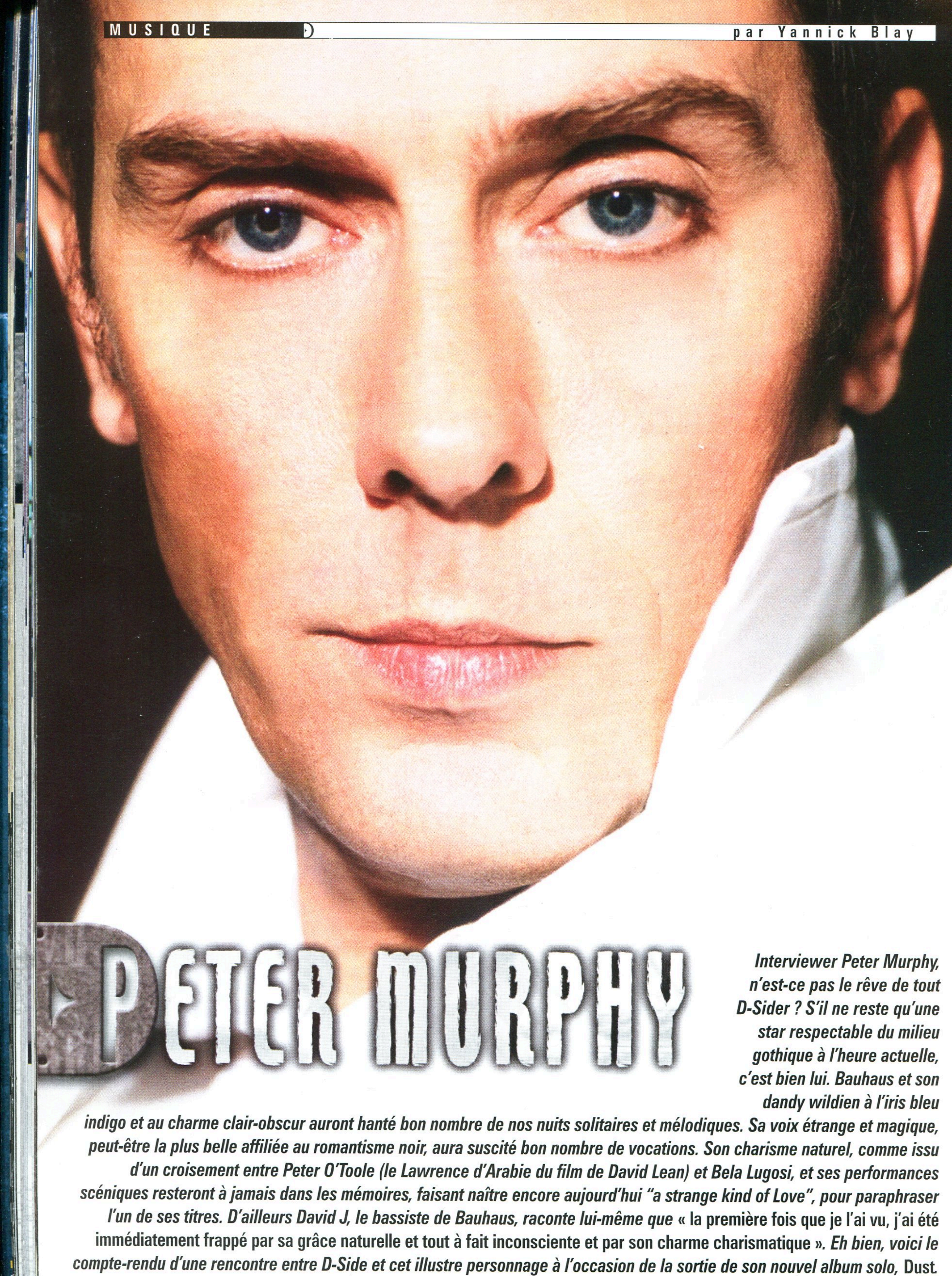


FILMOGRAPHIE

Alien 3 - 1992
Seven - 1995
The Game - 1997
Fight Club - 1999
Panic Room - 2002

CONTACT

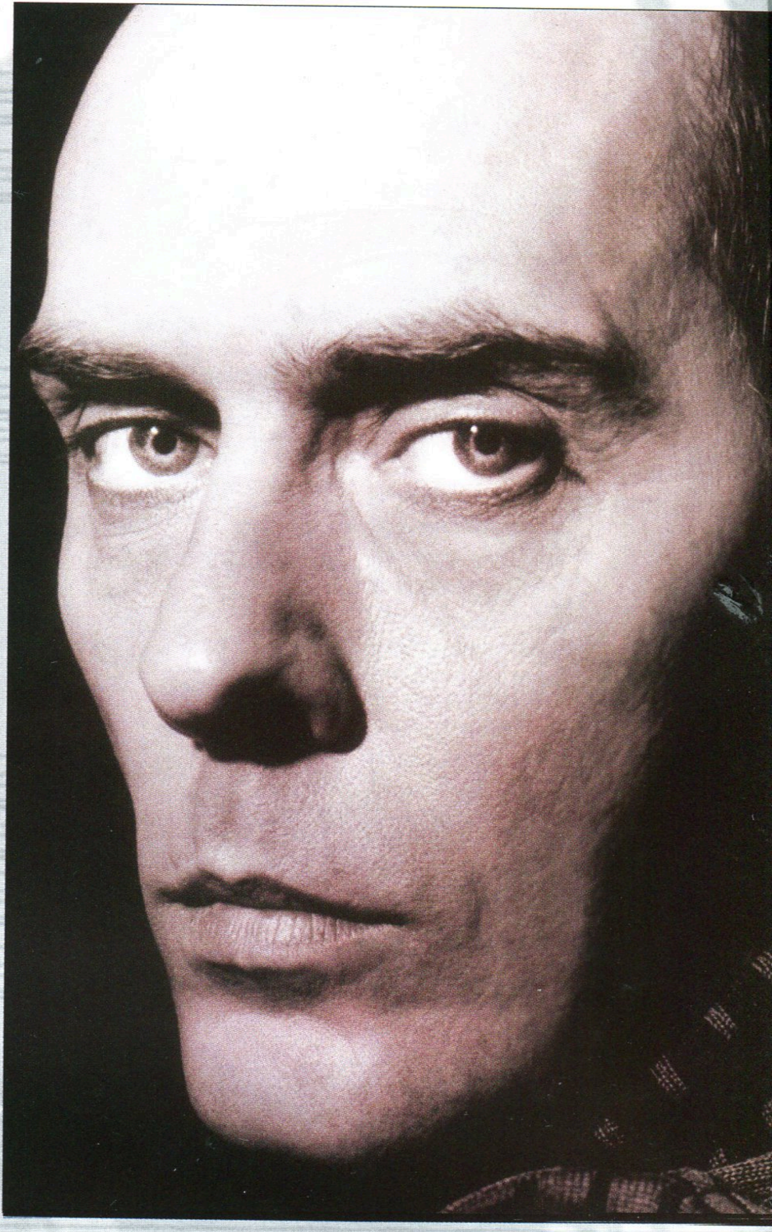
www.davidfincher.net
www.panicroom-lefilm.com



PETER MURPHY

Interviewer Peter Murphy, n'est-ce pas le rêve de tout D-Sider ? S'il ne reste qu'une star respectable du milieu gothique à l'heure actuelle, c'est bien lui. Bauhaus et son dandy wildien à l'iris bleu indigo et au charme clair-obscur auront hanté bon nombre de nos nuits solitaires et mélodiques. Sa voix étrange et magique, peut-être la plus belle affiliée au romantisme noir, aura suscité bon nombre de vocations. Son charisme naturel, comme issu d'un croisement entre Peter O'Toole (le Lawrence d'Arabie du film de David Lean) et Bela Lugosi, et ses performances scéniques resteront à jamais dans les mémoires, faisant naître encore aujourd'hui "a strange kind of Love", pour paraphraser l'un de ses titres. D'ailleurs David J, le bassiste de Bauhaus, raconte lui-même que « la première fois que je l'ai vu, j'ai été immédiatement frappé par sa grâce naturelle et tout à fait inconsciente et par son charme charismatique ». *Eh bien, voici le compte-rendu d'une rencontre entre D-Side et cet illustre personnage à l'occasion de la sortie de son nouvel album solo,* Dust.

Né à Northampton le 11 juillet 1957, Peter Murphy rencontre au lycée Daniel Ash et partage avec lui l'amour de la musique aussi bien que l'attachement à des artistes comme Iggy Pop, le Velvet Underground, Brian Eno et surtout David Bowie. En 1978, avec David J et le batteur Kevin Haskins, ils forment le plus grand des groupes post-punk et batcave, Bauhaus, initiant par la même occasion ce qu'on appellera bientôt le rock gothique. Le groupe se sépare en 1984 et Peter fonde Dali's Car le temps d'un album avec Mick Karn, bassiste de Japan. Il poursuit ensuite une carrière solo démarrée en 1985 par une reprise de Magazine, "The Light pours out of Me", parue sur une compilation du label Beggars Banquet intitulée *The State of Things*. Suivra son premier album, *Should the World fail to fall apart* en 1986, avec la participation amicale de son ancien complice, Daniel Ash. Sans être réellement enthousiasmants et manquant d'une certaine homogénéité, les deux premiers albums de pop alternative du chanteur contiennent tout de même quelques perles telles "Jemal", "Final Solution" (la reprise de Père Ubu), "Indigo Eyes" ou "All Night long". Le compositeur claviériste Paul Statham devient de plus en plus important dans la carrière solo de Peter et l'aidera à bâtir son premier succès commercial en 1990 avec le single "Cuts you up" issu de son troisième album, *Deep*. Celui-ci est d'ailleurs beaucoup plus cohérent que ses prédécesseurs. Il faut dire que derrière le chanteur s'est construit un véritable groupe, baptisé The Hundred Men, qui aide le beau Peter à créer de magnifiques chansons aux mélodies de plus en plus efficaces et à la mélancolie rappelant de plus belle les années *Low* de Bowie. Mais après *Holy Smoke* en 1992, le groupe se disloque et Peter Murphy part s'installer à Ankara en Turquie avec femme et enfants. Il s'imprègne de philosophie moyen-orientale (de soufisme en particulier) et sa musique s'en ressent, se faisant plus apaisée. *Cascade* sort en 1995 et bénéficie de la collaboration de l' "infinite" guitariste ("infinite" est un qualificatif anglais essayant de définir le jeu de guitare très particulier de ce musicien, pas très éloigné de celui de Vinni Reilly de Durutti Column) Michael Brook, qui participera également aux sessions du tout nouvel album, *Dust*. C'est donc après un EP, *Recall*, une compilation, *Wild Birds*, un magnifique live *Alive just for Love* mais aussi une reformation aussi inoubliable qu'éphémère en 1998 du légendaire Bauhaus (immortalisée par le live *Gotham*) que Peter Murphy revient avec son meilleur album à ce jour, le somptueux *Dust*. Gorgé de spiritualité et empli d'une sérénité tout ethnique, aidé en cela par des musiciens turcs et en particulier un certain Mercan Dede, cet album est déjà, en soi, une motivation suffisante pour interroger l'artiste harlequin.



Dust a été coproduit par Mercan dede. Qui est-il exactement ?

Peter Murphy : C'est un artiste turc parti à Montréal il y a huit ans pour étudier les beaux-arts. Il s'est mis à s'intéresser au monde de la danse ainsi qu'à la musique tribale en y incluant des éléments soufistes. Il a récemment sorti un disque sous son nom intitulé *Sufi Dreams* que j'ai découvert par l'intermédiaire de ma femme.

C'est de lui qu'est venu ce mélange réussi de sonorités turques et d'éléments plus occidentaux présents sur *Dust* ?

Je voulais depuis longtemps réussir ce mélange, mais je n'avais jamais pu jusqu'à présent trouver la personne capable de comprendre ce que je voulais, de faire la synthèse de ce que j'avais en tête. Il a été mon propre miroir en quelque sorte. C'est à l'écoute de son album que j'ai compris qu'il était l'homme le plus capable d'incorporer des éléments organiques et traditionnels turcs à un langage complètement occidental. En général, les musiciens turcs se contentent du côté traditionnel de leur musique. Avec Mercan (ndlr : prononcez Mehrdjane), j'ai vite compris que l'on pourrait échanger des idées. Comme moi, il a une approche de la musique très pure et très naïve. C'est pourquoi on s'est si bien entendus sur cet album.



Qu'en est-il des autres collaborateurs ?

Il y a des musiciens turcs qui ont tous joué avec Mercan Dede et des musiciens occidentaux tels Hugh Marsh, déjà présents sur mon album live *Alive just for Love*, Michael Brook, Scott Russell qui est percussionniste, un joueur de tabla nommé Shankar et Jamaaladeen Tacuma, un bassiste de jazz. Ce sont tous des invités dont la participation fut précieuse.

Tu leur laisses toute liberté ?

Oui, bien sûr. J'ai écrit la plus grande partie de l'album en dix jours avant de la confier à ces musiciens en leur donnant comme directives de créer des paysages sonores simples et basiques autour du squelette de mes chansons. J'ai choisi ce que je préférais. L'enregistrement de *Dust* a duré en tout une dizaine de semaines. Sinon, longtemps avant cela, j'avais déjà écrit deux chansons de l'album, "Just for Love" et "No Home without its Sire".

Ce sont des titres que tu avais déjà joués sur scène durant ta dernière tournée. Pourquoi ne figurent-ils pas sur ton live ?

Parce que ces morceaux étaient encore à l'état de brouillon et que je voulais qu'ils sonnent encore mieux que les versions testées sur scène.

Tes chansons sont toujours écrites de la même façon ?

J'ai toujours sur moi un certain nombre de paroles que j'intègre ou que j'adapte à la musique que j'écris quand cela me paraît judicieux. Mais il peut arriver que j'écrive les paroles sur l'instant, en studio. Je raconte ce que je viens de voir juste avant d'y arriver.



"Girlghild aglow" a notamment été écrite de cette manière. J'étais en taxi en direction du studio lorsque, dans la lumière d'un matin de printemps à Montréal, dans une jolie petite rue déserte, j'ai vu un homme monter dans sa voiture visiblement en direction du supermarché car il avait avec lui un cabas. Puis tout à coup, ses deux petites filles sont sorties précipitamment de leur maison et ont supplié leur père d'une manière réellement sublime de les emmener avec lui. Cela m'a transporté quelque temps en arrière au moment où j'ai eu ma première fille, où un monde magique s'était créé comme si ma fille me permettait de me connecter à quelque chose de parfait. A mon arrivée dans le studio, je n'ai eu qu'à chanter cela.

Dirais-tu que le fait d'être père t'a rendu sage et serein ? En tout cas, la sérénité est la première impression qui se dégage à l'écoute de *Dust*...

Oh ! Merci ! Inch Allah ! C'est ce que je pense aussi. Et il est clair que la paternité m'a rendu serein. Certains mâles ne peuvent faire face à cette responsabilité et la fuient donc, considérant cela comme une servitude ou au contraire, se comportent en tyrans avec leurs enfants. Moi, je suis ravi de mettre de côté mon égoïsme pour me mettre au service de mes enfants. C'est une expérience angoissante qui ne finit jamais. Tu es père jusqu'à ta mort. Pour l'homme, ce besoin de faire des enfants conduit à une expérience très formatrice, c'est une véritable initiation.

Penses-tu que tu aurais vécu cette expérience de la même façon si tu étais resté en Angleterre ?

Oui ! Si ma femme et moi avons décidé de partir vivre en Turquie, c'est parce que nous considérons que les Turcs ont un cœur d'une beauté, d'une ouverture et d'une chaleur extraordinaires. Le sentiment de communauté est très important en Turquie ainsi que le sens de l'hospitalité. Il me semble que ce sont des valeurs malheureusement obsolètes en Occident. C'est pourquoi nous voulions absolument que nos enfants grandissent dans ce pays. Les gens y sont moins sophistiqués, plus simples d'un point de vue économique, mais plus riches sur le plan humain. Cependant, si nous étions restés en Angleterre, mon comportement de père aurait été le même.

En tout cas, il semble que tout cela soit très présent sur *Dust*. Pourtant, bien que tu vives en Turquie depuis dix ans, cette chaleur humaine dont tu parles n'était pas aussi présente sur tes précédents albums...

Oui, je vois ce que tu veux dire. Mon précédent album, *Cascade*, était très éclectique, avec des influences aussi puissantes que diverses. Mais la Turquie y était très présente aussi, surtout dans les paroles. Ma musique a toujours été des plus variées. Et parmi les différents styles ou atmosphères générés par mes morceaux il est des titres tels que "Marlene Dietrich's favourite Poem", "All Night long", "Socrates the Python", "Let Me love You", "Cascade", "Huuvola" ou "Strange kind of Love", qui comportent cet aspect serein auquel tu faisais allusion. Mais j'ai toujours fait aussi des morceaux très pop, en essayant d'en pervertir le format pour les rendre un rien alternatifs. Sur *Dust*, il est clair que Mercan Dede a eu une grosse influence sur la musique en s'attachant de manière obsessionnelle à capturer ma voix et mes paroles.

Le live *Alive just for Love* n'a-t-il d'ailleurs pas été un déclic, à l'origine d'une certaine prise de conscience de la puissance de ta voix ?

Je pense que oui. Quand j'ai commencé la tournée pour la compilation *Wild Birds* en 2000, l'idée était de rejouer mes chansons avec un son très rock'n'roll, le plus puissant possible. Et en cours de tournée, il est souvent arrivé que le public nous rappelle encore et encore et nous n'avions plus assez de titres préalablement répétés avec le groupe. Alors j'ai commencé à faire des rappels, seul avec ma guitare acoustique, chose que je n'avais jamais essayé auparavant. J'ai ainsi réalisé que ma voix était plus puissante que jamais, les gens ont commencé à m'envoyer des e-mails en ce sens, me disant même qu'ils préféraient ma voix à peine couverte de musique. J'ai alors eu envie d'organiser une nouvelle tournée plus acoustique que j'ai appelée *Alive just for Love*. J'entendais par là le fait que cette tournée serait juste pour le plaisir de jouer sans tenir compte du passé. Il fallait qu'on ait l'impression que je vienne jouer dans la maison de tout un chacun. Je voulais un sentiment d'extrême intimité. Puis je me suis dit qu'il serait bien d'en faire un disque, que celui-ci serait moins prévisible qu'un live habituel et bien moins proche des sempiternelles reconstructions live d'albums. Je voulais absolument que ce disque soit bien différent de ce que j'avais pu faire auparavant. J'ai invité Mercan Dede à écouter ce live et il a été stupéfait. Il était convaincu que la voix était et se devait d'être à la base de mes chansons. On a alors parlé de faire un album ensemble concentré sur mon chant. On peut donc dire que ce live a joué le rôle d'un pont reliant mon travail précédent à ce nouvel album. *Dust* a été planifié en ce sens.

Ce live t'a aussi donné envie de reprendre sur *Dust* deux vieux titres (ndlr : "Subway" et "My last two

Weeks") dans de nouvelles versions plus... sereines ?
Oui. C'était un peu une manière de permettre à mon public de redécouvrir ces chansons qui ont pour moi une musicalité et des thèmes très pertinents. De plus, Mercan Dede avait adoré les versions live de ces deux titres et c'est aussi lui qui m'a donné envie de les réenregistrer en studio. Il a vraiment insisté pour que j'en fasse des versions "à la *Dust*".

C'était donc une manière de les dépoussiérer (ndlr : "dust" se traduisant par poussière en anglais) en quelque sorte...
Oui (rires). Il faut dire que Dede en turc veut dire "vieux grand-père sage et respectable" (rires).

Peux-tu nous dire quelques mots sur le film *The Grid* qui ouvrait tes derniers concerts ? Est-ce le même film qui ouvrait les concerts de Bauhaus en 1980 ?
Oui ! *The Grid* est une production à très petit budget réalisée par Joanne Woodward et moi-même en 1980 en deux mois, juste après les sessions d'*In the flat Field*. C'était ma première expérience artistique en solo, en fait. On l'a fait pour le fun bien que le résultat évoque le sombre voyage d'un homme complètement perdu et cherchant à se retrouver. Joanne l'a réalisé pour une thèse qu'elle devait soutenir pour les Beaux-Arts. J'y interprète le personnage principal.

Cela pourrait faire l'objet d'un bonus pour un futur DVD, non ?
J'y travaille justement. Ma prochaine tournée sera filmée en vue de la réalisation de ce DVD. Je compte y inclure aussi des clips faits maison avec des images des tournées précédentes. J'aimerais que le rendu fasse très autobiographique. A la fin de ma prochaine tournée, je travaillerai donc sur ce DVD afin qu'il sorte le plus vite possible, cet hiver j'espère.

Et quand commence cette tournée pour *Dust* ?
Le 5 mai. On répète en ce moment avec le groupe afin d'être prêts pour notre premier concert à Montréal. Les détails de la tournée sont présents sur mon site www.petermurphy.org. J'invite chaque personne le désirant à m'envoyer tout commentaire sur ces prochains concerts ainsi que tout document visuel. Cette première partie de tournée s'achèvera le 15 juin à New York City. Puis je compte poursuivre en Europe cet été, mais rien n'est encore fixé. Les détails seront sur le site dès que j'en saurai plus.

Quel sera le line-up de ton groupe ?
Il y aura le batteur-percussionniste Mark Kelso, un bassiste, le guitariste Rob Piltch, le multi-instrumentiste arménien Levon Ichkhanian et Hugh Marsh au violon électrique au son vraiment étonnant. On ajoutera quelques effets électroniques et rythmiques présents sur l'album mais de façon très éparse et, pour le reste, ce sera très organique.

Tu es toujours en contact avec tes anciens partenaires de Bauhaus ?
Oh ! Bien sûr, oui ! Ne serait-ce que pour toute affaire concernant nos intérêts communs.

Le groupe est toujours vivant ?
Oui, Bauhaus existe dans le cœur et l'esprit de ceux qui chérissent son souvenir. Mais il est pratiquement sûr aujourd'hui que nous ne nous reformerons plus jamais. Le groupe appartient aujourd'hui au public, d'une certaine manière. Soyez libres de l'écouter autant que vous le voulez.

Vous vous échangez vos différentes productions, toi et tes anciens partenaires ?
David J et moi, oui. Il m'a d'ailleurs fait d'adorables compliments sur mes derniers concerts.

As-tu écouté le dernier album de Daniel Ash ?
Non. Comment est-il ?

Pas mal... Très éclectique, sans véritable queue ni tête mais plein de hits potentiels...
Cool. Il a toujours aimé être dans différents souliers, Bauhaus, Tones On Tail, Love And Rockets... Il aime se diversifier. Mais là, c'est vraiment son projet personnel. Il a certainement encore plein de choses à apprendre, je pense. Ce que tu me dis est typique de quelqu'un qui quitte un groupe et qui a plein de choses à dire mais ne sait pas encore forcément comment les organiser. Une chose est sûre, Daniel est un guitariste génial.

Et as-tu écouté Messy, le projet de Kevin Haskins ?
Oui. Un projet qu'il partage avec Doug De Angelis. Ils font des musiques pour des jeux vidéo, mais espèrent aussi faire des bandes originales de films. Ce qui n'est pas évident car à Los Angeles la compétition est rude. Mais je sais qu'il en vit et qu'il est heureux avec ça. Il en avait marre de prendre la route, de tourner avec moi ou Love And Rockets. Il préfère s'occuper de sa famille, la musique vient au second plan. C'est un batteur vraiment talentueux.

Merci pour tout...
Inch Allah.



DISCOGRAPHIE

• BAUHAUS :
- *In the flat Field* - 1980
- *Mask* - 1981
- *The Sky's gone out* - 1982
- *Press the Eject and give me the Tape* (Live) - 1982
- *Burning from the Inside* - 1983
- *The Singles 1981-1983* (EP) - 1983
- *1979 - 1983* (Compilation) - 1986
- *1979 - 1983 Volume 2* (Compilation) - 1986
- *Swing the Heartache : the BBC Sessions* - 1989
- *Rest in Peace : the final Concert* (Live double CD) - 1992
- *Crackle* (Compilation) - 1998
- *Gotham* (Live double CD) - 1999

• DALI'S CAR :
- *The waking Hour* - 1984

• PETER MURPHY :
- *Should the World fail to fall apart* - 1986
- *Love Hysteria* - 1988
- *Deep* - 1990
- *Holy Smoke* - 1992
- *Cascade* - 1995
- *Recall* (EP) - 1998
- *Wild Birds 1985-95* (Compilation) - 2000
- *Alive just for Love* (Live) - 2001
- *Dust* - 2002

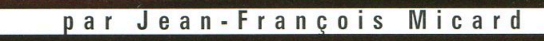
VIDEOGRAPHIE

• BAUHAUS :
- *Shadow of Light* - 1984
- *Archive* - 1984
- *Gotham* (VHS et DVD) - 1999

• PETER MURPHY :
- *Wild Birds* (VHS) - 2000

FILMOGRAPHIE
- *The Grid* - 1980
- *Les Prédateurs* (Titre original : The Hunger) - 1983

CONTACT
- www.petermurphy.org
- www.angelfire.com/music2/petermurphy/
- www.sweetestdrop.org
- www.bauhausmusik.com



S'il est bien un écrivain de fantasy a qui on peut accoler l'adjectif de torturé, c'est bien Michael Moorcock. Du légendaire Elric le Nécromancien, albinos possédé par une épée démoniaque à Von Bek, mercenaire médiéval en lutte contre Dieu et Diable, en passant par les empathes incompris de Mother London, le dernier roman qu'il écrivit avant de quitter son Angleterre natale, les personnages de Michael Moorcock sont parmi les plus marquants des littératures de l'imaginaire. Alors que sort enfin en français Mother London, D-Side est allé enquêter aux confins du Multivers en compagnie de son inventeur.

MICHAEL MOORCOCK

Né en 1939 dans le Surey, Michael Moorcock est, dès son plus jeune âge, un écrivain compulsif. Ses premières créations sont une pléthore de fanzines (parfois trois ou quatre parutions différentes par semaine) à la durée de vie éphémère, principalement centrés autour de la science-fiction et du rock, qui l'amènent à travailler dès ses quinze ans pour le compte du magazine *Tarzan*, pour lequel il rédige des nouvelles, ainsi que des scripts pour divers comics western. Propulsé rédacteur en chef de *Tarzan* à dix-neuf ans, Moorcock n'en continue pas moins de travailler pour plusieurs autres magazines comme *SF Adventures* ou *Science Fantasy*, tout en se produisant comme chanteur de blues dans les clubs londoniens. Parmi la longue liste de supports ouvrant leurs colonnes à Michael Moorcock, le magazine *New Worlds* va, sous la houlette de Moorcock, rapidement prendre un virage radical. De simple magazine de SF traditionnel, *New Worlds* va devenir le porte-étendard de la "nouvelle vague" du genre, avec entre autres, Moorcock, Brian Aldiss, ou JG Ballard. Publiant des romans à une vitesse effarante, Moorcock en récupérait les gains pour les réinvestir dans le magazine, qu'il dut cependant arrêter en 1971.

Au fil de ses romans, Michael Moorcock développa le "Multivers", un cadre unique permettant à l'auteur toutes les digressions possibles, et à des héros hétéroclites (Elric de Melniboné, Jerry Cornelius, Erekose, Corum, Hawkmoon, Von Bek ou Le Guerrier de Mars) de n'être que les différentes facettes d'un même archétype : le héros éternel. Fasciné par les rapports de la loi et du chaos, par des héros atypiques et par des structures d'histoires non linéaires, Moorcock apporte aussitôt un sang nouveau dans les schémas rabattus de la littérature de genre qu'il dynamite avec un enthousiasme qui fait écho à ses pulsions libertaires. Aujourd'hui expatrié aux Etats-Unis, Michael Moorcock n'a rien perdu de sa hargne, comme le prouvent ses réponses.

Tu as commencé à écrire très jeune, et à un rythme délirant. Quelle urgence te poussait donc ?

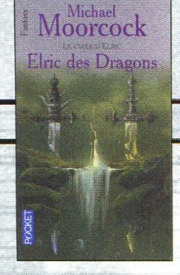
Michael Moorcock : J'ai toujours su que je voulais écrire. Lorsque j'étais gosse et encore réaliste, je pensais m'en sortir en bossant pour des journaux à droite à gauche. Il y avait à cette époque en Angleterre un fort sentiment réactionnaire qui était de laisser la "grande littérature" aux grands. Fort heureusement, tout cela a volé en éclat avec les années 50 et 60, et j'ai vite compris que c'était devenu possible. J'ai toujours eu tendance à écrire très rapidement, je tiens cela de mon passé de journaliste. Trois jours me suffisaient pour un roman et une journée pour une nouvelle, mais je travaillais avec des délais tellement courts que je n'avais pas la moindre idée qu'il fallait normalement parfois toute une semaine (rires). Je me suis fort heureusement calmé depuis. Il m'a bien fallu trois semaines pour finir *Gloriana* !

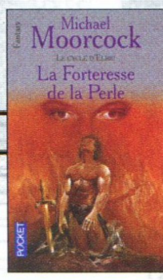
Et *Mother London*, ton dernier roman traduit en français ?

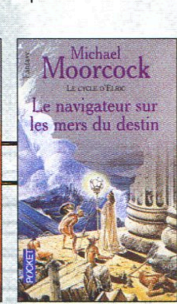
Non, pour celui-là, il m'a fallu beaucoup plus de temps. Mais c'est un roman plus ambitieux, plus personnel aussi. J'ai écrit *Mother London* comme une célébration de cette ville que j'ai à la fois adorée et détestée selon les périodes. Plus qu'un simple roman, c'est pour moi comme une façon d'explorer ces vues contradictoires et de montrer comment la vie dans une ville telle que Londres peut colorer ta vision du monde tout entier. C'est en grande partie un ouvrage social, sans structure linéaire, et il me fallait tomber juste, que ce soit dans mes personnages ou dans mes sentiments. Il fallait que cela soit vrai. J'ai eu les meilleurs souvenirs de ma vie vers Soho dans les années 60, mais aussi les pires, sous le gouvernement Thatcher. Lorsque j'écrivais *Mother London*, j'avais déjà décidé de partir vivre aux Etats-Unis, il fallait donc que mes adieux soient sincères.

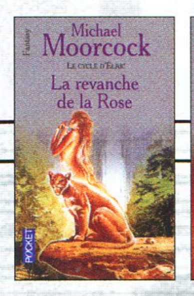
Pourquoi avoir choisi de partir aux Etats-Unis, un pays plutôt à l'opposé de tes prises de position idéologiques ?

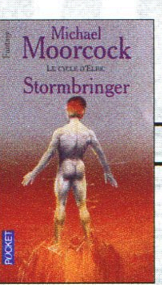
J'ai déménagé aux Etats-Unis car j'étais persécuté par le fisc anglais, qui était persuadé que je planquais des millions de livres sterling sous mon plancher. Cela a de toute façon coïncidé avec un certain ras-le-bol vis-à-vis de la mentalité anglaise, que je trouvais vraiment pesante.



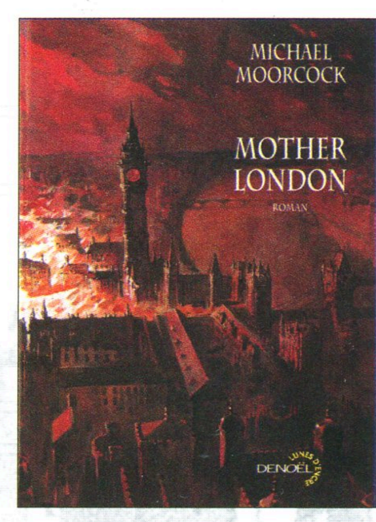








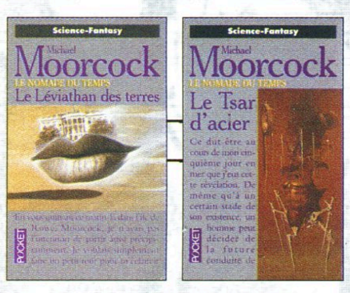




Mais j'avais déjà vécu aux Etats-Unis au préalable, je ne suis donc pas totalement perdu. Lorsque j'ai déménagé, Clinton venait d'être élu et, même si on a bien vu qu'il n'y a pas eu de miracles, c'était toujours mieux que le gouvernement anglais.

Tu t'es quand même installé au Texas, l'un des états les plus réactionnaires du pays !

La partie du Texas où je vis n'a rien



à voir avec le Texas redneck de Georges W. Bush. C'est un endroit plein de vieux hippies et d'informaticiens déjantés. Je n'aurais jamais pensé aller vivre dans le seul endroit du monde d'où on m'a envoyé des menaces de mort pour mes conceptions "hérétiques". Mais je n'ai pas cessé pour autant de me préoccuper de politique. Georges le polleur-qui-emmerde-le-monde n'aura pas l'argent de mes impôts si je n'ai pas droit à la parole. Je suis impliqué dans la vie politique locale par ma participation à la lutte autour de l'eau et des scandaleuses réformes sociales prévues par Bush. J'écris des articles et des courriers pour diverses organisations visant à améliorer les institutions sociales américaines. Mais je suis néanmoins toujours impliqué dans la politique anglaise, par le biais de refuges destinés aux femmes maltraitées. Je pense que je suis un vieux hippy. Je crois réellement à la paix, à l'amour et à la compréhension mutuelle, mais le monde est encore très en retard. Nous vivons encore dans une société machiste et stupide, et par de nombreux aspects, les Etats-Unis ont l'une des pires formes de gouvernement au monde. Je suis venu ici parce que j'espérais y assister à des changements sociaux, et je pense que ça va finir par arriver. J'espère juste que mon état de santé, qui s'est dégradé depuis mon arrivée ici et qu'une médecine à cent lieues de retard sur l'Europe n'a rien fait pour arranger, ne va pas m'empêcher d'en profiter !

Une bonne partie de ton travail se situe dans le cadre du "Multivers". Qu'est-ce qui t'a poussé à développer ce concept particulier de mondes miroirs les uns des autres ?

Le Multivers est né comme un simple outil de travail, qui a fini par englober la quasi-totalité de ma production. C'est une base sur laquelle je peux m'appuyer, qui me permet de développer toutes sortes d'histoires en m'assurant qu'il n'y aura aucune incohérence. Je peux écrire de la pure fantasy, de la SF ou une histoire réaliste, tout se tiendra car on sera dans les limites édictées par le Multivers.

De tous tes personnages, Elric le Nécromancien est le plus célèbre et tu continues régulièrement à lui consacrer de nouveaux romans...

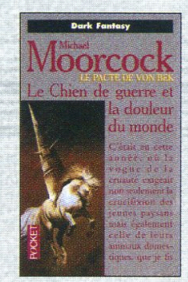
Elric est, et de loin, mon personnage le plus vendeur, mais c'est également mon personnage préféré. Il a cette ambiguïté qui me permet de ne pas me lasser de lui, de toujours penser que j'ai la possibilité d'écrire de nouvelles aventures d'Elric. Il est à la fois puissant et vulnérable, et c'est vrai que je m'identifie encore beaucoup à lui. En revanche, je trouve que Dorian Hawkmoon, qui est né du succès d'Elric, est un très mauvais personnage. Les autres, comme Corum ou Von Bek sont meilleurs. Hawkmoon est incomplet. Le problème est que, à partir du moment où tu as du succès avec un type de personnage, le public attend que tu reproduises les mêmes recettes ailleurs. Je l'ai fait avec Hawkmoon, et globalement, ce fut une erreur.

Par ses aspects très noirs, le cycle d'Elric tranche nettement sur le reste de la fantasy. Etait-ce délibéré ?

Oui, j'ai toujours trouvé qu'il manquait à la fantasy, au travail de Tolkien tout particulièrement, un sens de la tragédie, de la réalité. Tolkien a construit avec *Le Seigneur des Anneaux* un très joli conte de fées, et c'est à mon avis le point noir de la fantasy dans son entier, cet appel à un imaginaire purement divertissant. Ceci étant, j'ai comme tout le monde attendu la sortie des romans de Tolkien, mais j'étais toujours déçu par leur manque de profondeur. En revanche, Tolkien lui-même m'a prodigué beaucoup de conseils et d'encouragements et je l'en remercie, mais pour moi, les choses devaient être plus dures pour avoir un sens.

Tu as collaboré par le passé avec divers groupes de rock. N'as-tu jamais envie de recommencer ?

Jusqu'à une date récente, je jouais encore du banjo dans divers petits groupes d'amis, mais j'avoue que m'impliquer dans l'écriture de textes pour un groupe de rock ne me branche plus trop. Travailler avec Blue Oyster Cult et Hawkwind s'est révélé un vrai plaisir, pour le fan de rock que j'étais et que je suis d'ailleurs toujours, car les membres du groupe étaient très proches de mon univers. En revanche, Mark Bolan aurait voulu travailler avec moi, mais j'ai toujours refusé, car je le considérais comme un branleur égoïste. Je me rappelle qu'un jour, il m'a poursuivi autour de tout un pâté de maison dans sa Rolls blanche. Il hurlait mon prénom et je faisais semblant de ne pas l'entendre (rires).



BIBLIOGRAPHIE

Le Jeu du Sang
Le Cavalier Chaos
Le Navire des Glaces
Voici l'Homme
Le Chaland d'or
Gloriana ou la Reine inassouvie
La Défonce Glogauer
Mother London

• EPEES ET DRAGONS :
La Cité de la Bête
Le Seigneur des Araignées
Les Maîtres de la Fosse

• CYCLE DE VON BECK :
Le Chien de Guerre et la Douleur du Monde
La Cité des Etoiles d'Automne
Les Rives du Crépuscule

• CYCLE D'ELRIC :
Elric des Dragons
La Forteresse de la Perle
Le Navigateur sur les Mers du Destin
Elric le Nécromancien
La Sorcière dormante
La Revanche de la Rose
L'Epée noire
Stormbringer
Elric à la Fin des Temps

• LA LEGENDE DE HAWKMOON :
Le Joyau noir
Le Dieu fou
L'Epée de l'Aurore
Le Secret des Runes
Le Comte d'Airain
Le Champion de Garathorm
La Quête de Tanelorn

• LA QUÊTE D'EREKOSE :
Le Champion éternel
Les Guerriers d'Argent
Le Dragon de l'Epée

• LES LIVRES DE CORUM :
Le Chevalier des Epées
La Reine des Epées
Le Roi des Epées
La Lance et le Taureau
Le Chêne et le Bélier
Le Glaive et l'Etalon

• LES AVENTURES DE JERRY CORNELIUS :
Le Programme final
A bas le Cancer
L'Assassin anglais
Vous aimez la Muzak

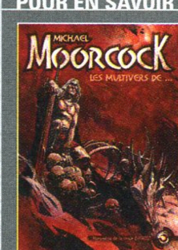
• LES DANSEURS DE LA FIN DES TEMPS :
Une Chaleur venue d'Ailleurs
Les Terres creuses
La Fin de tous les Chants
Légendes de la Fin des Temps

• LE NOMADE DU TEMPS :
Le Seigneur des Airs
Le Léviathan des Terres
Le Tsar d'acier

CONTACT

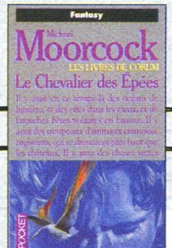
www.multiverse.org

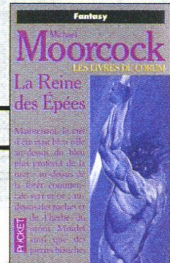
POUR EN SAVOIR PLUS

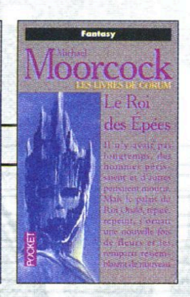


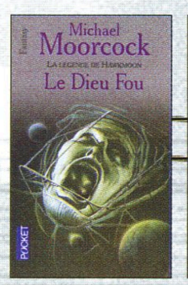
Les Multivers de Michael Moorcock (Hors série de la revue Bifrost)

Contact dans D-Zines p.92













Herman Klapholz, alias Ah Cama-Sotz, s'est fait remarquer ces dernières années grâce à quelques sorties sur son propre label Bats and Cats et surtout par le biais de compilations éparses et variées (notamment Immortal Legends éditée par l'allemand Black Magazin, The Power of a new Aeon chez Palace of Worms ou 2000 Hands chez Hands). Un nom pareil ne pouvait en effet qu'attirer l'attention. Mais depuis 1997, le Belge francophone a aussi sorti une multitude de singles, maxis et albums sur Hands, Ant-zen et Spectre, en d'autres termes chez les ténors actuels du son industriallo-électronique. La musique d'Ah Cama Sotz, ambient et rituelle à l'origine, s'est du même coup orientée vers des résonances plus rythmées et le nouvel album qui sort chez les Allemands de Hands, La Procesion de la Sangre, confirme cette tendance. Cela semble être en tout cas au goût du public à en croire la réaction des festivaliers d'Artooz en mars dernier à Limoges...

AH CAMA-SOTZ

"In darkness we trust, gloria a la sombra sin luz"

Quand as-tu commencé à faire de la musique ? Que faisais-tu avant Ah Cama-Sotz ?

Herman Klapholz : J'écoute différentes sortes de musiques depuis mon enfance. J'ai commencé par le classique avant de me tourner vers la musique pop, la "dance" music, etc. Les années 80 m'ont permis de jouer dans des clubs en tant que DJ où je passais un mélange de musique black super dansante et de l'électronique très new wave. Le boom des radios libres m'a en outre permis d'y faire des apparitions plus régulières avec des programmations très particulières. Au milieu des années 80, j'ai commencé à expérimenter avec des sons et toutes sortes de grooves et à créer des choses assez spéciales. C'était vraiment loin d'être commercial. Quelques années plus tard, je me suis mis à fréquenter les Hybryds, tout simplement parce qu'on jouait sur la même station de radio alternative à Anvers, Radio Centraal 103.9 FM. Sandy, de ce même groupe, m'a un jour demandé si j'étais intéressé par une collaboration et je me suis bientôt retrouvé à participer à leur projet de "l'aquarium d'Anvers" ainsi qu'à quelques autres trucs. C'est aussi Sandy qui m'a poussé à participer à des compilations en solo. Et, je le crie haut et fort, ces compilations sont réellement un tremplin pour les artistes débutants !

D'où t'est venu ce nom bizarre d'origine mexicaine, Ah Cama-Sotz ?

Comme j'ai débuté dans Hybryds, et qu'on faisait de la musique plus ou moins rituelle et ambient, j'ai pensé que je devais me trouver un nom qui avait comme base un fond mystique et mythologique ! Cela n'a pas été réellement un problème pour moi car j'ai toujours été intéressé par l'histoire de l'humanité et la mythologie. Je venais justement de passer quelques semaines au Mexique et j'y ai découvert la culture aztèque qui est assez envoûtante. Je me suis permis d'emprunter un nom à la mythologie Maya ainsi qu'aux Quichés, civilisation que l'on retrouve au Guatemala. J'ai adopté le nom de Ah Cama-Sotz, qui vient de la langue Quiché. Cama vient de "camé" qui veut dire mort et sotz vient de "dzotz", la chauve-souris. Le Ah Cama-Sotz est un être démoniaque et mythologique qui tombe du ciel et qui coupe les têtes.

Ton logo est donc censé représenter le dieu maya Zotzilaha, une sorte d'homme-chauve-souris, n'est-ce pas ?

Ach so ? Non, pas exactement, hé hé ! Je ne connais pas d'images représentant cette divinité, à vrai dire. Mon intention première était d'avoir un logo représentant la musique et la philosophie derrière Ah Cama-Sotz. Comme je m'intéresse aux créatures inhumaines de la nuit, j'ai choisi la chauve-souris pour ce qu'elle représente et pour ce que nous savons sur sa relation avec l'être humain. J'ai donc demandé à un ami de me dessiner

une espèce de chauve-souris qui pourrait me servir de logo en spécifiant que celui-ci devait être rond.

Tes projections sur scène sont elles aussi remplies de chauve-souris et de vampires...

Ce qui est important dans la visualisation que j'apporte sur scène, c'est le lien vers ma musique. C'est un mélange d'images prises ça et là de films plus ou moins obscurs (ndlr : notamment le *Nosferatu* de Murnau) que j'ai rassemblé de manière analogique sur bande. Il y a un certain symbolisme qui se crée sur scène qui me paraît relativement évident et qui illustre bien ce que je joue. Chaque symbole a sa fonction et sa place dans ma musique. Et le thème des animaux fait partie de cette symbolique. D'ailleurs, j'adore aussi les chats, les grands et les petits (ndlr : son propre label s'appelle Bats and Cats, faut-il le rappeler). Question vidéo, j'aimerais entreprendre d'autres choses plus techniques, mais il y a toujours cette question de temps. Je voudrais garder les mêmes messages mais avec un effet visuel plus probant !

Tes disques semblent plus ou moins conceptuels, non ?

J'essaye en effet de créer des albums conceptuels. Je prends plus mon pied à communiquer sous cette forme musicale. Mais je dois admettre que cela est venu petit à petit.

Les thèmes de tes morceaux ainsi que de tes visuels sont très gothiques, n'est-ce pas ?

On m'a déjà dit cela. C'est étrange car la vraie musique gothique a peu de points communs avec la mienne. Peut-être que certains thèmes se croisent, étant donné le côté sombre de ma musique. Moi, ce qui m'intéresse, c'est qu'une pièce musicale sonne bien et peu importe l'étiquette apposée sur celle-ci. Bref, j'essaye de donner une interprétation musicale et personnelle de thèmes tels que la peste, l'apocalypse, etc. Des thèmes qui me passionneront toujours.

Le titre de ton dernier album, *La Procesion de la Sangre*, a un côté très Jodorowski. Qu'est-ce qui t'a inspiré ce titre ?

On peut voir cela d'une manière historique, personnelle et même religieuse. Pour ce projet en particulier, j'ai voulu communiquer de manière plus universelle et aussi plus exotique avec des titres notamment en espagnol. J'ai relié tout un tas de symboles mythologiques et historiques entre eux sur le thème du sang et de la procession, religieuse ou non... Mais je laisse à chacun le soin d'expliquer le titre de l'album à sa manière en écoutant l'album et en y cherchant les points de reconnaissance.

Te considères-tu comme quelqu'un de mystique ?

Il faut faire une différence entre le fait d'être mystique et/ou de s'intéresser au mysticisme. Pour ma part, je m'intéresse au mysticisme et à ce qu'il m'apporte uniquement en tant qu'observateur.

Ta musique était à tes débuts bien plus rituelle et apocalyptique qu'aujourd'hui. Comment expliques-tu cette évolution vers une musique plus rythmée ?

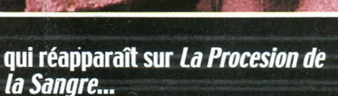
Du temps des Hybryds, j'étais en effet plus dans un trip rituel-ambient. Mais le temps passe et, fort heureusement, on ne cesse d'évoluer. On s'ouvre aussi à différents styles, comme l'industriel, la techno... J'aime emprunter des éléments de ces différents genres. Cependant, il y aura toujours un côté ambient et rituel dans ma musique. Si tu veux, à la base, je prends un thème qui m'inspire et je vois ce qu'il en ressort. Cela peut se transformer en un album ambient comme *U-Boot*, plus "doom" comme *The House of the Lordh* ou en quelque chose d'autre. Mais il est certain qu'il y aura toujours différents styles sur mes productions. Jusqu'à présent je suis parvenu à naviguer entre le rituel, l'ambient et le rythmique. On verra pour la suite...

Ton concert au festival Artooz de Limoges était un vrai succès, non ? Qu'as-tu pensé de l'organisation du festival ?

J'ai été avant tout très surpris par la scène en France... Pour moi, ce festival était un succès sous toutes ses formes. L'organisation était sensationnelle, les gens très professionnels et les techniciens très qualifiés... C'était une belle première pour Ah Cama-Sotz en France. Sinon, j'avais déjà joué dans votre pays mais c'était avec Hybryds, en 1994, au "Deadly Actions" à Villeneuve d'Ascq.

As-tu eu le temps de profiter des différents spectacles d'Artooz ?

Oui. J'ai adoré Wild Shores et leur projection minimaliste. La synchro entre les images et la musique était épatante. J'ai aussi beaucoup aimé Phil Von de Von Magnet accompagnant la Compagnie Le Chiendent. Quel dynamisme ! C'était un spectacle multimédia de toute beauté.



Un des morceaux les plus imparables de ton set à Limoges a été le titre "Hungra-hh" de ton EP *Mantra*. C'est d'ailleurs un titre qui réapparaît sur *La Procesion de la Sangre*...

Le morceau original est effectivement paru sur *Mantra*. La version de l'album a, pour sa part, été remixée par mes soins avec l'aide de Dr. Demon alias Tom Kloeck du label Spectre. Les éléments et samples qui ont été rajoutés ou enlevés sur ce nouveau remix ont été choisis spécialement par Dr. Demon.

Tu as collaboré avec PAL pour un single "split remix" (ndlr : "Guilty" par Ah Cama-Sotz sur une face et "Audiowall" de PAL sur l'autre) sorti chez Spectre en 1999. Peux-tu nous en dire un peu plus ?

Et bien, le label Spectre a eu la bonne idée de nous demander si nous ne voudrions pas essayer de travailler ensemble. Nous avons donc échangé divers travaux et samples, un peu comme si nous nous étions remixés l'un l'autre. On s'est bien compris et même très bien "sentis", si je peux m'exprimer ainsi. C'est pourquoi cela a si bien fonctionné. Et puis Christian de PAL est vraiment une personne adorable. ¢

DISCOGRAPHIE

- ***First Circle of Hell*** **(10" vinyle édition limitée + édition spéciale coffret en bois) - 1996**
- ***Epithaphe*** **(CD + coffret édition limitée avec un 7" vinyle) - 1997**
- ***La Peste*** **(LP édition limitée vinyle uniquement) - 1997**
- ***Poison*** **(10" vinyle en édition limitée) - 1999**
- ***Terra infernalis*** **(CD + édition spéciale limitée double CD) - 1999**
- ***The House of the Lordh*** **(LP édition limitée en vinyle uniquement) - 2000**
- ***U-Boot*** **(LP vinyle uniquement + édition limitée avec une pochette métal) - 2000**
- ***Mantra (EP en CD et vinyle)*** **- 2001**
- ***Frames.Sotz.V2*** **(Triple CD, collaboration avec Frames a Second) - 2001**
- ***La Procesion de la Sangre*** **(CD + Box édition limitée avec un CD trois titres live) - 2002**

CONTACT

http://www.ahcama-sotz.com
http://users.skynet.be/ahcama-sotz
info@handsproductions.com
www.handsproductions.com

DAS ICH

Dieu n'est pas mort...

Considérés comme les pères de la darkwave venue d'Allemagne au tout début des années 90, le compositeur-producteur Bruno Kramm et le chanteur-performer Stefan Ackermann ont rencontré avec Das Ich un succès foudroyant du fait de l'originalité de leur électro froide et de leurs shows hors du commun reposant entièrement sur le physique de Stefan, créature élastique au faciès angoissant. On attendait depuis longtemps leur véritable nouvel album studio et 2002 sera l'année du retour de Das Ich à ses racines gothiques avec Anti'Christ*, une œuvre aussi sombre et torturée que le cultissime* Die Propheten*. D-Side vous offre en exclusivité une interview de ces incontournables de la scène dark. Action !*

Votre dernier véritable album studio, *Egodram*, remonte à 1998 chez Sony/Edel, depuis, vous avez quitté cette major, sorti un album conceptuel autour des textes de Gottfried Benn, un album de remixes, et Bruno un album en solo. Pourquoi avoir attendu aussi longtemps pour réaliser *Anti'Christ* ?

Bruno Kramm : Nous ne savons pas pourquoi cela a pris autant de temps. Je pense que pendant un certain temps nous n'avions pas envie de nous relancer dans la composition d'un nouvel album de Das Ich et que nous avons caché cette réalité derrière beaucoup d'autres productions, pour nous ou pour d'autres. Aujourd'hui nous sommes contents d'avoir réalisé ce nouvel album que nous adorons.

Das Ich est un duo étrange, sans vrai leader puisque toi Bruno, tu incarnes le groupe autant que Stefan aux yeux du public qui ne t'a jamais considéré comme "l'homme derrière les claviers". On connaît bien aussi tes activités de producteur dans ton studio Danse Macabre et Kramm, ton projet solo, par contre, les activités de Stefan depuis quatre ans restent un peu un mystère...

Stefan Ackermann : Je me suis concentré sur ma vie privée, j'ai travaillé dans mon jardin, j'ai aussi essayé de manager d'autres groupes mais cela ne m'a pas plu. Je ne veux pas être trop impliqué dans le "business".

Bruno : Je ne considère pas qu'il y ait un leader qui soit le seul à créer, notre répartition du travail est plus organique. Je m'occupe du concept général, de toute la musique et de quelques retouches aux paroles tandis que Stefan se concentre sur les textes, le chant et sur ses talents d'acteur pour la scène.



Kramm en solo t'a permis de faire l'expérience de cette position de chanteur mis en avant à la fois sur scène et dans la vie publique de ton groupe. Cette tendance à devenir plus présent sur scène se remarquait déjà lors de vos derniers concerts pour lesquels vous aviez conçu une sorte d'araignée mécanique avec des claviers mobiles te permettant de bouger beaucoup. Tu en avais marre que le public se concentre toujours sur le jeu de scène monstrueux de Stefan ?

Bruno : Mon album solo m'a beaucoup apporté, j'ai adoré faire des concerts et avoir le trac, être excité comme jamais je ne l'avais été depuis presque dix ans. En fait, l'idée de construire un support mobile pour les claviers vient de Stefan qui pensait que je devais être plus actif sur scène et aussi car il savait que c'était moi qui étais depuis le début à la base de tout le travail de composition dans Das Ich et que le public devait s'en rendre compte davantage en live.

Stefan : Ce que j'ai toujours détesté dans les groupes électro, ce sont les gens qui restent statiques derrière leurs claviers, comme s'ils n'étaient là que pour meubler et pouvaient tout à fait être absents sans que le concert n'ait pas lieu. Tout le monde sait que la musique de Das Ich, c'est Bruno qui la compose, et nos claviers mobiles ont fait que le public n'oublie pas cela lors de nos concerts. Le fait de ne pas être le seul acteur sur scène me plaît d'ailleurs beaucoup.

Le jeu de scène de Stefan est très connu, avec beaucoup de mimiques qui sont vraiment uniques, pourquoi ne l'avoir pas fait davantage évoluer au fil du temps ?

Bruno : Mais qu'attendez-vous de nouveau de lui ? Qu'il fasse un saut de dix mètres dans la salle ? Il arrive déjà à se déplacer comme une tornade tout en chantant et cela demande une énergie folle. On aura pour la tournée d'*Anti'Christ* une nouvelle construction pour les claviers, mais pour moi, c'est vraiment stressant de jouer sur des claviers qui bougent.

Stefan : Notre look a changé et j'ai incorporé beaucoup de nouvelles choses dans mon jeu de scène, donc vous pouvez déjà être impatients de voir ça.

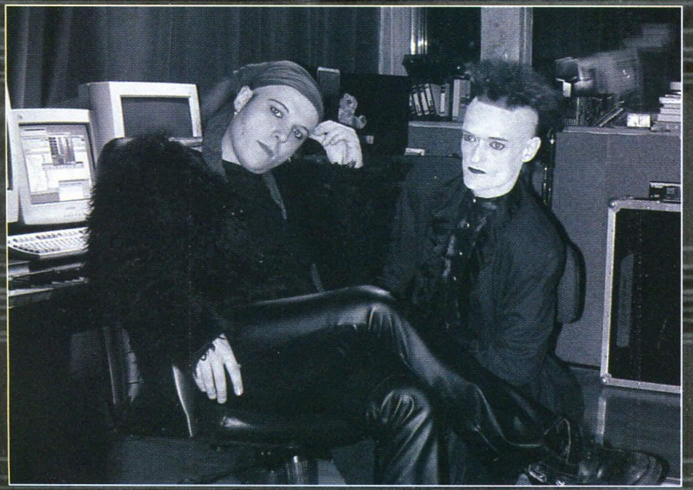
***Anti'Christ* est aussi sombre que *Die Propheten* et vous renouez beaucoup avec l'imagerie gothique, pourquoi cela ?**

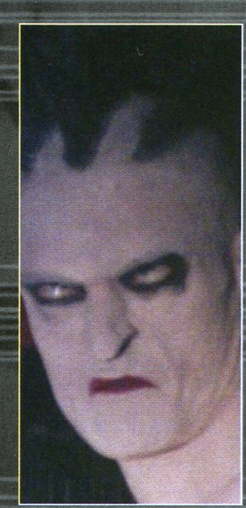
Bruno : La scène gothique est notre famille, nos racines, nous avions déjà formé deux groupes gothiques avant de créer Das Ich. Après avoir expérimenté beaucoup de choses différentes nous avons voulu revenir à la source car nous avons compris que nos premiers travaux avaient été une source d'inspiration pour beaucoup de groupes et qu'il était temps de redéfinir notre vision de l'univers gothique pour la nouvelle décennie.

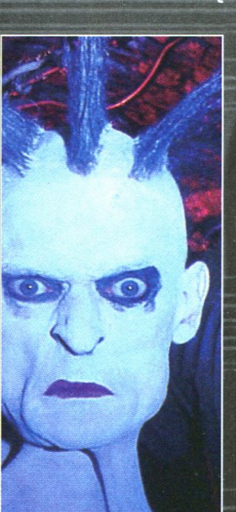
Peut-on dire qu'*Anti'Christ* est la suite directe de *Die Propheten*, avec ces ambiances glauques, ces refrains hymniques et un côté très goth malgré tous vos sons electro-dark futuristes ?

Exactement, pour tout te dire, et puisque tu l'as senti, *Anti'Christ* était à l'époque de la composition de notre premier album le titre de travail de *Die Propheten*. Nous avons donc décidé de réincarner cette idée, de revenir aux thèmes les plus sombres qui nous intéressaient alors et qui sont terriblement d'actualité ainsi que de refaire des chansons avec des structures plus basiques, plus simples mais très émotionnelles, à l'opposé de nos derniers travaux assez déstructurés.

La religion est le thème de tout l'album avec des titres évocateurs comme "Engel", "Krieg im Paradies", "Sodom und Gomorra", "Garten Eden" etc. Qu'avez-vous de nouveau





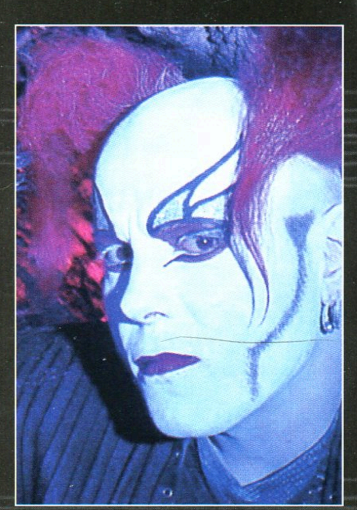




à dire à ce sujet après avoir fait de l'idée de Nietzsche que Dieu est mort un de vos plus grands tubes (ndlr : "Gottes Tod" sur *Die Propheten*) ?
Je pensais que beaucoup de monde avait compris que la Bible est une jolie histoire et rien de plus, mais quand vous regardez aujourd'hui la politique américaine qui fait de ses idées une véritable religion, qui considère les Etats-Unis comme la terre promise, son président comme un dieu et diabolise littéralement la religion islamique, je me suis réintéressé à ce sujet. La dernière fois que nous avons tourné aux Etats-Unis, j'ai été surpris de voir le nombre de gens dans le milieu gothique qui étaient vraiment des chrétiens intégristes, totalement intolérants, et si cet album n'a pas la prétention de pouvoir faire réaliser à ces gens que tout n'est pas juste bon ou mauvais, noir ou blanc, je serais au moins ravi de pouvoir incarner leur putain d'Antéchrist !

Pensez-vous qu'*Anti'Christ* soit une nouvelle évolution dans la musique de Das Ich, un retour évident à vos premiers travaux ou un bilan de tout ce que vous avez expérimenté, de la darkwave à l'électro-indus ?
Cet album possède toujours un son propre à Das Ich, avec des éléments nouveaux mais aussi une base très gothique qui évoque notre passé plus darkwave.
Stefan : *Anti'Christ* est plus qu'une évolution, c'est notre définition actuelle de la musique gothique.

Bruno, la version de "Keimzeit" que tu as faite pour D-SIDE a un côté dansant et très direct assez proche de celui que tu as développé sur ton album solo, tu ne trouves pas ?
Bruno : En effet, c'est la version brutale de "Keimzeit", réalisée exclusivement pour D-SIDE qui est je trouve le magazine le plus professionnel de France (ndlr : juré, on y est pour rien et on ne l'a pas payé pour dire cela).



Parles-nous de Danse Macabre, qui était au départ un label produisant aussi d'autres groupes que Das Ich (ndlr : Placebo Effect en particulier) et qui est aujourd'hui uniquement consacré à vos propres productions. C'est aussi le nom de votre studio dans un château, le Schloss Cottenau...
A la fin des années 80, j'ai créé Danse Macabre tout simplement parce qu'aucun label ne voulait de Das Ich. Notre musique a finalement intéressé beaucoup de monde et j'ai voulu que Danse Macabre soit un abri pour d'autres groupes que nous aimions. Mais au bout de six ans, j'ai réalisé que travailler à la fois dans un label, dans un studio et au sein d'un groupe, c'était beaucoup trop. A la fin c'était même dur de trouver du temps pour Das Ich. Aujourd'hui le label n'existe plus mais le studio Danse Macabre voit passer beaucoup de groupes et je suis ravi de mon activité de producteur. Le Schloss Cottenau est un château du XVIème siècle avec sa chambre des tortures, sa prison et ses caves voûtées, c'est un endroit merveilleux. On vit tous là, ma petite amie, ma mère, ma sœur et son mari, mon neveu et bien sûr Stefan et sa femme. C'est génial, on est perdus en pleine forêt avec deux chiens et huit chats.

Quel est le line-up actuel de Das Ich sur scène ?
Stefan : Le seul changement est que nous avons une nouvelle personne aux claviers, Marc "Kain" Andre. Mais la nouvelle tournée devrait visuellement surprendre beaucoup de monde.

Bruno, tu parles assez bien français, veux-tu adresser un message particulier à nos petits D-Siders dans la langue de Molière ? Attention, on ne corrigera pas un mot...
Bruno : Moi, j'aime la France et j'adore l'idée que l'Allemagne et la France sont les sœurs de l'esprit et les frères de l'action. Je pense qu'il est très important que nos deux pays travaillent comme un pays en Europe contre les idées multi-global du Etats-Unis. Et pour le plupart, nos cultures étaient inspirées toujours entre France et Allemagne viceversa. Des gros bisous, à bientôt.

DISCOGRAPHIE
Die Propheten **- 1991**
Satanische Verse **- 1993**
Staub **- 1994**
Feuer **(Live) - 1995**
Das Innere Ich **(BO) - 1996**
Egodram **- 1998**
Morgue **- 1998**
Re_Laborat **(Compilation de remixes double CD) - 1999**
Re_Kapitulation **(Best of) - 1999**
Anti'Christ **- 2002**

CONTACT
www.dasich.de
www.dansemacabre.de
www.massacre-records.com
info@dasich.de

par Yannick Blay - photos : Miguel Bracho



L'ECHINE DU DIABLE

Guillermo Del Toro est en passe de devenir le cinéaste mexicain le plus connu au monde. En effet, après le succès populaire de* Mimic *en 1997, voici une double actualité cinématographique pour cet esthète de l'horreur spécialiste des effets spéciaux : la suite de* Blade *(superproduction hollywoodienne avec Wesley Snipes dans le rôle du super-héros inspirée de* Tomb of Dracula*, un comic-book des éditions Marvel,) et surtout* L'Echine du Diable *qui a obtenu trois prix à* Fantasic'Arts 2002*, dont le prix spécial du jury. Après une présentation de ce phénomène latino-américain aux projets incroyables (une adaptation du fameux comic-book* Hellboy *de Mike Mignola, et celles de* Mephisto's Bridge*, roman horrifique de* Christopher Fowler*, et de* Monte Cristo*, l'un parrainé par Martin Scorcese, l'autre par Francis Ford Coppola !), on s'attardera sur* L'Echine du Diable*, film splendide et terrifiant à la mise en scène hors normes...



CINÉMA, EFFETS SPÉCIAUX ET TEQUILA

Né en 1964 à Guadalajara (Mexique), Guillermo Del Toro a fait des études de cinéma en se spécialisant dans le scénario avec l'aide d'un certain Jaime Humberto Hermosillo, membre fondateur de l'Ecole de Cinéma Mexicain sise à Guadalajara. Après de nombreux courts métrages (en super 8, 16 et 35 mm), pour la plupart sélectionnés dans une douzaine de festivals internationaux, il se passionne pour les effets spéciaux et le maquillage et en fait ses spécialités grâce à l'enseignement du légendaire maquilleur Dick Smith, connu notamment pour son travail sur le faciès de Marlon Brando dans *Le Parrain* de Coppola, mais aussi pour *Au-delà du Réel* de Ken Russell et surtout *L'Exorciste* de William Friedkin. Del Toro se consacre pendant dix ans à la réalisation des effets spéciaux de divers films sud-américains ainsi qu'à une série très connue dans son pays, *La Hora Marquada*. Il assure également la mise en scène de trois épisodes de cette même série avant de réaliser *Cronos* en 1993, son premier film pour le cinéma. Dans le même temps, il crée sa propre maison de production, Tequila Gang, avec Bertha Navarro, Laura Esquivel et Rosa Bosch.

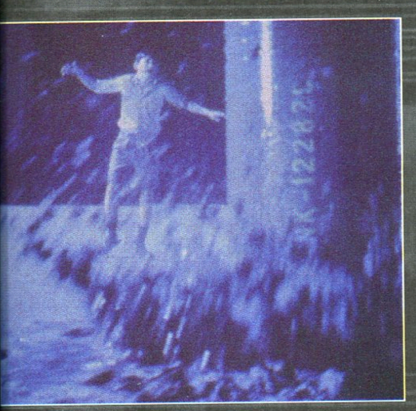
CRONOS

Ce premier film du réalisateur mexicain est une vraie réussite et ce à tous les niveaux : mise en scène, photographie, effets spéciaux et scénario soulignent ses différents et incontestables talents au service d'un genre qu'il semble goûter et sentir comme personne : l'horreur. Ses aptitudes et prédispositions sont d'ailleurs reconnues par ses pairs car *Cronos* remporte vingt prix internationaux dont celui de la critique au Festival de Cannes. De plus, la revue anglaise Shivers a récemment désigné ce film parmi les cents meilleurs films d'horreur de l'histoire du cinéma. Il faut dire que l'esthétisme est réellement ici au service d'une idée originale : "Cronos" est une montre bizarroïde aux pouvoirs magiques en forme de scarabée, soi-disant inventée au XVIème siècle dans le but de prolonger la vie. Cette montre attire bien

évidemment les convoitises d'un vilain collectionneur milliardaire, risque-tout de l'injustice et de la haine et responsable de l'horreur.

HOLLYWOOD

CNN et le Time Magazine commencent à parler de Guillermo Del Toro en des termes élogieux, le proclamant comme l'un des cinquante jeunes artistes latino-américains les plus prometteurs. Ses textes sur le cinéma et ses techniques sont publiés dans de nombreux journaux et magazines américains et son étude sur le cinéma d'Alfred Hitchcock remporte un vif succès critique. Hollywood ne tarde donc pas à s'intéresser à ce nouveau génie et à lui confier le scénario et la mise en scène d'un nouveau film d'horreur, *Mimic*. Il s'octroie l'aide de Carol Spier, collaboratrice de longue date de David Cronenberg, qui l'aide à concevoir quelques décors dont l'inquiétant et viscéral monde souterrain abritant les "mimes", créatures mutantes insectoïdes et vampires capables d'imiter l'apparence de leurs proies humaines. La photographie et les couleurs sont une nouvelle fois à l'honneur et il précise à ce propos : « *Nous avons opté pour une photo très contrastée de style expressionniste, avec des ombres extrêmement marquées, signalant à chaque fois un danger imminent* ». Ce danger provient de ces créatures animatroniques dont l'élégance naturelle qui n'a d'égale que leur terrible puissance est magnifiquement rendue. Il faut dire que le Mexicain attache beaucoup d'importance au travail de pré-production et se donne le temps de peaufiner ses créatures en s'inspirant du règne animal : « *L'idée était de créer des hybrides associant les systèmes génétiques de plusieurs espèces d'insectes. Nous avons commencé par travailler la texture, puis la forme de nos créatures en les dotant d'une allure élégante, d'une beauté tour à tour fascinante et terrifiante* ». Et si le thème des insectes contre l'humanité a été traité maintes et maintes fois dans le cinéma horrifique, cela l'a rarement été avec autant de brio esthétique que dans *Mimic*. Cette frayeur toute contemporaine de la nature mutante se retournant contre l'Homme responsable d'interférences irréversibles avec elle est ici à l'origine d'une œuvre artistique au visuel parfaitement maîtrisé, dépassant du coup le cinéma de genre pour attirer l'attention du moindre amateur de Septième Art.



EL ESPINAZO DEL DIABLO

On ne sera donc pas surpris de la qualité artistique de son nouveau film, *L'Echine du Diable*, d'autant que Guillermo a choisi de le produire lui-même avec son Tequila Gang associé à la société de production fondée par Pedro et Agustin Almodovar, El Deseo S.A. Cette coproduction à moyen-budget tournée en Espagne est un long métrage fantastico-historico-horrifique, avec une touche de mélodrame baignant dans un surnaturel parfois imprévisible, le tout formant une allégorie politique sur la brutalité de la guerre et ses conséquences psychologiques. L'histoire, se situe dans un orphelinat perdu au milieu de nulle part, dans une Espagne déchirée par la guerre civile. Cette institution plutôt proche d'un village fantôme est dirigée d'une jambe de fer par une quinquagénaire frustrée, autoritaire et unijambiste (redoutables effets spéciaux !) jouée par Marisa Paredes, aidée du professeur Casarès, poète potentiellement incapable de consommer son amour pour la directrice. Carlos, orphelin de douze ans et dernier arrivé à l'orphelinat Santa Lucia, doit faire face à l'hostilité sournoise et vindicative du plus âgé des jeunes pensionnaires ainsi qu'à celle du jeune homme à tout faire, Jacinto, interprété par Eduardo Noriega (héros de *Tesis* et *Ouvre les Yeux* d'Alejandro Amenabar). Il devra aussi surmonter ses peurs nourries par les apparitions fantomatiques d'un ancien pensionnaire, Santis, jeune garçon mystérieusement disparu. Avec ce film éminemment personnel, Del Toro confirme son penchant pour l'horreur esthétisée presque à outrance. « *Le cinéma d'horreur permet d'inventer des images qui n'existent dans aucun genre* », dit-il. La couleur est très travaillée et joue donc un rôle prédominant dans les atmosphères du film : « *Visuellement, en travaillant avec les excellents Cesar Macarron, Jose Vico et Guillermo Navarro, nous avons cherché une palette de couleurs et de textures qui nous évoquait toujours le passé à travers les ambres, les verts, les couleurs de la terre, les couleurs du feu et de la nuit* ». Ce sont en effet des images plus proches de la peinture ou de la photographie que du cinéma proprement dit, Guillermo poursuivant ici son orientation vers un visuel très contrasté de style expressionniste où les ombres extrêmement marquées ont autant d'importance que les personnages eux-mêmes et sont les signes avant-coureurs d'un danger imminent. Une musique hantée mais discrète ponctuée de légers soupirs souvent terrifiants s'ajoute aux ombres pour annoncer la présence du fantôme ou celle toute aussi inquiétante de Jacinto, ancien pensionnaire de Santa Lucia aux vilenies animées par le désespoir et l'égoïsme.



Guillermo Del Toro sur le tournage de *L'Echine du Diable*

Dans ce troisième film de Del Toro se détachent certaines de ses obsessions telles les phobies liées à l'enfance en général et à celle de Guillermo en particulier. « *C'est une histoire très personnelle pour moi et très difficile à raconter. J'entends par là que j'ai vécu dans ma chair tous les moments et tous les personnages qui composent le film : les frayeurs nocturnes, les couloirs vides, les amours cachées... Ce parcours émotionnel m'a permis de parler d'une histoire d'enfants et de fantômes avec la guerre comme toile de fond. Je désirais voir comment la guerre, sans être proche des murs de l'orphelinat, imprègne et teinte tout de peur* ». On retrouve l'atmosphère étrange, sombre et mystérieuse de ses deux précédents films mais suivant un rythme profondément ralenti, pesant comme le soleil d'Espagne, insistant sur les atmosphères moites et étrangement inquiétantes découlant des sinistres couloirs de l'orphelinat, de ses voûtes ou de ses cloîtres humides, théâtre des horreurs à venir. « *Je souhaitais rencontrer les racines des contes de terreur anglo-saxons, particulièrement de souches gothiques pures tels ceux de Sheridan Le Fanu et Arthur Machen* ». On retrouve d'ailleurs chez Del Toro le goût pour le mélange des générations omniprésent chez un autre auteur anglais, Dickens. Le petit-fils du héros horloger de *Cronos*, le jeune autiste élevé par son grand-père cireur de chaussures dans *Mimic*, ou les orphelins éduqués par le bon professeur Casarès, tous, tels des David Copperfield, sont initiés aux dures lois de la vie par le biais d'une personne du troisième âge. En ce sens, la caméra de Del Toro tâche dans *L'Echine du Diable* de donner l'illusion que les images proviennent du regard du jeune héros Carlos : « *Nous nous sommes efforcés de rendre la caméra fluide, de l'utiliser autant que possible comme les yeux d'un enfant, toujours en mouvements et explorant tout à sa hauteur, avec une curiosité furtive* ». Et s'il faut se précipiter dans les salles obscures pour voir le pur chef-d'œuvre qu'est *L'Echine du Diable*, c'est avec une curiosité aussi furtive que circonspecte que l'on ira peut-être voir *Blade 2*, moins personnel puisque réalisé sur commande, et scénarisé par David S.Goyer, déjà responsable du calamiteux précédent épisode ainsi que des scénarios de *The Crow : City of Angels* ou de *Kickboxer 2* (!). C'est dire si le doute est permis !

FILMOGRAPHIE

***Hora Marcada* (Série TV)** - 1986
Cronos - 1993
Mimic - 1997
L'Echine du Diable - 2001 (sortie française : 8 mai 2002)
Blade 2 - 2002 (sortie française : 19 juin 2002)

CONTACT

www.elespinazodeldiablo.com

par Guillaume Michel

CLAN OF XYMOX

Tout comme In The Nursery avec son excellent Cause + Effect, Clan Of Xymox s'est lancé dans l'expérience du remixage de ses travaux par une ribambelle de groupes plus ou moins connus (In Strict Confidence, Front 242, Angels & Agony, Assemblage 23, Cut.Rate.Box., Beborn Beton etc.). Le projet des Hollandais et le choix des artistes remixeurs sont tout aussi originaux que ceux des jumeaux Humberstone c'est pourquoi D-Side a voulu savoir ce qui poussait ces groupes de référence à vouloir aujourd'hui relooker leurs compositions. Simple curiosité artistique ? Volonté parfois de conquérir plus facilement les dance floors ? Analyse de ces Remixes from the Underground avec Ronny Moorings, figure emblématique de la cold wave.



Comment a germé l'idée du double CD *Remixes from the Underground*?

Ronny Moorings : Après la sortie l'an passé de *Notes from the Underground*, j'ai pensé que ce serait une bonne chose de ne pas s'arrêter là et de prolonger la vie de ces nouvelles chansons en en faisant des versions différentes. Nous ne voulions pas le faire nous-mêmes donc nous avons demandé à des gens parmi nos connaissances de retravailler nos chansons à leur sauce, mais principalement sans garder les parties de guitares pour que cela ne puisse pas du tout sonner comme les versions originales.

Pourquoi n'avoir fait plancher tous ces groupes que sur l'album *Notes from the Underground* et pas sur d'anciens titres de Clan Of Xymox ?

Pour moi le passé c'est le passé et il vaut mieux ne pas y toucher. Nous avons eu à l'époque de notre premier album de superbes remixes de "A Day" par John Fryer (ndlr : producteur célèbre, de Nine Inch Nails, Paradise Lost etc.) et Ivo Watts Russell (ndlr : le boss du label 4AD), et plus récemment une superbe version de "This World" par John A. Rivers (ndlr : producteur des premiers Dead Can Dance, entre autres). J'ai pensé que cela suffisait, que le présent était plus important et qu'il fallait se concentrer sur notre nouvel album. Je me suis aussi demandé comment aurait sonné *Notes from the Underground* si nous avions dès le départ fait collaborer d'autres personnes à tous ces titres. Je ne crois pas que je l'aurais fait avec un autre album mais les chansons de celui-ci se prêtaient bien à l'exercice.

Clan Of Xymox appartient plutôt à la scène dite gothique, pourtant presque tous les remixeurs sont des groupes purement électro, pourquoi cela ?

Nous, gothiques ? Je préfère penser que nous nous situons entre les deux mondes puisque j'ai toujours mélangé les guitares et les machines. Comme je te l'ai dit, je voulais vraiment m'éloigner le plus possible des versions originales et surtout, comme toutes mes chansons sont enregistrées dans mon Mac et que je n'envoyais aux groupes qu'un CD-R avec les différents fichiers, il fallait donc que ceux-ci puissent faire un remix sur leur ordinateur, et ne pas avoir à entrer en studio pour rejouer des choses etc. Seuls des groupes électro pouvaient faire cela.

Tous ces groupes sont de beaucoup de nationalités différentes, comment as-tu été amené à les connaître ou à les rencontrer ?

Il n'y a pas de frontières dans le cyberspace, nous avons beaucoup de contacts avec des groupes simplement par e-mail et bien sûr comme nous jouons souvent à l'étranger, on rencontre pas mal de formations avec lesquelles nous gardons des contacts.

As-tu entendu parler de l'album de remixes d'In The Nursery, *Cause + Effect*?

Non, mais il semble que cet exercice soit de plus en plus à la mode chez les groupes qui a priori ne sont pas hyper dansants, les DJs actuels passant principalement de l'électro quand ils veulent vraiment faire bouger leur public. Faire remixer tes chansons par Assemblage 23, Angels & Agony ou Front 242 te permet non seulement de faire plus facilement passer tes chansons sur les dance floors, mais aussi de toucher un public totalement différent.

Qui dans Front 242 a réalisé le remix d' "Anguish", qui est à mon sens un des plus originaux car totalement destructuré et reconstruit d'une façon étonnante ?

C'est Patrick Codenys et Daniel Bressanutti qui l'ont réalisé mais je n'ai correspondu qu'avec Patrick par e-mail. Mon agent américain Colin Gibbens qui les connaît bien leur a demandé si ça les intéressait, ils ont tout de suite accepté et je suis bien sûr ravi qu'ils nous aient consacré du temps et soient présents sur ce projet.

On pensait voir un remix de VNV Nation sur *Remixes from the Underground*, ce n'était qu'une rumeur ?

Non, c'était bel et bien prévu et annoncé mais Ronan n'a pas pu pour je ne sais quelle raison respecter nos délais. Je sais que son remix est finalement prêt, je ne sais pas sur quoi cela va apparaître mais comme nous avons réussi à obtenir un remix d'Angels & Agony, un groupe produit par Ronan et assez proche de l'esprit de VNV Nation, on a pu voir comment sonnerait un de nos titres remixé dans son style très puissant et dansant.

Parle-nous de GothAm, le festival que tu organises au Paradiso (ndlr : superbe église gothique dans le centre ville d'Amsterdam), la troisième édition a eu lieu en avril avec Suicide Commando, Morthem Vlade Art, Cinema Strange etc.

GothAm est né du fait que pratiquement aucun groupe appartenant à notre scène ne venait jouer à Amsterdam et que cela nous frustrait beaucoup. Plutôt que d'attendre que quelqu'un se bouge pour que cela change, on a décidé de s'y mettre nous-mêmes et cela draine maintenant à chaque fois plus de mille deux cents personnes. GothAm a eu des répercutions sur l'ensemble de la scène en Hollande et cela a donné des idées à plein de gens qui se mettent à suivre la même démarche dans d'autres villes. On parle de nouveau de cette musique et de notre festival dans la presse nationale. Pour ce qui est de la programmation, on ne se soucie pas forcément de savoir si les groupes que nous invitons sont très connus, mais plutôt s'ils correspondent à nos goûts personnels. L'organisation de GothAm est pour moi une activité très enrichissante en parallèle de Clan Of Xymox.

Pourquoi justement n'y a-t-il pas plus de groupes ayant été invités à tes festivals sur *Remixes from the Underground*, comme Covenant, Morthem Vlade Art ou Diary Of Dreams qui ont l'air de faire partie des groupes que vous appréciez le plus ?

Covenant était en studio pour l'enregistrement de leur nouvel album, j'aurais adoré avoir un remix de Morthem Vlade Art mais comme je te l'expliquais avant, ils auraient dû réenregistrer des choses en studio. De toutes manières tous mes fichiers étaient envoyés sur CD-R et leur studio n'utilise que des cassettes d'un format bien particulier, comme quoi la technologie peut parfois être un frein dans tes projets. En ce qui concerne Diary Of Dreams, j'ai envoyé un CD-R à Adrian mais je crois qu'il voulait faire participer Daniel Myer d'Haujobb au remix et que celui-ci étant alors en tournée aux Etats-Unis, c'est finalement tombé à l'eau.

Qu'y a-t-il sur la plage video de l'édition limitée de *Remixes from the Underground*?

Il s'agit en fait d'un troisième CD qui contient une demi-heure d'interview, d'extraits de clips et de concerts. Cela a été réalisé par une chaîne de télévision hollandaise, je parle donc en hollandais mais on a rajouté des sous-titres anglais pour que tous nos fans puissent en profiter.

Quels sont tes projets pour cette année ?

Après les deux concerts français de Lyon et Marseille en avril, je vais me mettre à composer de nouvelles chansons et à préparer le nouveau GothAm qui aura lieu en septembre et auquel viennent d'ailleurs de plus en plus de Français j'ai remarqué.

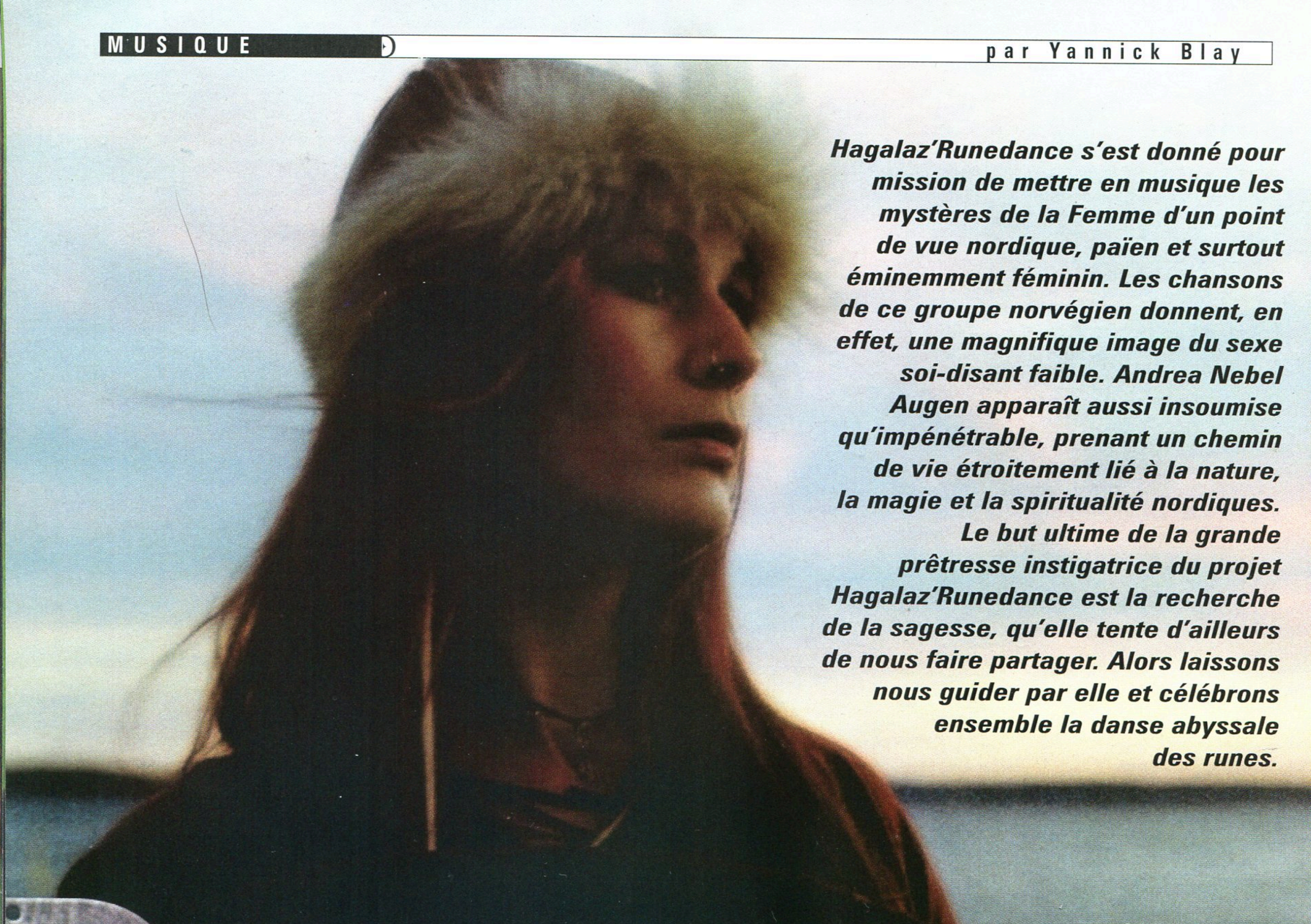
DISCOGRAPHIE

- **CLAN OF XYMOX :**
  - ***Subsequent Pleasures*** **(Démos en LP vinyle uniquement) - 1984**
  - ***Clan Of Xymox*** **- 1985**
  - ***Medusa*** **- 1986**
- **XYMOX :**
  - ***Twist of Shadows*** **- 1989**
  - ***Phoenix*** **- 1991**
  - ***Metamorphosis*** **- 1992**
  - ***Headclouds*** **- 1993**
  - ***Remix*** **(Compilation de remixes de titres de *Metamorphosis* et de *Headclouds*)**
- **CLAN OF XYMOX (Le retour) :**
  - ***Subsequent Pleasures*** **(Réédition en CD) - 1994**
  - ***Hidden Faces*** **- 1997**
  - ***Creatures*** **- 1999**
  - ***Live*** **(Live double CD) - 2000**
  - ***Subsequent Pleasures*** **(Nouvelle réédition remasterisée) - 2001**
  - ***Notes from the Underground*** **- 2001**
  - ***Remixes from the Underground*** **(Compilation de remixes double CD) - 2002**

CONTACT

www.clanofxymox.com

www.gotham.nl



Hagalaz'Runedance s'est donné pour mission de mettre en musique les mystères de la Femme d'un point de vue nordique, païen et surtout éminemment féminin. Les chansons de ce groupe norvégien donnent, en effet, une magnifique image du sexe soi-disant faible. Andrea Nebel Augen apparaît aussi insoumise qu'impénétrable, prenant un chemin de vie étroitement lié à la nature, la magie et la spiritualité nordiques. Le but ultime de la grande prêtresse instigatrice du projet Hagalaz'Runedance est la recherche de la sagesse, qu'elle tente d'ailleurs de nous faire partager. Alors laissons nous guider par elle et célébrons ensemble la danse abyssale des runes.

HAGALAZ'RUNEDANCE

Comment interviennent magie et mythologie nordique dans Hagalaz' Runedance ?

Andrea Nebel Haugen : Je m'inspire de la spiritualité de l'ancienne Europe du nord. Mon expression artistique se nourrit de mes pensées, idées, rêves, visions ou expériences magiques. Mon travail est le reflet de ma personne. Je suis une païenne vivant dans un âge moderne et industriel. Je cherche l'inspiration et la sagesse dans le passé. J'utilise la magie naturelle de mes ancêtres, ce qui fait que ma musique elle-même devient une expérience magique.

Crois-tu que nous soyons nos propres dieux ou penses-tu que notre vie est plus ou moins dirigée par des énergies indéterminées et magiques ?

Les deux. Les dieux et déesses sont des énergies et des symboles. Ils représentent les forces naturelles et les différentes qualités de l'Homme et de la Femme. Ils nous aident à nous comprendre car dieux et déesses vivent en nous... Ils nous représentent... Donc, fondamentalement, nous sommes des dieux. Nous sommes responsables de nos vies et de nos actes. Dans la tradition nordique, tu dois assumer tes propres actes plutôt que d'en rejeter la responsabilité sur autrui. Cependant, je crois au destin, aux choses qui arrivent simplement parce qu'elles étaient supposées arriver. Je pense que nous sommes entourés d'énergies qui nous dirigent, nous surveillent et influent sur notre subconscient.

Hel, mais aussi Frigga sont des déesses très présentes dans tes paroles. Que t'apportent-elles dans la vie de tous les jours, symboliquement ou concrètement parlant ?

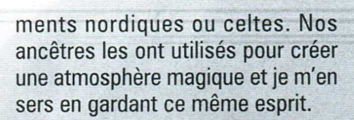
En ce qui concerne le symbolisme lié à ces déesses, je te conseille mon livre *The ancient Fires of Midgard*. Hel est la déesse de la mort et des abysses, elle représente le côté le plus sombre de la féminité ainsi que le subconscient. Frigga est la reine des cieux, la gardienne des femmes et des enfants, la patronne du mariage et de la vie familiale. On l'invoque lors d'un accouchement notamment. Mais les mythes l'associent elle aussi à la mort et les deux déesses y apparaissent pleines de similarités. Elles représentent ainsi le cercle de la vie et de la mort. Et comprendre les mystères de la mort est essentiel à une bonne compréhension des mystères de la vie...

Peux-tu nous en dire un peu plus sur ton livre ?

The ancient Fires of Midgard traite de la spiritualité nordique et de la compréhension païenne de la vie. Je parle de la société moderne et des dommages causés par les religions patriarcales monothéistes. J'étudie aussi les mythes et la magie nordiques, les mystères de la féminité, les anciennes traditions, les rites saisonniers, les arbres sacrés, les herbes, la communication avec l'âme des animaux... Ce livre, comme toutes mes créations, est basé sur mes propres expériences, observations, études ou pensées personnelles. Je souhaite pousser chaque individu à rechercher la sagesse de ses ancêtres païens afin de comprendre les mystères de la nature et, surtout, de se trouver soi-même...

Tu utilises énormément d'instruments folkloriques et donc chargés d'histoire. Ils t'intéressent plus pour leur son ou plus pour ce qu'ils représentent historiquement, symboliquement et esthétiquement parlant ?

Et bien, ils m'attirent pour toutes ces raisons, bien sûr. Pour moi, ils représentent le passé et comme ma musique s'inspire de vieilles chansons traditionnelles, il est naturel que j'utilise de tels instruments afin de créer un lien entre passé et présent. Je suis férue d'instruments anciens, en particulier médiévaux tels la lyre, la harpe, la cornemuse et l'orgue de barbarie, ainsi que les vieux instru-



ments nordiques ou celtes. Nos ancêtres les ont utilisés pour créer une atmosphère magique et je m'en sers en gardant ce même esprit.

Comment choisis-tu tes collaborateurs ? Peux-tu d'ailleurs nous présenter Kristian Nordeide et Goran Hallmarker ?

C'est moi qui suis allée chercher Kristian Nordeide qui est très populaire à Bergen et que je connaissais pour son travail dans le groupe traditionnallo-folklorique et médiéval Corona Borealis. Il joue de la plupart des instruments folkloriques que l'on entend sur *Frigga's Web*. En ce qui concerne Gøran Hallmarker, originaire de Stockholm, c'est lui qui est venu me trouver. Ces deux musiciens sont eux-mêmes païens et se servent de la magie dans leur travail. Notre collaboration fut donc très intéressante. Ce n'est pas évident de trouver des gens capables de jouer de tels instruments et encore plus difficile de trouver des musiciens adeptes du paganisme. J'ajouterai que ces instruments sont souvent fabriqués par le musicien lui-même, ce qui est un véritable art en soi.

Comment expliques-tu le fait que dans la plupart des sociétés et religions d'aujourd'hui ce soit l'homme qui tienne la place la plus importante, contrairement aux préceptes du paganisme ?

Ce problème a découlé des religions patriarcales qui avaient plus de pouvoir sur l'esprit des gens. Dans l'ancienne Europe, les peuples étaient, pour la plupart, forcés de se convertir au christianisme. Ces religions avaient pour but de contrôler les gens. On les empêchait de penser par eux-mêmes en leur inculquant la peur du démon. La femme s'occupe en particulier de tout ce qui touche aux mystères cachés, au subconscient, à la créativité, à la magie et de toutes ces choses indésirables dans une société contrôlée par l'Etat et l'Eglise. Beaucoup de sociétés ne se sont toujours pas libéré des religions qui contrôlent leur esprit. Dans les sociétés païennes, les gens croyaient à un équilibre entre des forces contraires, notamment entre les aspects masculins et féminins. Dans ces sociétés, la sexualité faisait partie des rites religieux. Dans beaucoup de cultures païennes, dieux et déesses étaient au même niveau, on leur accordait le même respect. Cela montrait qu'hommes et femmes vivaient ensemble en harmonie, chacun appréciant les qualités de l'autre. Mais tout cela est dans mon livre, en plus intéressant et bien mieux développé !

Mais dans tes chansons, on a souvent l'impression que c'est la femme qui domine l'homme. Dans "Raven Night" par exemple, on imagine une danse séductrice et sensuelle où la femme laisse entendre qu'elle peut se donner à l'homme le plus téméraire, tout en montrant explicitement que c'est elle qui gardera la position dominante...

Oui, je suis d'accord avec ce que tu dis. Mais "Raven Night" n'exprime pas exactement cela. C'est plus personnel...

Penses-tu qu'Hagalaz'Runedance sonnerait pareil si tu étais un homme ?

De toute évidence, cela ne sonnerait pas exactement pareil, non. Les paroles, surtout, seraient quelque peu différentes...

Qu'en est-il de ton précédent projet, Aghast ?

Il n'y aura jamais qu'un seul et unique album.

Peux-tu nous dire quelques mots sur la magie de Seidr ?

Seidr est une ancienne forme de magie nordique comparable à la pratique du chamanisme ou de la sorcellerie type Wicca. Elle était pratiquée principalement par les femmes et bien souvent en relation avec des rites de fertilité usant d'émotions intenses et de substances naturelles. La pratique de Seidr implique un état de transe. Celle-ci permet à l'esprit de voyager dans des dimensions autres que celles de la réalité. Il est alors possible de communiquer avec les esprits, les animaux-totems ou les dieux... Cela fait plus de dix ans que je travaille dans la magie. J'ai fait partie de différents ordres occultes en Angleterre et ai évolué avec diverses formes de magie. Mais Seidr, de par sa féminité, m'attire plus que les autres et il me paraît naturel de pratiquer sa magie.

La magie est présente sur scène ?

Magie, mysticisme, force, passion, sensualité... Tout cela est bien présent sur scène. D'aucuns pourront s'en rendre compte à certains festivals cet été puis à l'automne, notamment à Leipzig en mai, à Lucerne pour un festival médiéval en juillet, à Stockholm en août et d'autres qui ne sont pas encore définis...

Tu as d'autres projets ?

En dehors des festivals, je souhaite bien sûr écrire d'autres musiques, me rendre à des marchés médiévaux ou vikings. Je suis d'ailleurs en train d'apprendre le combat à l'épée ! Sinon, j'ai plein d'idées et d'options mais je n'ai pas encore déterminé quel chemin prendre. Me concentrer sur un nouveau projet musical ? Continuer dans le genre folk-médiéval ? Ouvrir un pub médiéval ? Organiser des spectacles de combats vikings ? Acheter une ferme ? Créer un concept de film ? Quoi que je choisisse, le voyage continue...



DISCOGRAPHIE

• HAGALAZ'RUNEDANCE :

The Winds that sang Midgard's Fate **- 1998**

Urd - that which was **(EP) - 1999**

Volven **(existe en coffret avec le livre *The ancient Fires of Midgard*, poster, cartes postales et T-shirt) - 2000**

Frigga's Web **- 2002**

• AGHAST (Projet mystico-ambient d'Andrea Nebel Haugen) :

Hexerei im Zwielicht der Finsternis **- 1994**

CONTACT

www.hammerheart.com

http://go.to/hagalaz-runedance

par Sabine Moreau - photo : Anne Selders

UMBERTO ECO

Vingt ans après...

Professeur à l'Université de Bologne, essayiste, expert en sémiotique (l'étude des codes et des signes du langage), chroniqueur journalistique, romancier à succès, comment parvenir à qualifier de façon succincte Umberto Eco, *le célèbre auteur du* Nom de la Rose ? *Vingt ans après la sortie en France de ce livre culte, c'est bien le romancier qui nous revient avec son consistant dernier né,* Baudolino. *Hasard du calendrier, la sortie en France de ce roman a coïncidé avec la nouvelle édition du Salon du Livre de Paris, consacrée cette année à l'Italie. Un nouvel Umberto Eco étant un événement peu courant en soi, D-Side s'est avidement penché sur ses pages pour en savoir plus...*

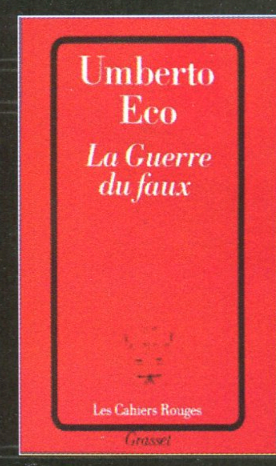
UMBERTO ECO OU L'HOMME AUX MULTIPLES FACETTES

Umberto Eco est né le 5 janvier 1932 à Alexandrie, dans le Piémont. La légende familiale voudrait que son patronyme vienne de l'acronyme de "Ex Caelis Oblatus", signifiant "Don du Ciel". En grandissant, le petit Umberto développe un sens aigu de l'absurde au contact de sa grand-mère, réputée pour posséder un humour très particulier. Giulio Eco, son père, comptable de son état, souhaite pour son fils une carrière de juriste et le pousse à entrer, pour ce faire, à l'Université de Turin. Mais on ne peut décidément pas aller à l'encontre de son destin et, après s'être essayé aux études de droit, Umberto bifurque fatalement vers un cursus de philosophie médiévale et de littérature correspondant nettement mieux à ses aspirations personnelles. Il décroche, en 1954, son doctorat de philosophie grâce à une thèse magistrale sur Thomas d'Aquin, qui va demeurer une figure centrale dans sa vie. Son diplôme en poche, il s'oriente alors vers le journalisme par le biais de la télévision italienne (la RAI) qui lui propose un poste de responsable des programmes culturels. Bien que prenant, son métier ne l'empêche pas de publier son premier livre en 1956. *Le Problème esthétique chez Thomas d'Aquin* est, en fait, une forme d'extension de sa thèse de doctorat et sera suivi de nombreux autres essais au fil des ans. 1959 va s'avérer être une année charnière pour Umberto Eco : il commence par quitter la RAI, publie un second ouvrage, *Art et Beauté dans l'Esthétique médiévale*, qui va lui valoir une grande renommée en matière de médiévalisme, multiplie les conférences dans son université d'origine et se met, en outre, à faire parler de lui en tant que chroniqueur pour la presse écrite. Dès lors, et c'est encore le cas aujourd'hui, il va mener de front différentes carrières avec une aisance enviable. Il se marie en 1962 avec Renate Ramge, une professeur d'art allemande et déménage deux ans plus tard à Milan où il obtient un poste de conférencier. Il devient professeur de sémiotique en 1966 et organise de plus en plus fréquemment ses théories et ses pensées sur le sujet au sein d'essais qui font l'objet de parutions régulières et remarquées. En 1971, Eco est nommé premier professeur de sémiotique à la prestigieuse Université de Bologne. Sa réputation ne cesse de croître et, à la fin des années 70, il est considéré comme un des plus grands sémiologues existants. Mais ce surprenant italien garde encore en réserve une corde à son arc et le début des années 80 le voit se lancer dans la carrière de romancier, avec la parution du désormais célèbre *Le Nom de la Rose*, dont la gestation a eu pour point de départ l'envie d'écrire une histoire dans laquelle un moine mourrait empoisonné. On connaît la suite : succès populaire et critique foudroyant, adaptation cinématographique, renommée internationale… Suivront à de lointains intervalles (il ne faut pas perdre de vue que l'auteur poursuit toujours ses différentes activités) *Le Pendule de Foucault* (1990), *L'Ile du Jour d'avant* (1996) et enfin le tout récent *Baudolino* qui, à peine sorti des presses, semble déjà s'acheminer vers des records de ventes, à l'image de ses prédécesseurs. A l'heure actuelle, Umberto Eco partage son quotidien entre son appartement milanais aux allures de bibliothèque municipale (pas moins de trente mille livres s'y entassent) et sa "maison de campagne", un manoir du XVIIème siècle dans les environs de Rimini. Il partage équitablement ses courts instants de temps libre entre des centres d'intérêts aussi divers que les templiers, le baroque, les séries télé, le cinéma (il a une prédilection avouée pour la trilogie des *Indiana Jones*), les ouvrages de Jacques Derrida, Foucault, les romans d'Edgar Poe, J-L. Borges, James Joyce, Conan Doyle, les comics, Snoopy, la philosophie, le structuralisme, la sémiotique, bien sûr, l'ésotérisme, l'informatique… Et la liste est franchement loin d'être exhaustive !

DES ESSAIS AUX ROMANS

Passer en revue les innombrables essais rédigés par Umberto Eco pourrait sans doute remplir un D-Side entier. Nous allons donc nous cantonner sagement, faute de place, à évoquer les plus incontournables. *Lector in Fabula* est un essai consacré au plaisir de lire qui explore les arcanes et les structures du processus interprétatif. Un des nombreux intérêts de cet ouvrage est de proposer une définition du "lecteur modèle", un peu comme l'a également fait avec succès Alberto Manguel dans son *Histoire de la Lecture* (Actes Sud-1998). Dans *De Superman au Surhomme*, Umberto Eco passe au crible un certain nombre de personnages clés du roman populaire (Arsène Lupin, James Bond, Monte-Cristo…), en faisant un détour par les comics (Superman), afin de comprendre le pourquoi et le comment de ce genre littéraire particulier souvent considéré comme mineur, à tort selon lui. *Art et Beauté dans l'Esthétique médiévale* est un précis d'histoire des théories esthétiques élaborées par la culture du Moyen Age latin. Le médiévalisme, en termes de plaisir esthétique, de définition du Beau, d'importance de l'art dans la vie quotidienne, y est décortiqué à la façon inimitable d'Eco, qui a connu un succès critique retentissant avec ce livre. *Kant et l'Ornithorynque* est, pour sa part, un ouvrage de référence entièrement consacré à la sémiotique. Il condense la globalité des recherches et réflexions de son auteur sur une vingtaine d'années. *Comment voyager avec un Saumon* est l'essai d'Umberto Eco le plus populaire à ce jour, probablement du fait de son découpage en petits textes, traités sur le mode humoristique. Il s'agit, en fait, d'un recueil d'écrits publiés sur plusieurs années dans différents journaux italiens. Entre deux fous rires, on ingurgite, sans même s'en apercevoir, quelques leçons de philosophie, de littérature et même d'économie.

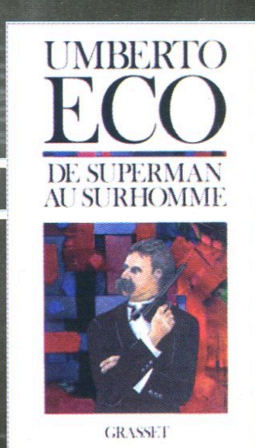
Comparativement à la pléthore d'essais dont il est l'auteur, Eco n'a été que peu productif en matière de romans puisqu'il n'en existe que quatre à l'heure actuelle, en comptant le petit dernier. Mais quels romans… *Le Nom de la Rose*, tout d'abord. Il y est question de médiévalisme, d'hérésie, de paganisme, d'érudition, d'Inquisition. Des moines et des manuscrits enluminés en sont les improbables héros et ce pavé de plus de cinq cents pages a pourtant été un triomphe populaire absolu, révélant au monde entier le stupéfiant talent de son auteur. Autant dire que la barre était placée très haut pour son successeur, *Le Pendule de Foucault*, ce qui n'a pas été un problème en soi puisqu'il s'avère, là encore, qu'on est en présence d'un chef-d'œuvre intégral. Tout commence lorsque trois membres d'une maison d'édition exhument les traces d'un complot aux ramifications multiples qui, ayant pris racine en 1312, avec la suppression de l'Ordre du Temple, serait encore dangereusement d'actualité. Sur fond d'ésotérisme et d'histoire des religions, avec des rosicruciens surgissant dans tous les coins, le pendule de Foucault sis au Conservatoire des Arts et Métiers



Umberto Eco
Lector in fabula
Figures Grasset

Umberto Eco
Les limites de l'interprétation
Grasset

UMBERTO ECO
LA PRODUCTION DES SIGNES





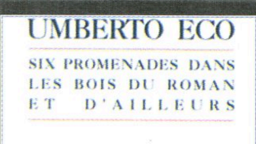
à Paris imprime son pesant mouvement de balancier à une histoire incroyablement complexe, quasi irracontable. Nettement moins exaltant, mais tout aussi érudit, *L'Île du Jour d'avant* est un roman se déroulant pendant la guerre de Trente ans. Roberto de la Grive, jeune Piémontais, se retrouve au beau milieu de l'océan Pacifique, seul à bord d'une frégate naufragée abandonnée par son équipage. Une île est en vue, mais il ne sait hélas pas nager… Alors, pour passer le temps, il écrit des lettres interminables à travers lesquelles on découvre le monde du XVIIème siècle, son histoire, sa culture, son économie…

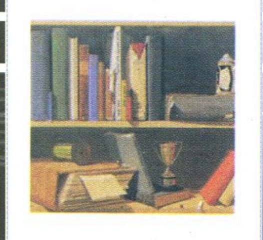
UMBERTO ECO ET LE CINEMA

Le succès incoercible du *Nom de la Rose*, associé au parfum de mystère et aux ambiances extrêmement visuelles dégagées par ce récit ne pouvait immanquablement échapper à l'attention du monde cinématographique. Mais adapter un roman d'Umberto Eco est loin d'être une tâche aisée et la transposition du *Nom de la Rose* en film n'a pas été sans heurts et problèmes en tout genre. C'est finalement Jean-Jacques Annaud qui, en 1986, a relevé le défi, probablement de la meilleure façon possible car, même si pour les lecteurs passionnés d'Eco, le film est très lacunaire par rapport au livre (on lui reproche notamment, outre de nombreuses omissions, d'avoir rendu la fin méconnaissable), il n'en reste pas moins qu'il s'agit d'une réussite. Tous les ingrédients y sont réunis : un groupe de moines, tous plus douteux les uns que les autres, enfermés en un étouffant huis clos dans un sinistre monastère recelant une bibliothèque d'une richesse inimaginable, un labyrinthe secret, des morts violentes, du poison à foison, un livre maudit, la menace plus que tangible de l'Inquisition et le magnifique rôle du moine détective Guillaume de Baskerville, campé par un Sean Connery plus vrai que nature. Jean-Jacques Annaud s'est totalement investi dans ce projet sur lequel il a passé trois années entières et pour lequel il a obtenu un budget plutôt colossal pour un film européen. C'est également à lui que l'on doit le choix judicieux, pour les intérieurs, d'un monastère cistercien allemand datant du XIIème siècle et collant à la perfection aux ambiances dépeintes par Eco dans son livre. Autre défi à relever, et non des moindres, celui de transposer *Le Pendule de Foucault* à l'écran. Plusieurs projets ont vu le jour au fil des ans, mais aucun n'est parvenu à se concrétiser face à l'ampleur de la tâche. Pourtant, on y croyait de nouveau fin 2001, avec des rumeurs de plus en plus insistantes concernant le lancement d'un tournage, mais à l'heure actuelle, il n'y a toujours rien de concret à se mettre sous la dent. D'un autre côté, quand on pense à toutes les coupes qu'il faudrait fatalement effectuer dans le livre pour réaliser un film d'une longueur acceptable, on en viendrait presque à souhaiter que ce projet ne voie finalement jamais le jour…

BAUDOLINO

Avec ce nouveau roman très attendu, Umberto Eco nous entraine à sa suite, tout comme pour *Le Nom de la Rose*, dans les méandres du Moyen Age. *« Ma formation de jeunesse me renvoie infailliblement à cette époque : j'ai fait une thèse de doctorat sur l'esthétique médiévale. Je me trouve mieux dans une cathédrale gothique que dans une église de la Renaissance. J'appartiens à ceux qui ne pensent pas que c'est un âge obscur, mais au contraire une période de transition fascinante au cours de laquelle se construit l'Europe avec ses langues, sa culture, la naissance de la notion de ville, de l'économie bancaire »*… Il n'empêche que le contexte médiéval dépeint dans son premier roman est bien différent de celui de *Baudolino* : *« Il y a deux faces du Moyen Age, l'une théologique, philosophique, monastique, latine. C'est celle du* Nom de la Rose. *L'autre face, c'est celle des troubadours, des paysans, une face picaresque, guerrière, où l'on parle de nouveaux langages. C'est celle de* Baudolino ». Le ton est donc donné. Pourtant, au stade de la gestation, ce livre devait se passer à notre époque : *« J'ai commencé par m'intéresser à la question banale du meurtre dans une pièce hermétiquement close. Puis m'est venue l'idée que la scène finale devait se dérouler au milieu des cadavres momifiés de la crypte des Capucins, à Palerme. Après, j'ai songé que je mettrais en scène un groupe de journalistes montant de toutes pièces de faux scoops pour lancer un quotidien. Mais cela ressemblait trop au* Pendule de Foucault *et j'ai renoncé. Là-dessus, je me suis demandé quel était le scoop le plus extraordinaire de tous les temps et il m'est apparu que c'était la fameuse lettre du Prêtre Jean à l'Empereur Frédéric Ier Barberousse. Cette missive consistait en un texte décrivant un royaume chrétien et lointain, d'une richesse extraordinaire, qui a circulé dans*

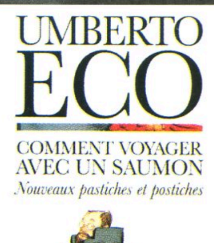




UMBERTO ECO
ART ET BEAUTÉ DANS L'ESTHÉTIQUE MÉDIÉVALE



Grasset





GRASSET

Umberto Eco
Kant et l'ornithorynque
Grasset

Umberto Eco
Cinq questions de morale
Grasset

toutes les chancelleries d'Europe. Je connaissais bien ce texte mythique car, en 1960, j'avais travaillé à l'édition italienne d'un livre sur les pays légendaires où ce souverain chrétien, supposé régner au-delà de la Perse, sur des terres pleines de merveilles et de monstres, avait naturellement sa place. Cette lettre est d'ailleurs à l'origine de toutes les grandes expéditions : Marco Polo se rendant en Chine était, en fait, à la recherche du royaume du Prêtre Jean. Ensuite, j'ai eu envie de faire raconter la chronique de la vie de l'Empereur par un fils adoptif rencontré par hasard en Piémont, le nommé Baudolino ». Les bases du livre étaient, dès lors, posées. En effet, *Baudolino* est l'histoire d'un jeune paysan piémontais (clin d'œil d'Umberto Eco à ses origines) du XIIème siècle dont le chemin va croiser, par hasard, celui de l'Empereur Frédéric Barberousse. Séduit par sa personnalité hors du commun, ce dernier va l'emmener partout avec lui, le considérant comme son fils adoptif. Au fil du temps, Baudolino, fabulateur émérite, va faire avancer l'Histoire en racontant des histoires, tout en tenant la chronique des faits et gestes de son Empereur. On sent, au fil des pages, qu'Umberto Eco a pris un malin plaisir à mélanger faits historiques et inventions de toutes pièces. Gagliaudo, le père naturel de Baudolino a, par exemple, bel et bien existé. C'est même un personnage mythique de la ville d'Alexandrie qu'il a sauvée des griffes de Frédéric Ier grâce à une improbable histoire de vache remplie de blé, récit figurant d'ailleurs en bonne place dans ce livre. La scène du pillage de Constantinople pendant le sac de 1208 est également d'une grande fidélité, si l'on excepte, bien entendu, le rôle qu'y joue Baudolino. Inversement, la mort de Frédéric Barberousse (officiellement par noyade), lors de la troisième croisade en Orient, fait l'objet d'une réinterprétation baudolilienne sur fond de "mystère de la chambre close" qui constitue un des nombreux temps forts du livre. Le mythe du Graal en prend également, au passage, pour son grade. Ayant entendu parler d'un certain "gradale", une coupe qui aurait servi lors de la Cène, puis contenu le sang du Christ, Baudolino récupère l'écuelle en bois de son père mourant et la transforme en relique sacrée, persuadant son entourage et s'autopersuadant, au bout du compte, qu'il s'agit bien du Saint Graal. Et ainsi de suite. Ce qui ne fait pas pour autant de Baudolino un menteur dans le sens strict du terme, comme tient à le préciser Umberto Eco : *« Je me suis amusé à mettre dans la tête et dans la bouche de mon héros des choses qui se sont vraiment passées, mais après lui. Il invente tout le temps des bobards, mais à chaque fois tout le monde y croit et ses bobards font surgir la grande Histoire. Au fond, je relis l'histoire de cette période comme si elle était le fruit des inventions d'un gamin qui, devenu grand, imaginera avec une bande d'amis la légitimation ultime de l'Empire par les juristes bolonais, une partie de la correspondance entre Abélard et Héloïse et la légende du Graal. Finalement, Baudolino n'est pas un menteur parce que le menteur est celui qui ment à propos du passé et du présent, tandis que mon personnage ment uniquement sur le futur. Il ne peut donc être contredit par les faits. Il s'agit, en réalité, d'un utopiste. Ainsi, il va toujours plus loin, à la recherche de confirmations à ses intuitions ».* Ce roman est aussi une façon de mettre en cause les querelles de religions, comme on le voit dans la dernière partie, lorsque Baudolino et ses amis parviennent dans l'antichambre du fabuleux royaume du Prêtre Jean, au sein de laquelle se côtoient toutes sortes de bestioles bizarres et de races dissemblables au possible : *« Baudolino voyage dans une région habitée par des monstres issus des bestiaires médiévaux. En les regardant, il se rend compte que ces monstres, puisqu'ils sont tous différents les uns des autres, ne perçoivent pas les différences de race. En revanche, ils perçoivent très bien les différences théologiques, chacun adhérant à une des grandes hérésies des premiers siècles du christianisme. Par conséquent, ils s'entre-tuent pour des raisons religieuses infimes. Baudolino comprend alors que, à côté des racismes basés sur la couleur de la peau, existent également ceux fondés sur les idées et les religions ».* Fort de ce constat malheureusement toujours très actuel, riche de faits historiques, gorgé de références littéraires et philosophiques ainsi que de trouvailles linguistiques étonnantes (cf : le premier chapitre en forme de palimpseste du roman, écrit sur un parchemin par un Baudolino de treize ans dans un patois piémontais totalement inventé par Umberto Eco), le nouveau livre de l'érudit italien est, une fois encore, une véritable somme de savoir et de fantaisie, un redoutable cocktail à consommer aussi bien dans le silence religieux d'une bibliothèque que dans une rame de métro bondée. C'est aussi en cela que réside le génie d'Umberto Eco.

BIBLIOGRAPHIE SELECTIVE

• Aux éditions Grasset :

- Essais :

La Guerre du Faux* - 1985
Lector in Fabula* - 1985
Les Limites de l'Interprétation* - 1992
De Superman au Surhomme - 1993
Six Promenades dans les Bois du Roman et d'Ailleurs* - 1996
Art et Beauté dans l'Esthétique médiévale - 1997
Comment voyager avec un Saumon* - 1998
Kant et l'Ornithorynque* - 1999
Cinq Questions de Morale - 2000

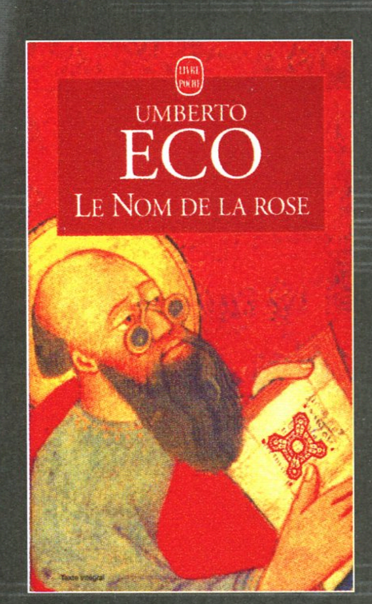
- Romans :

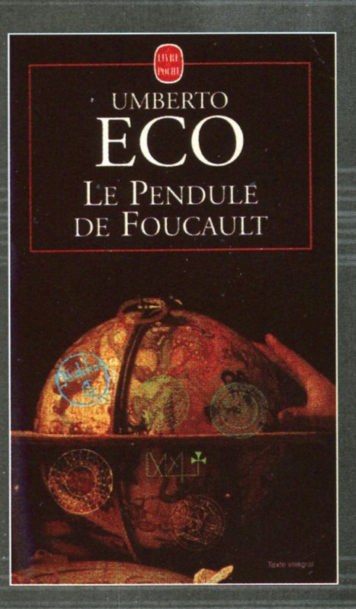
Le Nom de la Rose* - 1982
Le Pendule de Foucault* - 1990
L'Ile du Jour d'avant* - 1996
Baudolino - 2002

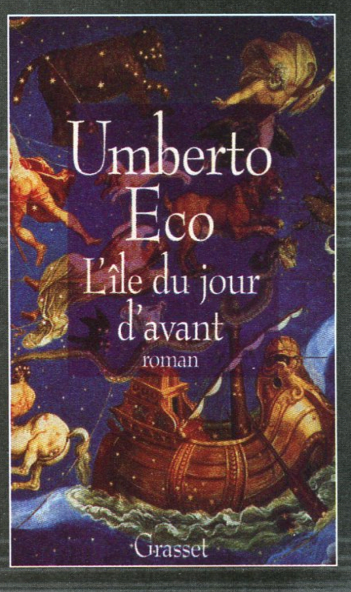
• Aux éditions PUF :

Sémiotique et Philosophie du Langage - 1988

* Titres parus également aux éditions Le Livre de Poche







par Jean-François Micard - photos : Jypy / Fabrice

DIVINE COMEDY RECORDS

Malgré un démarrage remarqué au milieu des années 90, ce n'est que depuis un an que Divine Comedy Records, réfugié sous le soleil de Marseille, fait pleuvoir bombes d'industriel rythmique et visions dark-ambient cauchemardesques sur nos pauvres demeures. Publiant indifféremment sur CD et vinyle, le label, au rythme de sortie ahurissant a su, durant ces quelques mois, s'imposer comme un incontournable que nous passons aujourd'hui au crible en compagnie de Fab, son fondateur.



Le premier coup d'éclat de Divine Comedy Records a été la signature du EP de Sonar. Comment as-tu réussi cela ?
Fab : Euh, j'ai trouvé les mots justes pour le convaincre ? Tu devrais poser cette question à Dirk Ivens lui même, comme ça, je saurais enfin comment j'ai réussi cela… (rires).

Divine Comedy semble avoir connu deux périodes distinctes, avec un long break et une accélération récente des productions. Peux-tu nous résumer un peu ça ?
C'est vrai qu'entre le EP de Sonar en décembre 1996 et la compilation *Trees on Oscillation Vol. 1* qui fut un nouveau départ, en mars 2001, il semble s'être déroulé une éternité… Mais en fait, après cette première référence, puis deux albums de post-rock apocalyptique, très bien chroniqués mais peu distribués, on se cherchait et on voulait ne pas décevoir… Au fond de moi, j'attendais le miracle, et voilà que l'on reçoit des travaux de nos futurs S.A.T.K.A et Sedarka qui avaient acheté le EP de Sonar. A partir de là, tout s'est enchaîné, et Divine Comedy Records est reparti sur l'idée de créer une scène "à nous"… avec une compilation à la clef. H.I.V+, qui commençait à vraiment composer, a pris le projet très à cœur. Et, petit à petit, toute une équipe est venue se greffer sur le label. Quant à notre accélération récente, avec huit sorties depuis septembre 2000, c'est probablement parce qu'on a trouvé notre voie et notre rythme de croisière.

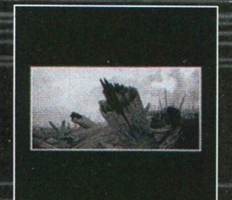
Les premières sorties du label, hormis Sonar, étaient celles de ton propre groupe Kulfi. Qu'est-il advenu de ce projet ? Aurait-il aujourd'hui sa place sur Divine Comedy Records au vu de l'évolution du label ?
Oui, dans le sens où le groupe n'a rien à envier dans sa noirceur et son esthétique à ce que nous développons aujourd'hui. Tu peux constater que de Othila à Lith, il y a un monde, mais que la même vision des choses et une certaine atmosphère un peu étrange planent sur l'ensemble de nos productions. Je n'ai plus le temps de continuer à faire évoluer le projet Kulfi. Il y a même un troisième album, masterisé et fin prêt, qui constitue la référence 005 du label, mais qui n'est jamais sorti.

Pourquoi ? Comptes-tu le publier un jour ?
Je n'arrivais pas à trouver la motivation pour diffuser mon propre travail. Nous avons fait la première partie de Sonic Youth, avons eu des chroniques assez terribles, dont la géniale phrase *« la musique de Kulfi est entre quelque autre chose »*, et malgré tout, je considère mon choix comme réaliste. Je me sens mieux en tant que "manager / directeur artistique" qu'en tant qu'artiste à promouvoir. Mais cela me ferait plaisir de le sortir, même à fonds perdus, juste pour le fun. Il y aura d'ailleurs un morceau inédit de cette session sur une compilation tribute à mon ami peintre Jean-Marc Dauvergne. C'est un titre très menaçant et baroque, et il colle parfaitement au concept… Si les réactions sont bonnes, on trouvera peut-être une raison de sortir ce troisième album de Kulfi, qui sait ?

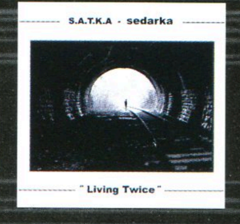


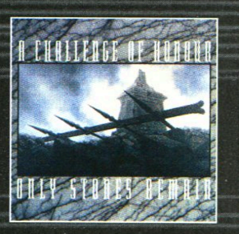






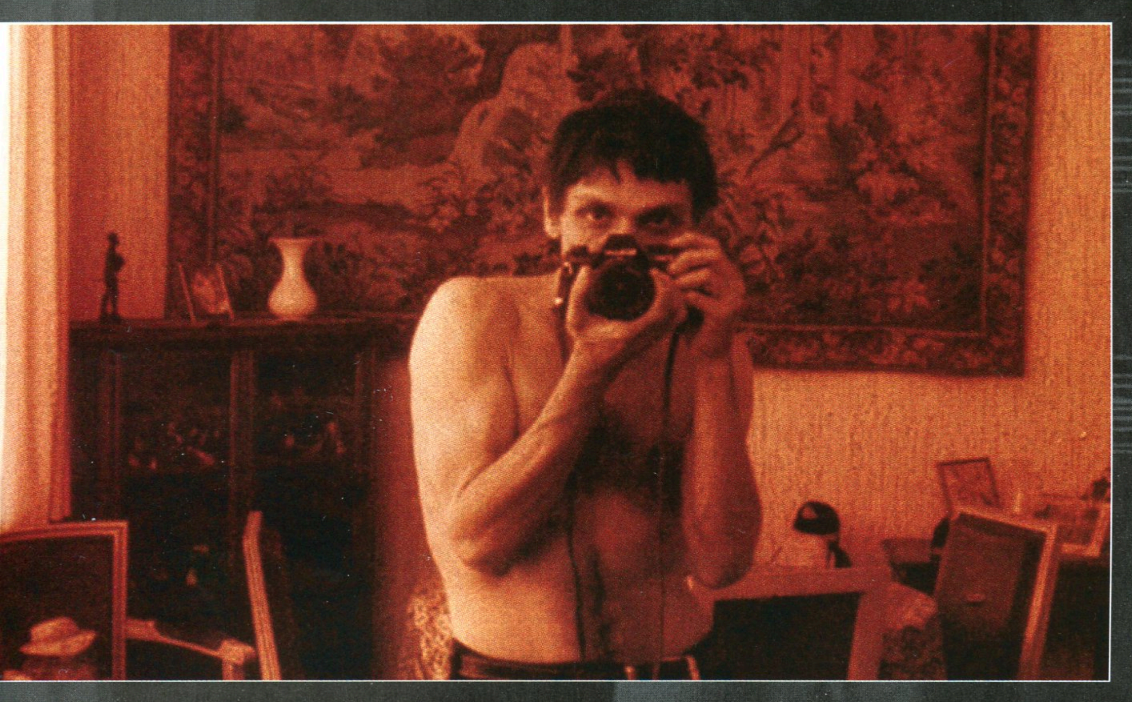












Divine Comedy semble entretenir une relation étroite avec Jean-Marc Dauvergne. Comment l'as-tu rencontré ?

Jean-Marc est de Fontenay sous Bois, et voisin de mon frère. On nous a présentés en 1986 parce que nous avions des goûts musicaux en communs et c'est devenu l'un de mes meilleurs amis. Tout petit, j'étais tombé dans les aspects les plus divers du romantisme noir, ou de l'art "visionnaire", en peinture, cinéma, littérature ou musique, et la peinture comme le background culturel de Jean-Marc sont en fait un condensé de tout cela... C'est quelqu'un de très marrant et allumé, pas un de ces intellos sinistres qui se prennent au sérieux. Divine Comedy Records est aussi l'aboutissement de tout ce parcours !

Parmi tes prévisions, il y a un tribute à Jean-Marc Dauvergne. C'est plutôt inhabituel comme démarche. Peux-tu nous en dire plus ?

Si le concept de peinture industrielle existe, alors Jean-Marc est pour moi le maître du genre... L'idée est que des groupes du label, et des invités de marque (Wilt, Ah Cama-Sotz ou Reutoff), fassent un morceau inspiré d'une peinture du site de Jean-Marc (ndlr : http://jmdauvergne.free.fr). Nous comptons reproduire dans le livret tous les tableaux, ainsi que des textes à propos de sa peinture, et nous travaillerons probablement avec Cynfeird (ndlr : fanzine et label français) pour cette sortie particulière. H.I.V+ me suggérait il y a peu que Jean-Marc devrait peindre la couverture du disque, en écoutant le master final du tribute. Sinon, de Gaë Bolg à A Challenge Of Honour, de Fin De Siecle à H.I.V+, de Othila à Apophasis ou encore Semper Eadem... On vous promet quelque chose de grand !!!

De H.I.V+ à DJ Mauri ou Sulphuric Saliva, on a l'impression que l'amitié joue encore un rôle important dans le travail de Divine Comedy Records ?

C'est la clef de voûte de l'édifice. L'aspect humain est très important pour nous. Une bande d'amis, ça se dispute, ça se réconcilie, ça s'adore, ça se remet en question, mais je préfère ça... La situation est la même avec nos groupes étrangers comme S.A.T.K.A, Sedarka ou A Challenge Of Honour, on correspond beaucoup, on échange des idées... Je connais Pedro, alias H.I.V+, depuis le milieu des années 80, tout comme mon associé Jypy. Quant à Pierre, de Komplex, nous nous sommes rencontrés au début des années 90. Alors oui, c'est bien une longue histoire d'amitiés !

Votre son est assez hétéroclite, entre indus rythmique et dark-ambient symphonique. Cette variété fait partie selon toi de l'esprit Divine Comedy Records ?

Je me souviens que dans les années 80, j'écoutais au sein des musiques nouvelles des groupes qui allaient de Dead Can Dance à De Fabriek, de Killing Joke à Foetus, des Swans à Fad Gadget, de Current 93 à Eyeless in Gaza, ou de S.P.K à Wire... Donc, ce côté varié n'est pas un parti pris, c'est une orientation toute naturelle, qui, en plus, évite la routine, l'ennui et le formatage... Bien des maux de l'an 2000 en fait.

Comment choisis-tu les artistes que tu signes ?

C'est un vaste sujet. Il arrive que des groupes nous contactent, il arrive que nous les contactions... Mais à vrai dire, une constante de notre esprit d'équipe, c'est que le plus souvent les groupes amènent des groupes. Land, une de nos récentes signatures, nous a ainsi été chaudement recommandé par Peter de A Challenge Of Honour, et c'est Jean-Marc Dauvergne qui m'a conseillé Othila.

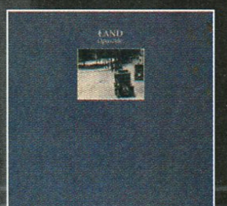
De laquelle de tes sorties es-tu le plus fier ?

On est finalement assez fiers de notre petit catalogue, et fiers de demander autour de nous *« quelle est la référence de Divine Comedy que vous écoutez le plus ?»*. Tu vas croire que j'esquive cette question tellement indiscrète, mais je te jure que l'on voit ça comme un puzzle indissociable. Il m'est impossible de te répondre. Nous en sommes au stade ou nous en avons fini avec les oiseaux de mauvais augure et où nous commençons à nous éclater vraiment, et à faire plaisir à nos artistes. Un label, c'est comme la vie : tu te forges des défenses, tu grandis, tu deviens plus mature, et tu trouves plus qu'un sens à tout ce que tu fais, une raison d'être ferme et définitive. Notre but est de devenir incontournables, tout en étant à la fois sereins et toujours passionnés.

Que nous réserves-tu pour les prochains mois ?

En vrac ? Outre Land, Othila, Komplex, Communication Zero et la trilogie vinyle de A Challenge Of Honour, ainsi que le tribute à Jean-Marc Dauvergne déjà officiellement annoncé. On travaille sur un album des Belges de Empusae, des Français de Fin De Siècle, sur le nouveau H.I.V+, avec une large collaboration de Wired Brain, un tribute électronique à Erik Satie, et un side-project des Russes de Reutoff sous le nom de Das Reut.




DISCOGRAPHIE

- **Sonar : *S/T* (EP) - 1996**
- **Kulfi : *First Album* (LP vinyle) - 1997**
- **Kulfi : *Second Setting* (LP vinyle) - 1999**
- **Compilation : *Trees on Oscillation Vol. 1* (LP vinyle) - 2001**
- **H.I.V+ : *Hypnoise Movement* - 2001**
- **S.A.T.K.A. / Sedarka : *Living twice* - 2001**
- **A Challenge Of Honour : *Only Stones remain* - 2001**
- **Compilation : *Trees on Oscillation Vol. 2* - 2001**
- **H.I.V+ : *Abstract & harsh Ironworks* - 2001**
- **Lith : *Pylon* - 2002**
- **A Challenge Of Honour : *Angelic Torment* (EP) - 2002**
- **Othila : *Elements* - 2002 (mai)**
- **Land : *Opuscule* - 2002 (juin)**
- **Komplex : *Komplex* - 2002 (septembre)**

CONTACT

http://divineco.records.free.fr

opheeling@wanadoo.fr



Chroniques Musique

PETER MURPHY
Dust
(Metropolis / Tripsichord)



Forcément, à l'annonce de la sortie d'un album de Peter Murphy, chanteur-performer de Bauhaus, on trépignait d'impatience. Mais on était loin de s'attendre à un album aussi réussi que ce magnifique *Dust*. Grâce à son nouveau compagnon, le Turc Mercan Dede, le beau Peter a réussi à se réinventer. Il suffit d'écouter les nouvelles versions de "Subway" ou de "My last two Weeks" pour s'en convaincre. Et ce n'est rien à côté des tout nouveaux morceaux opposant instruments, techniques et cultures de l'occident à ceux de l'orient. Entre Von Magnet et Dead Can Dance période *Into the Labyrinth*, *Dust* fascine, hypnotise telle la voix de Peter Murphy ou les tablas d'un certain Shankar. Un bien beau voyage, dans la plus grande sérénité…

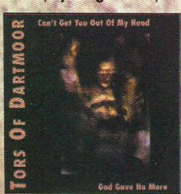
Yannick Blay

ELECTRONICAT
Amant Salé (EP)
(Disko B)

Les précédentes réalisations d'Electronicat avaient démontré l'attachement de leur auteur à une histoire du rock et de la musique électronique dont il parsème ses propres enregistrements. Mais ce qui n'était alors que simple clin d'œil prend une tout autre ampleur sur ce EP de quatre titres dont "Amant Salé", qui n'est autre qu'une reprise, glaçante et en français du "Tainted Love" de Soft Cell. Encore une, direz-vous ? Oui, mais le fait d'entendre Fred Bigot singer les intonations de Daniel Darc (Taxi Girl) sur un fond mécanique et répétitif fait ici toute la différence et rend à lui tout seul ce maxi indispensable. Pour le reste, on y retrouve un Electronicat au mieux de sa forme, maniant avec toujours autant de subtilité la nostalgie, l'ironie et le sens du décalage.

Jean-François Micard

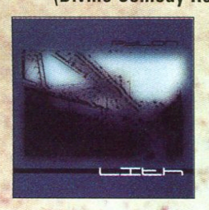
TORS OF DARTMOOR
Can't get You out of my Head / God gave no more (EP)
(Syborgmusic)



Les trentenaires se souviennent tous de ce groupe darkwave allemand quasi culte au début des années 90, de leurs célèbres concerts à l'Arapaho à Paris dont l'un fut édité en 1996 (*Le Gift*), de leur chanteur nain à la voix sépulcrale qui du haut de son mètre-dix électrisait la foule, du terrible "Waterking" qui nous faisait virevolter à longueur de soirées… Non ? Bon, OK, on arrête de faire les vieux ringards et on vous conseille de vous replonger dans leur discographie car Tors Of Dartmoor est loin d'être mort et nous prépare même un album pour la rentrée intitulé *Episode Six*, précédé par ce premier EP sensationnel. En effet, notre petit homme et ses acolytes ont osé reprendre à la sauce gothic-rock plombé le "Can't get You out of my head" de Kylie Minogue et faire du tube de la blondasse un futur classique de nos goûters dansants. Rien que cela nous fait déjà vénérer l'objet mais c'est encore plein de bonnes surprises que nous réserve cette rondelle avec dans l'ordre un nouveau titre, "God gave no more", qui nous replonge avec délice dans leurs ambiances glauques aux rythmes puissants, un remix ultra dansant de "Waterking", une nouvelle version de "Technology" et deux de leurs classiques en live, "Do You dream in Colors" et "Vanitas". Mon Dieu que c'est bon… !

Guillaume Michel

LITH
Pylon
(Divine Comedy Records)



Amateurs d'indus décérébrée et purement dansante, de sensations légères et éventées, passez votre chemin, car avec Lith, vos nuits sur les dance floors risquent de se changer en cauchemars. En effet, même si *Pylon*, à l'instar de tous les albums de Lith (jusqu'à présent uniquement sur format CD-R) est exclusivement instrumental, cela ne l'empêche nullement de véhiculer des messages plutôt radicaux concernant la vivisection, la guerre, le nucléaire ou la pollution, et de chercher à provoquer une prise de conscience qui s'appuie sur une musique industrielle lourde et martelée, répétitive jusqu'à l'obsession, et terriblement glaçante. Plongée à pieds joints dans un monde inhumain, *Pylon* agit comme un révélateur d'un climat de malaise ambiant, et ne nous laisse jamais reprendre notre souffle. Frappé, bousculé d'un rythme à un autre au sein de sonorités excessivement distordues, c'est totalement épuisé que l'on termine l'écoute d'un album qui, décidément, ne nous aura fait aucun cadeau. A part, bien sûr, celui d'exister.

Jean-François Micard

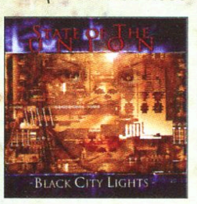
ROBOTS IN DISGUISE
S/T
(Recall / Discograph)



Ouah ! Ça flashe ! OK, la pochette est immonde. Cela ne doit pas vous empêcher de jeter une oreille curieuse sur la fraîcheur de ces gamines anglaises. Le charme sucré-acidulé de Robots In Disguise se décline sur onze titres pop-électro un brin noisy (mais vraiment un brin) typée fin eighties. On se retrouve adolescent en train de fantasmer sur les nanas de Lush ou sur Transvision Vamp (quoique !). Mais ces robots déguisés en filles de Kraftwerk sont vraiment dans l'air du temps à en juger par le succès du label Gigolo avec les Miss Kittin & The Hacker et autres Crossover. C'est agréable, facile d'accès, et on ne se lasse pas de leurs ritournelles sans prétention et un rien coquines. Délicieusement anglais, féministe mais plutôt genre "chattes de garde", le duo est parti pour ravir et éblouir les moins boutonneux d'entre nous.

Yannick Blay

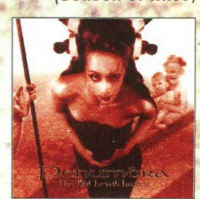
STATE OF THE UNION
Black City Lights
(Accession Records)



Au train où vont les choses, l'electro-pop à l'ancienne, moulée à la louche comme autrefois, qui fleurait bon les synthés cheap du début des années 80, va finir par totalement disparaître comme le dinosaure qu'elle feint de ne pas être, pour être remplacée par sa contrepartie moderne, la future-pop, soit la même chose, mais avec des beats technoïdes en lieu et place du tchic boum rituel, et une énergie franchement communicative. Et comme les groupes de future-pop talentueux ne cessent d'apparaître, on aurait tort de se plaindre. Derniers rejetons en date, State Of The Union se joue avec aisance des clichés du genre et aligne tube sur tube dans ce premier album où la mélancolie de Mesh s'infiltre dans la classe altière de Covenant, croise un OMD sous acides, le tout sur fond de rythmiques qui fleurent bon la "nation under beat" norvégienne. Bref, c'est beau, dansant, joyeux et plaintif à la fois, et on risque fort de s'habituer bien vite à ces lumières noires.

Jean-François Micard

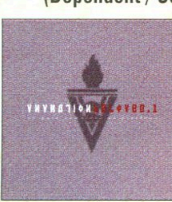
PENUMBRA
The last Bewitchment
(Season of Mist / M10)



Ahhhh ! ! ! Regardez, le mort bouge encore… Et il a l'air sacrément vivant pour un macchabée. Voilà la première impression que laisse ce Penumbra nouveau. Quarante minutes de bonheur qui nous confirment que nos petits Français ne se sont pas laissés abattre. Et quel come-back ! Les maladresses de *Emanate*, leur premier opus, sont oubliées, et c'est un groupe à la démarche très professionnelle qui explose tout au long de ce dernier ensorcellement en date. Servie par une production carrée, la musique de Penumbra est percutante : imaginez Nightwish qui aurait côtoyé de très près un Therion furibard : des chœurs impressionnants, un véritable quartet à corde et deux chanteuses de formation classique, qui s'opposent à des riffs métal très heavy et une voix mi-black, mi-death. Au final, une œuvre tenant autant du métal progressif symphonique que du métal gothique puissant à la Theatre of Tragedy première période. Et dire que ce n'est que le premier chapitre d'une trilogie. Que l'attente va être longue…

Pierre Rossignol

VNV NATION
Beloved.1 (Maxi)
Beloved.2 (Maxi)
(Dependent / Season Of Mist)

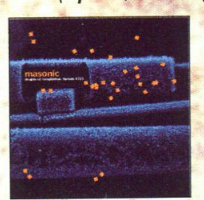


Deuxième single issu de l'énorme *Future perfect*, "Beloved" se décline sur deux jolis maxis. Le premier comprend une version courte de ce titre ultra-romantique aux sonorités très trance qui fera pleurer tous les accros des dance floors, un remix plus electro-dark, la version album du sautillant "Fearless" et un remix sublime par Deine Lakaien qui s'approprie littéralement "Beloved", l'électronique minimale d'Ernst Horn, immédiatement reconnaissable, mettant en valeur la voix de Ronan de façon tout à fait remarquable. *Beloved.2* est une édition limitée comprenant la terrible "Grey Dawn Version" du même titre, au beat renforcé et aux montées en puissance absolument renversantes. Cette deuxième édition permet aussi et enfin de découvrir le remix de "Genesis" par Apoptygma Berzerk, un grand moment de future-pop clubby à souhait, puis de reverser une larme sur la version démo

du slow "Holding on". Seule fausse note, un dernier remix par un des grands de la trance, Tim Schuldt, qui, s'il a su faire de certaines grenades de Front Line Assembly de véritables bombes atomiques, se casse complètement la gueule sur "Beloved" en brisant inutilement les rythmes et en déstructurant bêtement le morceau.

Guillaume Michel

COMPILATION
Masonic
(Hymen / Ant-zen)



Cinq ans déjà ! Cinq ans d'existence pour Hymen, le sous-label d'Ant-zen qui a bien grandi et a vite su s'éloigner de son parti pris de départ (réaliser de simples additifs techno aux albums publiés sur Ant-zen) pour devenir un label à part entière, passant des maxis aux LP, puis aux CD, et utilisant actuellement tous les supports possibles, tout en restant fidèle à sa devise initiale "technoid noises for collapsing People". Car, si Ant-zen reste principalement dévolu à l'industriel, Hymen est nettement plus aventureux et va musarder un peu partout, de l'ambient à la hardcore, de l'indus aux formes mutantes de l'electronica. C'est ce vaste panorama encore en continuelle expansion qu'entend restituer aujourd'hui la double compilation *Masonic* (quadruple en vinyle), avec une pléthore de titres inédits et furieusement indispensables. La liste seule des trente artistes présents suffirait à remplir cette chronique, mais ne saurait à elle seule rendre compte d'un foisonnement allant des stars confirmées (Scorn, m² ou Imminent) à des formations toutes récentes voire encore inconnues. Saluons juste, en vrac, un excellent remix de Dead Hollywood Stars, un titre ambient de Gridlock envoûtant et une nouvelle collaboration entre les Australiens David Thrussell (Black Lung) et Darrin Verhagen (Shinjuku Thief), intitulée So Fucking Jazz, qui n'a rien à voir avec le jazz et dont on attend au plus vite des nouvelles. Totalement incontournable, ne serait-ce que par la variété des artistes et des titres proposés, *Masonic* va très bientôt devenir la bible d'une nouvelle franc-maçonnerie du son !

Jean-François Micard

CDATAKILL
Brazilian Nightmare
(Eupholus)



Alors que l'on connaissait surtout Cdatakill pour ses compositions breakcore, c'est avec un album totalement dépourvu de rythmes que celui-ci nous revient aujourd'hui, et force est de reconnaître que le changement a du bon puisque, avec *Brazilian Nightmare*, Cdatakill se hisse d'emblée à la hauteur des meilleurs albums de Lustmord ! Parfois très proche d'une musique de film ("So Alien", "Juno" et ses bribes de piano noyées dans un magma sonore), souvent très dense et terrifiant ("A Question of Purpose", "Los Angeles"), ce cauchemar brésilien chargé d'atmosphères est sans doute l'un des meilleurs albums de dark-ambient que l'on ait pu entendre depuis pas mal de temps. Et si on ignore encore pourquoi *Brazilian Nightmare* se réclame de ce pays d'Amérique latine (peut-être un mauvais rêve se situant sous les frondaisons de la dense forêt amazonienne), il importe de se précipiter au plus vite sur cet objet au superbe packaging, car il est limité à cent petits exemplaires.
Contact : www.eupholus.net

Jean-François Micard

KIRLIAN CAMERA
Uno
(Radio Luxor / E.N.D.E.)



Tous les fans de Kirlian Camera viennent d'être gâtés par Radio luxor qui réédite leurs deux premières œuvres : *Dawn*, une cassette indisponible à la vente en son temps, et *Kirlian Camera*, un mini-LP vinyle totalement épuisé. Réunis sur *Uno*, ces onze titres précieux enregistrés entre 1979 et 1980 sont déjà portés par le génie d'Angelo Bergamini, proche dans sa démarche musicale de Joy Division, avec une basse lourde, une boite à rythme minimale, quelques nappes de synthés angoissantes et un chant masculin ou féminin toujours au bord de l'abîme. C'est simple et beau, on sent que ça a une âme et qu'on assiste à la naissance d'un groupe majeur. Un pur joyau !

Guillaume Michel

CHICKS ON SPEED / KREIDLER
The Chicks On Speed / Kreidler Sessions (Maxi)
(Chicks On Speed Records / Tripsichord)



En allant rejoindre Kreidler dans leur immense base désaffectée de Düsseldorf, les Chicks On Speed ont initié une collaboration fructueuse qui débouche aujourd'hui sur un maxi dont aucun groupe ne peut à cent pour cent revendiquer la paternité. Ni franchement Chicks On Speed (même si les vocaux ironiques portent leur marque), ni vraiment Kreidler (même si leur style transparaît dans les dissonances du background), les trois ritournelles composées en commun lors d'une semaine d'enregistrement sont des pièces à part entière d'un super-groupe qui mériterait de se former pour de bon. Mais ces fragments d'électro cliquetante font pourtant pâle figure face à la véritable perle de ce CD, une reprise inversée et semblant enregistrée sous l'eau, du *Where the Wild Roses Grow* de Nick Cave et Kylie Minogue où l'histoire du meurtre s'inverse comme les protagonistes. Ironiques, subversives et incontournables, comme le reste du travail des Chicks On Speed, ces sessions sont en plus agrémentées d'une vidéo making-of dans le plus pur style home-movie où l'on n'apprend strictement rien, mais qui s'avère néanmoins amusante de par son absence totale de recherche, ses images floues et sous exposées montrant les deux groupes dans des activités triviales.

Jean-François Micard

ERIDU ARCANE
The Dying of an ageless Day
(Cynfeirrd)

The Dying of an ageless Day est le deuxième album de ces Norvégiens portant le nom étrange d'Eridu Arcane (du nom de l'ancienne cité Sumérienne Eridu). Deux jeunes femmes illustrent de leur voix merveilleusement haut perchée les compositions subtilement acoustiques du groupe, le tout formant un album homogène et folk aux accents néoclassiques. Un violon, quelques notes de percus, une flûte, des guitares mélancoliques et des chants harmonieux : il n'en faut pas plus à Eridu Arcane pour nous régaler d'un album d'une douceur infinie.

Yannick Blay

ARCANA
Body of Sin (Maxi)

SOPHIA
The Seduction of Madness (Maxi)
(Cold Meat Industry)



Les deux différents projets de Peter Pettersson, aussi complémentaires qu'indispensables, sortent presque coup sur coup. Tout d'abord, le maxi d'Arcana (sorti en mini-CD à trois mille exemplaires et à mille copies en vinyle), qui ne ressemble en rien à ses prédécesseurs, la voix d'Ida Bengtsson ayant disparu au profit de celle de Peter Pettersson lui-même. On entend en majorité sur *Body of Sin* des instruments acoustiques tels que guitare ou dulcimer, joués de manière très répétitive, entre dark-folk et musique martiale. Plus qu'un changement radical, c'est vraiment une très belle évolution ! *The Seduction of Madness*, lui, est de l'aveu même de Pettersson, inspiré par un tableau de Goya, "Saturne dévorant son fils" mais aussi et surtout par le livre d'un certain Edward M. Podvoll intitulé *The Seduction of Madness : revolutionary Insights into the World of Psychosis and a compassionate approach to a Recovery at Home*. On ne sait pas ce qu'il en est du livre, mais en ce qui concerne la musique, c'est diablement apocalyptique et on se dit qu'In Slaughter Natives vient de se faire chiper sa place de maître du genre.

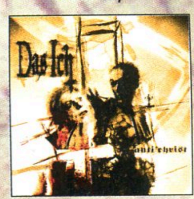
Yannick Blay

STEINBRÜCHEL
Zwischen.raum (Maxi)
(Domizil)

Steinbrüchel aime le silence, l'intègre à ses pièces, en fait la matière de titres où des agrégats sonores, rares et des fréquences aiguës émergent de nappes de silence. Calme, méditatif, son premier mini-CD à la saveur de l'inattendu, et les intervalles de calme, qui s'amenuisent au fur et à mesure que le disque progresse, rendent toute attention forcément recueillie. Quand va surgir le prochain bloc de son ? Où ira-t-il avant de s'éteindre ? Autant de questions qui se posent à l'écoute des dix-neuf titres très courts de ce maxi qui se meut comme le flux et le reflux de la marée. Fermez les yeux, respirez un bon coup, et soyez prêts à pénétrer dans ces intervalles de silence devenu son.

Jean-François Micard

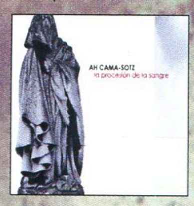
DAS ICH
Anti'Christ
(Danse Macabre / XIII Bis Records)



Quatre ans qu'on attendait un véritable album studio de Das Ich et qu'on n'en pouvait plus de danser sur le remix de "Destillat" par VNV Nation, mais voici enfin qu'arrive le digne successeur d'*Egodram* et surtout, on ne s'en plaindra pas, de *Die Propheten*.
Le monstre sacré est de retour avec un énorme tourbillon d'électronique froide qui vous plonge en Enfer. *Anti'Christ* est en effet un album qui fleure autant la mort que la première œuvre du groupe et même si les sons électro-indus restent encrés dans le troisième millénaire, on retrouve ces breaks glauques, ces refrains hymniques et les thèmes anti-chrétiens qui ramènent ici inévitablement Das Ich vers ses racines gothiques et son côté provoquant. Des tubes aussi colossaux que "Krieg im Paradies", "Keimzeit" ou "Sodom und Gomorra" vont inévitablement faire fondre DJs et danseurs du samedi soir, mais ce sont aussi des titres plus complexes comme "Grund der Seele" ou le très orchestral et poignant "Vater" qui font d'*Anti'Christ* un grand album. On peut maintenant définitivement affirmer que Das Ich est à la darkwave ce qu'est The Cure à la cold wave ou Depeche Mode à la new wave : un précurseur qui a su se renouveler au sein du genre qu'il a créé. Bravo !

Guillaume Michel

AH CAMA-SOTZ
La Procesion de la Sangre
(Hands / Season Of Mist)



Après des débuts ambient post-apocalyptiques, Herman Klapholz d'Ah Cama-Sotz varie les plaisirs sur son nouvel album, *La Procesion de la Sangre*, alternant des plages atmosphériques et rituelles et des titres accrocheurs aux rythmes industriels et froids. Les expérimentations sonores et les samples sont nombreux, qu'ils soient orientaux ("Estigmas" et "The Corridors of the Unseen") ou liturgiques, avec ça et là, la voix étrange et triturée du Belge comme sur "Fluido mortal", un sang rouge au goût acide et plein d'amertume. Signalons que l'album sort aussi en coffret double CD limité à six cents exemplaires.

Yannick Blay

LUSINE ICL
Iron City
(Hymen / Ant-zen)



Avec déjà quatre albums au compteur, Jeff McIlwain, alias Lusine Icl, est parvenu à définir un territoire vaste au sein duquel on le retrouve à chaque fois avec plaisir. Démentant son titre furieusement industriel, *Iron City* n'est, pas plus que les réalisations précédentes de Lusine Icl, un album bruitiste, ni même franchement urbain. Entre ambient aérien, electronica suave et parfois même lounge music, Lusine Icl est comme une oasis indifférente à la tempête qui se lève tout autour de lui. C'est en vain que l'on chercherait dans *Iron City* des échos du Los Angeles qui entoure McIlwain, et qu'il préfère négliger au profit de paysages de cités forcément radieuses, dont toute agressivité serait bannie. Et oui, dans ces cités de fer là, on serait ravis de vivre. En attendant...

Jean-François Micard

AGF
Head Slash Bauch
(Orthlorng Musork / Limonade)



Non, AGF n'est pas la musique de la dernière publicité d'une compagnie d'assurance bien connue. Il s'agit tout simplement d'Antye Greie-Fuchs, plus connue pour son rôle de chanteuse au sein de Laub et pour ses diverses collaborations avec des pointures de l'electronica minimale comme Vladislav Delay et Mathias Schaffahauser. Pour son premier album solo, AGF s'est inspiré de quelques-unes de ses récentes performances, des spoken-words où elle se contentait de lire du code HTML d'une voix atone. C'est donc ce même environnement technologique qui baigne aujourd'hui *Head Slash Bauch*, mais s'accompagne d'un travail d'orfèvre oscillant entre industriel et electronica saccadée et calme à la fois. Les voix, ânonnant des textes comme "body>bgcolor= red.slash =green.beton", travaillées comme un simple matériau musical, viennent griffer la surface d'une musique aussi attirante que froide, s'insinuer entre les lignes de force pour mieux les faire ressortir. Vingt-trois titres, courts et denses, vingt-trois bonnes raisons de vraiment se réconcilier avec ces trois lettres !

Jean-François Micard

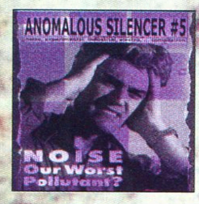
PSYCHE
Endangered Species
(Accession Records)



Petit cadeau pour ses fans, Darin Huss se fend cette année d'un opus contenant quatre nouveaux titres et une multitude de remixes plus intéressants les uns que les autres. *The hidding Place* nous avait convaincus l'an passé que ce petit dieu de la cold wave électronique avait fait entrer sa musique dans le troisième millénaire avec des sons très future-pop à faire pâlir de jalousie Covenant, Apoptygma Berzerk et consorts. Rémi Szyszka, son nouvel acolyte responsable de toute la programmation, est vraiment doué et il sait rendre gloire à la voix somptueuse de Darin, souvent comparée à celle d'un Marc Almond gothique. Les quatre nouveaux morceaux d'*Endangered Species* sont extraordinaires, rythmés, puissants, mélodiquement parfaits, grouillants de sons lunaires et de beats renversants, en particulier "The Beyond" qui devrait devenir le chouchou des DJs et "Memento", très Depeche Mode période *Music for the Masses*. Les remixes se concentrent principalement sur des titres de *The hidding Place* et sont vraiment tous excellents, avec une mention très bien pour celui de "Sanctuary" par Negative Format, mélangeant trance et indus avec des montées vertigineuses.

Guillaume Michel

COMPILATION
Anomalous Silencer #5
(Napalmed)



Attention, compilation extrême ! Avec trente-sept groupes pour près de quatre-vingts minutes, *Anomalous Silencer #5* avance le nez dans le guidon et à plein tubes. Provenant de tous les coins du monde, les groupes réunis ici ont comme seul point commun un goût immodéré pour le bruit ou la vitesse. Du harsh power-noise de Mourmansk 150 au breakbeat de Murder By Static, du jazz d'avant garde de Neuro à la gabber indus de Fast Forward vs DJ Die-Suck, tout dépote à un rythme infernal que l'on a parfois peine à suivre tant les morceaux, courts, parfois trop, zappent sans prévenir. Evidemment le son de ces trente-sept formations, pour la plupart totalement inconnues, n'est souvent pas très pro, le design est très amateur, mais l'énergie est là, la rage aussi, et c'est littéralement sur les rotules que l'on ressort de l'une des compilations les plus brutalement éclectiques qu'il nous ait été donné d'entendre.

Contact : http://mourmansk150.free.fr

Jean-François Micard

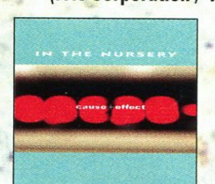
SIKHARA
Voices of many
(Radon)



Sikhara n'est pas très loin d'Ah Cama-Sotz dans le traitement d'ambiances sombres, rituelles et industrielles. Mais *Voices of many* sonne vraiment plus rock, entendez plus organique mais aussi plus tribal. Le groupe américain se considère comme nomade et n'a de ce fait pas vraiment de domicile fixe. Sikhara (qui est un temple de Vishnu) prend des idées à droite à gauche au gré de ses voyages et les intègre à sa musique répétitive et percussive, souvent à la limite du bourrage de crâne. A noter que *Voices of many* est principalement disponible via le site de leur label ultra-indépendant, Radon. **www.radonstudio.com**

Yannick Blay

IN THE NURSERY
Cause + Effect
(ITN Corporation / Tripsichord)



S'il est bien un groupe que l'on ne s'attendait pas à voir de sitôt sacrifier à l'exercice de l'album de remixes, c'est bien In The Nursery, qui préférait revisiter lui-même ses propres titres afin de les réactualiser (comme ce fut le cas sur *Engel*), plutôt que de les confier à d'autres. Pourtant, le hasard et l'amitié ont rendu possible ce *Cause + Effect* au casting des plus original, qui s'éloigne souvent de la notion de remix pour s'approcher de celle de réinterprétation, chacun ajoutant son propre univers à celui des jumeaux de Sheffield. Ainsi promenée entre heavenly-voices (Chandeen, Faith And The Muse), electro new-school (Flesh Field, Assemblage 23), drum'n'bass (Seize, Attrition), électro-indus (Haujobb), cold-wave (And Also The Trees, A_Robot) ou trip-hop (Steve Bennett), les titres des frères Humberstone, tirés de leur longue discographie se colorent de nuances complètement inédites et jadis inimaginables. Entendre la guitare si personnelle d'And Also The Trees se marier à "Corruption", ou la voix de Monica Richards (Faith & the Muse) s'entrelacer autour de celle de Dolores tient du miracle, du fantasme fait réalité par de véritables alchimistes capables de transcender la matière. Et lorsqu'In The Nursery eux mêmes, plutôt que de se remixer, préfère reprendre le "Love will tear us apart" de Joy Division dans une version ITN bouleversante, on se dit que tout cela est trop beau et que *Cause + Effect* pourrait bien n'être qu'un rêve. Par pitié, ne nous réveillez pas !

Jean-François Micard

COMPILATION
The Force Lab Edition : Composure – Mixed by Algorithm
(Force Lab / Tripsichord)

Bien qu'il apparaisse comme une compilation du label Force Lab, nouvelle subdivision rhizomatique de Force Inc / Mille Plateaux, *Composure* n'en est pas une à proprement parler, puisque l'ensemble des titres y est mixé par l'un des plus indispensables acteurs de la scène techno de Montréal, Jeff Milligan, alias Algorithm. Mix-album, alors ? Pas vraiment non plus puisque, faisant fi de l'habituelle spontanéité que ce terme implique, Algorithm a édité, mixé, retravaillé, et rééchantillonné près de trois cents boucles qui constituent la matière première d'un long périple down-tempo découpé en seize pistes indissociables. Difficile de reconnaître dans *Composure* l'apport exact de Kid606 (le plus mis à contribution), Kit Clayton ou Vita, tant les sons y sont amalgamés, mais cela importe peu devant l'homogénéité d'un album presque dénué des aspérités auxquelles on pouvait s'attendre et qui instille un climat de torpeur bienheureuse.

Jean-François Micard

WELLE : ERDBALL
Die Wunderwelt der Technik
(Synthetic Symphony / SPV)



Welle : Erdball, le groupe le plus rigolo de la scène electro-pop allemande nous fait découvrir en 2002 "le monde merveilleux de la technique" avec un septième album toujours aussi frais et plein d'une énergie vraiment communicative. Ce gentil duo nous balance encore son fameux mélange hétéroclite de new wave pleine de sons de synthés analogiques très eighties, d'électro quasi industrielle parfois, de petites mélodies entêtantes et de rythmes simples mais qui pulsent. Le chant en allemand très classe convient parfaitement à cette musique follement entraînante que les deux dandys au look "Men In Black" de Welle : Erdball savent rendre intemporelle car leur démarche évite toujours savamment le ridicule,

sachant mélanger l'antédiluvien et l'ultra-moderne. On vous conseille vivement, si vous ne connaissez pas ce groupe acclamé dans son Allemagne natale, de vous procurer les albums précédents, presque tous aussi bons que celui-ci.

Guillaume Michel

MIMETIC
On the Other Side
(Hands / Season Of Mist)

Tous ceux qui l'ont vu en concert savent à quel point Mimetic se démarque de la majeure partie des formations électroniques qui, en live, se contentent d'appuyer sur la touche "lecture" du DAT. Mimetic, au contraire, y décompose et recompose ses titres, en mélange des bribes et en crée d'autres, met sur pied un paysage inédit qui, bien évidemment ne se répétera pas. C'est pour cela, pour cette intangibilité de ces créations éphémères, qu'un live tel que *On the Other Side* est le bienvenu d'autant que, optant pour le format triple vinyle dans un écrin de luxe, Mimetic a pu diviser son travail en cinq faces distinctes portant chacune le nom d'une ville ("The Other Side of Paris", "The Other Side of Berlin" etc.).
Une classification qui ne tient pas que du simple sens pratique tant la musique de Mimetic, profondément urbaine, est perméable aux environnements qui la voient naître. Ainsi, expérimental et techno à Paris, Mimetic apparaît davantage psychédélique et cinématographique à Amsterdam, techno-indus rythmique et tribal à Genève, dur et métallique à Berlin et plus ambient à Bratislava. Quant à la sixième face, intitulée "The Other Face of Mimetic", elle montre encore un nouveau visage de l'hydre français, lente, âcre et industrielle. Une réussite parfaite, tant d'un point de vue musical que conceptuel ou esthétique qu'il est absolument impératif de faire tourner en boucle.

Jean-François Micard

COIL
The Remote Viewer
(Autoproduction)



John Balance et Peter Christopherson ont eu envie d'enregistrer un CD-R avant de partir pour une tournée de printemps. Ils ont du même coup composé avec leurs nouveaux compagnons de tournée, Cliff Stapleton et Mike York ainsi que le fidèle cyclo-pède Simon Norris (avec le retour de Danny Hyde aux manettes). Résultat : trois longs titres lancinants faisant la part belle à la cornemuse pour le premier, minimaliste et entêtante en diable, ou encore aux tablas, nous transportant au Proche-Orient, sûrement du côté de Marrakech. Coil s'ingénie à pénétrer votre esprit à distance à l'aide de sons hypnotiques et sournois pour mieux téléguider vos voyages nocturnes.

Limité à cinq cents copies et vendu en concert uniquement.

Yannick Blay

COMPILATION
Resist the Command 2
(Dystopian Records)



Second volet, cette fois-ci double, de la série consacrée par le label Dystopian Records à la nécessaire résistance à une Amérique antidémocratique, corrompue et agressive, *Resist the Command 2* s'avère d'autant plus indispensable depuis les événements de 2001 qui ont encore accru la propension américaine à l'autoritarisme sur le reste du monde et au mépris des règles du droit international. Permettant à de nombreuses formations d'exposer leurs vues sur la question, *Resist the Command 2* est surtout une belle collection d'inédits et de remixes qui plaira à tous les fans d'électro sans vraiment satisfaire les autres, l'ensemble des formations convoquées œuvrant en effet dans un style des plus classique, ce qui, comme pour toutes les compilations, nous offre du très bon, et du passable. Du côté du très bon, on sautera à pieds joints sur le remix future-pop du "The Universe" de Snog par Negative Format, de loin la meilleure surprise de ce double CD, aux côtés de Headscan, Cymotec qui reprend les Dead Kennedys, Buropolitik, Project-X ou Flesh Field, réservant le pire, à savoir les imbuvables clones de Project Pitchfork Absurd Minds, E.S.R. ou Axoe (une reprise lénifiante de Lennon) à nos ennemis et censeurs. Entrez en résistance !

Jean-François Micard

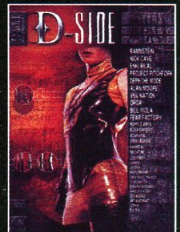
ZYMOSIZ / EXCLIPSECT
S/T
(Possessive Blindfold)

Vétéran du désormais défunt label américain Possessive Blindfold, Zymosiz a pris sous son aile le nouvel arrivant Exclipsect pour un split-LP bâti autour d'un titre commun ("Intercourse"), et le résultat est une véritable tuerie. Chacun a composé deux titres occupant une face du vinyle, et le mot d'ordre semble avoir été de supplanter l'autre dans un duel à mort où tous les coups sont permis. À l'indus rythmique violente, âpre et métallique de Zymosiz, Exclipsect répond par un titre aux beats complètement déstructurés et un autre aussi straight et rentre dedans que ceux de son partenaire/adversaire. Un beau combat en deux rounds (on en aurait évidemment souhaité plus) où il n'y a pas de vainqueur, mais où Exclipsect gagne sans mal sa place dans le peloton des formations marquantes du moment. De quoi patienter en attendant son premier album prévu pour très bientôt.

Jean-François Micard

ANCIENS NUMÉROS

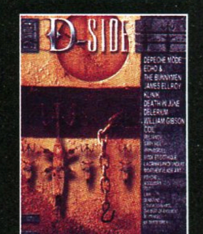
D-SIDE 1 : EPUISE



D-SIDE 2

• FLESH FIELD • BRIGHTER DEATH NOW • OLIVIER LEDROIT • L'ÂME IMMORTELLE • GODHEAD • VOLTAIRE • PARADISE LOST • WITHIN TEMPTATION • COVENANT • VAUGHAN OLIVER • KRAMM • NEUROTICFISH • ORGY • LE PACTE DES LOUPS • NINE INCH NAILS • PRAGA KHAN • DAN SIMMONS • S.P.O.C.K. • THE MISSION • DOUG BRADLEY • VELVET ACID CHRIST • DAVID CRONENBERG • SOL INVICTUS • LACUNA COIL • JACK OR JIVE • LES JARDINS MEDIEVAUX • THE CHAMELEONS • ZOMBIES • GEROME NOX

C-D SIDE :
• THE MISSION • LACUNA COIL • WITHIN TEMPTATION • GODHEAD • PRAGA KHAN • COVENANT • L'ÂME IMMORTELLE • VELVET ACID CHRIST • FLESH FIELD • KRAMM • NEUROTICFISH • S.P.O.C.K. • THE CHAMELEONS • SOL INVICTUS



D-SIDE 3

• BLIXA BARGELD • ANGELS & AGONY • POPPY Z. BRITE • LYCOSIA • DEPECHE MODE • NICK CAVE & THE BAD SEEDS • ART & INTERNET • OHGR • FAST FORWARD • LUCYFIRE • ENKI BILAL • 2ND GEN • RAMMSTEIN • FEAR FACTORY • THEATRE OF TRAGEDY / LACUNA COIL • BILL VIOLA • DIMMU BORGIR • PROJECT PITCHFORK • SOMATIC RESPONSES • VNV NATION • ALAN MOORE • SIECHTUM • JARBOE • GOD MODULE • HANNIBAL / STEPHANE BOURGOIN • ATARAXIA • LE CABINET NOIR • VIOLET INDIANA • ANNE DUGUËL • SOPHIA

C-D SIDE :
• RAMMSTEIN • PROJECT PITCHFORK • OHGR • THEATRE OF TRAGEDY • VNV NATION • ANGELS & AGONY • GOD MODULE • SOMATIC RESPONSES • 2ND GEN • FAST FORWARD • SIECHTUM • LUCYFIRE • LYCOSIA • GOR • SOPHIA • NICK CAVE

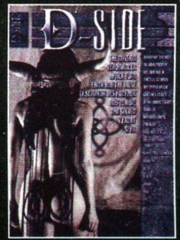
D-SIDE 4

• SEABOUND • THE DUST OF BASEMENT • BLUTENGEL • LE TRISTE SIRE • KLINIK • ECHO & THE BUNNYMEN • PSYCHE • LACRIMAS PROFUNDERE • MODE ET GOTHIQUE • HYPNOSKULL • DEPECHE MODE • FOG • LAIN • MORTHEM VLADE ART • GARY HILL • VELJANOV • DEATH IN JUNE • JAMES ELLROY • POPPY Z. BRITE • DELERIUM • RETOUR AU MOYEN-AGE • WILLIAM GIBSON • COIL • ACCESSORY • LOUISA JOHN-KROL

C-D SIDE :
• DEPECHE MODE • KLINIK • DELERIUM • HYPNOSKULL • ACCESSORY • THE DUST OF BASEMENT • BLUTENGEL • SEABOUND • PSYCHE • VELJANOV • MORTHEM VLADE ART • ECHO & THE BUNNYMEN • LACRIMAS PROFUNDERE • DEATH IN JUNE • LE TRISTE SIRE • LOUISA JOHN-KROL

D-SIDE 5 : EPUISE

D-SIDE 6 : EPUISE



D-SIDE 7

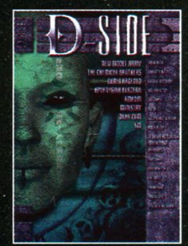
• AUDE • DIARY OF DREAMS • MY DYING BRIDE • MISS KITTIN & THE HACKER • THERION • H_M_B • AM'GANESHA'N • JEAN-MARC LIGNY • HELIUM VOLA • ZEROMANCER • ROB ZOMBIE • JOANN SFAR • VROMB • LYS • THE MISSION • FAITH AND THE MUSE • LE SEIGNEUR DES ANNEAUX • APHEX TWIN • MLADA FRONTA • ERIC KELLER • Y FRONT • GOETHES ERBEN • NAN GOLDIN • COLLECTION D'ARNELL-ANDREA • MORTIIS • TACTILE GEMMA • MONOLITH • OIL 10

C-D SIDE :
• THE MISSION • ZEROMANCER • Y FRONT • MONOLITH • H_M_B • OIL 10 • FAITH AND THE MUSE • HELIUM VOLA • MISS KITTIN & THE HACKER • MLADA FRONTA • APHEX TWIN • MORTIIS • DIARY OF DREAMS • TACTILE GEMMA • GOETHES ERBEN • COLLECTION D'ARNELL-ANDREA • LYS+LOUISA JOHN KROL • AM'GANESHA'N

D-SIDE 8

• KMFDM • THE CURE • LIZA N'ELIAZ • SPEAKING SILENCE • SAVAK • FELIX DA HOUSECAT • LE 7ÈME CERCLE • SEVEN PINES • NEON ELECTRONICS • PATRICK EUDELINE • HOCICO • CURVE • VNV NATION • THE HORRORIST • SNUFF MOVIES • TIAMAT • NINE INCH NAILS • MY PET SKELETON • FISCHERSPOONER • DEINE LAKAIEN • FROM HELL • THEATRE OF TRAGEDY • CYCLOBE • ARNOLD BÖCKLIN

C-D SIDE :
• CURVE • THEATRE OF TRAGEDY • KMFDM • VNV NATION • THE HORRORIST • HOCICO • LIZA N'ELIAZ • FISCHERSPOONER • SAVAK • NEON ELECTRONICS • FELIX DA HOUSECAT • DEINE LAKAIEN • SPEAKING SILENCE • TIAMAT • SEVEN PINES • CYCLOBE



D-SIDE 9

• SULPHURIC SALIVA • ENDORPHINE • THE CREST • SIEG ÜBER DIE SONNE • PZYCHO BITCH • FADING SUNS • CROSSOVER • INTERNATIONAL DEEJAY GIGOLO RECORDS • DKAY.COM • NEW MODEL ARMY • ANNE PLOY • KMFDM • GRAVITY KILLS • LE NOUVEAU CINEMA FANTASTIQUE JAPONAIS • COLLAPSE • APOPTYGMA BERZERK • INDOCHINE • THE CHEMICAL BROTHERS • MESH • DARIO ARGENTO • SIN • MINISTRY • LE SERPENT A PLUMES • SOL INVICTUS

C-D SIDE :
• KMFDM • SIN • GRAVITY KILLS • MINISTRY • SULPHURIC SALIVA • THE CHEMICAL BROTHERS • COLLAPSE • DKAY.COM (EX-DIE KRUPPS) • APOPTYGMA BERZERK • MESH • CROSSOVER • ENDORPHINE • PZYCHO BITCH • SIEG ÜBER DIE SONNE • SEBENZA+JUSTIN SULLIVAN (NEW MODEL ARMY) • INDOCHINE • SOL INVICTUS • THE CREST

BON DE COMMANDE :

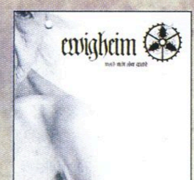
☐ D-Side 2 ☐ D-Side 3 ☐ D-Side 4 ☐ D-Side 7 ☐ D-Side 8 ☐ D-Side 9

Le numéro : **7 €** (Port compris) - CEE : **8 €** (Port compris) - Autres pays : **8,50 €** (Port compris)

Nom .... **Prénom** ....
Adresse ....
....
Code postal .... **Ville** ....
Pays : ....
Tél : ....
E-mail : ....
Signature (obligatoire) **:**

Coupon à renvoyer, accompagné de votre règlement **par chèque uniquement** à l'ordre de **EDICIDE Publications**, à l'adresse suivante : D-Side Magazine / Anciens Numéros - 3 bis, rue Pasteur - 94270 Le Kremlin-Bicêtre - France

EWIGHEIM
Mord nicht ohne Grund
(Prophecy Productions / Adipocère)



Le succès grandissant et planétaire de Rammstein donnerait-il encore des idées à leurs compatriotes moins chanceux ? C'est ce que l'on se dit en écoutant ce premier méfait d'Ewigheim, side-project de Eisregen, groupe de black-metal allemand de seconde zone qui n'a jamais dépassé le cercle des initiés. Mais ce *Mord nicht ohne Grund* n'est pas un Rammstein au rabais. Certes, les ressemblances sont nombreuses (sons électroniques, guitares lourdes...), mais Ewigheim arbore un côté plus métal et plus mélancolique. Ce premier album n'est pourtant pas un disque coup de poing, c'est une œuvre très sombre, par moments gothique, où le chant, allemand forcément, est moins haché, plus fin, à l'instar de celui des ballades de Rammstein. Tout cet ensemble donne un aspect bien moins festif que Rammstein, moins orienté dance floor, moins inspiré aussi pour cause de linéarité, sans pour autant être une nouvelle production inutile, au contraire. Une chose est sûre, Ewigheim a plus de chances de faire parler de lui que Eisregen tant ce projet est plus abouti et travaillé.

Pierre Rossignol

KAFFEE MATTHEWS / ANDY MOOR
Locks

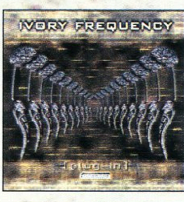
YANNIS KYRIAKIDES
A ConSPIracy Cantata
(Unsounds)

Unsounds, nouveau label consacré à l'improvisation et aux formes mutantes de la musique contemporaine, nous envoie ces deux premières pièces qu'il importe de rapprocher davantage d'une notion d'art sonore que d'une consommation ordinaire de la musique. Vétéran de la musique improvisée, Kaffee Matthews, qui opère depuis plus de dix ans dans les contextes les plus divers pour des installations ou des performances où ses techniques de sampling live font merveille, est ici accompagnée par le guitariste Andy Moor, dont les expérimentations ont fait les beaux jours de The Ex. Travaillé à partir du simple élément guitare, échantillonné et retravaillé live, *Locks* est un paysage variant de l'infiniment petit à des murs de son compacts, évoluant lentement en dehors du cadre préétabli du travail de chacun pour explorer de nouvelles voies encore inédites. Le Chypriote Yannis Kyriakides s'intéresse pour sa part au langage codé, aux communications cryptées qu'il assimile aux prophéties de l'oracle de Delphes. Composée pour deux voix, un piano et divers éléments électroniques, *A ConSPIracy Cantata*, œuvre ambitieuse et décalée récompensée en 2000 par un prix prestigieux, est accompagné de deux autres travaux plus courts laissant une part plus importante à l'électronique et aux rythmes préprogrammés. Un début de collection idéal pour découvrir que, oui, il y a une vie au-delà de Funker Vogt !

Jean-François Micard

IVORY FREQUENCY
Plug-in
(Dependent / Season Of Mist)





Si "Today", évident hit pour club, nous a permis de découvrir le nom d'Ivory Frequency, il serait trop restrictif de ne voir dans ce projet grec qu'un énième secoueur de dance floors, vite apprécié, vite consommé, et vite oublié. Car, comme nous le prouve le très surprenant *Plug-in*, Ivory Frequency vise bien plus loin que cela à une assimilation sous son égide de tous les genres que compte la musique électronique. A la fois electro-dark, trance ou ambient, *Plug-in* montre qu'Ivory Frequency est à l'aise partout, même si l'ensemble apparaît parfois un peu décousu, au point qu'on ait plus l'impression d'entendre une compilation qu'un seul et unique projet. Mais ce défaut de jeunesse est vite oublié devant la justesse et l'efficacité de titres comme "The strangest Callings", "Clock is ticking fast", "Beasts & Demons" ou "Today" qui revient en deuxième semaine pour vous éviter d'avoir à vous procurer le maxi. Calez-vous sur la fréquence ivoire, vous ne le regretterez pas.

Jean-François Micard

SCHATTENSCHLAG
Flashback
(Trisol)



Joachim Sobczak, la moitié "gentille" de Siechtum et auteur, sans Thomas Rainer de L'Âme Immortelle, d'un deuxième album plus électro et plus sage, s'était fait remonter les bretelles en début d'année par ledit Thomas revenu aux commandes de Siechtum pour un troisième album d'indus sauvage absolument sensationnel, [Diagnose : Zeit]. Pas étonnant qu'après que son pote l'ait ridiculisé au sein même de leur projet, le gentil Joachim ait eu envie de prouver au monde qu'il pouvait aussi faire le gros méchant tout seul. Voici donc Schattenschlag, son projet solo s'imprégnant allégrement de tous les standards d'indus rythmique de l'écurie Ant-zen, Converter, Hypnoskull et Noisex en tête. Les fans du genre ne seront pas déçus car même si c'est loin d'être original, ça déchire, c'est très bien produit, et le petit côté martial à la Feindflug sur certains titres est plus qu'efficace. Ze tube de l'album est en fait un remix de "Flashback" par Infekktion, un groupe d'électro teutonaze qui pue pourtant pas mal en général, avec des samples de guitares mitraillés et une rythmique bulldozer vraiment vilaine.

Guillaume Michel

COMPILATION
Touch Ringtones
(Touch)



Fléau moderne par excellence, le téléphone portable ajoute à l'inutile amalgame des "t'es où ?", un mauvais goût assez terrifiant en matière de sonnerie. Qui n'a jamais eu envie de piétiner rageusement ces bidules alors qu'ils ânonnaient sur deux tons le générique de *Loft Story* ou du *Bigdil* ? Heureusement, Touch est là pour redonner un soupçon d'aspect ludique à la chose et nous offre avec *Ringtones*, la plus épatante collection de sonneries qui soit. De Hazard à Fennesz, de Pita à Pan Sonic, de Gilbert & Georges à Main, tout ce que l'electronica et l'art contemporain compte de concepteurs audacieux se sont prêtés au jeu de ces pièces miniatures, souvent de quelques secondes seulement, destinées à remplacer dans le futur les intolérables bêlements synthétiques des portables actuels. Tout en rêvant à un monde empli des "Help !" de Leif Elgreen, des longues vibrations de Disinformation, des drones de AER aux crachotements de Pan Sonic, on envisagera de s'acheter plusieurs portables, histoire de pouvoir les appeler tous en même temps ! "Allo, t'es où ?"

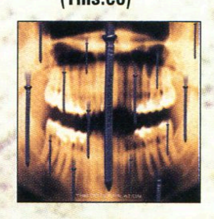
Jean-François Micard

PROYECTO MIRAGE
Do not look at Me
(Hands / Season Of Mist)

Les groupes industriels affectant généralement de ne pas avoir d'image, c'est avec un certain étonnement que l'on retrouve une photo du duo sur le superbe nouveau picture-disc tiré à cinq cents copies de Proyecto Mirage. Condensé des aspects les plus dansants de Proyecto Mirage, *Do not look at Me* offre six titres rythmiques et agressifs, distordus mais cependant accrocheurs, et semble pointer directement en direction des DJs et du public des clubs. Cependant, inutile de chercher ici les sempiternels remixes ayant cours sur ce genre de projets, il s'agit bel et bien de six nouveaux titres, entêtants, répétitifs, des machines à broyer les corps et les méninges comme savent les produire Proyecto Mirage. Un bonheur masochiste qui va faire saigner sur les pistes !

Jean-François Micard

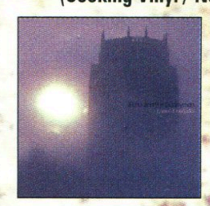
COMPILATION
Thisconnected
(This.co)



Publiée sur le prometteur label portugais This.co, affilié à Ras.Al.Ghul, *Thisconnected* est une histoire d'amitié et d'affinités personnelles. On y retrouve ainsi les Berlinois de Column One avant leur période rétro, un remix club à souhait du "Moot Point" de Mimetic Mute, un dub lourd et bancal de Delphium, un titre au violon slave de Matt Howden et un Troum terriblement menaçant aux côtés d'artistes maison (Ras.Al.Ghul, bien sûr, mais aussi Sci-Fi Industries et Rasal.A.Sad). Le résultat, éclectique et polychrome, est également des plus passionnants, chaque groupe ayant ici fait cadeau d'un inédit vraiment réussi. Connection !

Jean-François Micard

ECHO AND THE BUNNYMEN
Live in Liverpool
(Cooking Vinyl / Naïve)



Ce *Live in Liverpool* a de quoi ravir tous les fans du groupe, de Liverpool justement, à l'image de leur dernier concert à Paris. En effet, le choix des titres est des plus judicieux et la guitare de Will Sergeant illustre à merveille l'une des plus grandes voix du rock. Echo and the Bunnymen s'y fait mélodieusement romantique et sa cold-pop réussit à faire pleurer jusqu'aux moins nostalgiques. Même les titres les plus récents, c'est-à-dire post *The Game* et dégoulinant de glucose avarié, apparaissent ici sous un nouveau jour. On regrettera juste que n'y figure pas "Heads will roll" et que le grand Ian ne joue plus sur scène le fabuleux "Porcupine". Le "SuperMellowMan" Ian McCulloch à l'ego énorme à jamais justifié par son talent semble se régaler à chanter les chansons qui ont bercé les froides années 80 et le fan se retrouve en apesanteur à l'écoute de "All that Jazz", "The Cutter", "The killing Moon", "Ocean Rain" et surtout "All my Colours". "Never stop", Ian.

Yannick Blay

FRAMES A SECOND
Disoriented xpress
(Spectre)

Pour son deuxième album, Frames A Second s'intéresse à la surcharge d'information que chacun est amené à supporter chaque jour. Trop de données, trop d'informations, trop de communications dans le vide. Face à cette overdose médiatique, le duo belge entend réagir à sa façon par une nouvelle surcharge numérique qui évolue dans les marges de l'industriel contemporain. Tout à la fois électro, indus, rituel et tribal, *Disoriented xpress* est comme une cérémonie païenne, une danse autour du veau d'or des données brutes, des flashes sans conséquence et de la désinformation induite par cet amas de faits impossibles à trier. Evoquant souvent un Ah Cama-Sotz plus digital et froid, Frames A Second nourrit d'ailleurs de fortes affinités avec ce projet voisin, puisque l'édition limitée de l'album comprend un EP supplémentaire offrant quatre titres de Frames A Second vs. Ah Cama-Sotz. Eteignez votre télé, la vérité est ici !

Jean-François Micard

CORBEYRAN / GUERINEAU / RUBY
Le Chant des Stryges - Existences

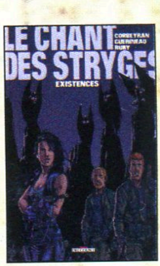
CORBEYRAN / CHARLET
Le Maître de Jeu - Matrice

CORBEYRAN / SURO
Le Clan des Chimères - Bûcher

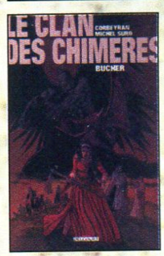
(Delcourt)

Série à multiples tiroirs, *Les Stryges*, issue de l'imaginaire fertile de Corbeyran, occupe pas moins de quatre lignes narratives distinctes et compte à l'heure actuelle douze volumes. Tout commence par un récit d'espionnage surnaturel, un peu à la manière des *X-Files*, lorsqu'un être ailé s'écrase dans une base militaire ultra-secrète des Etats-Unis. Suivant une piste apparemment ininterrompue de trahisons, de complots et de cadavres, les héros du *Chant des Stryges* vont finir par découvrir que ces créatures sont omniprésentes depuis l'aube de l'humanité, et donner matière à diverses séries dérivées dont deux d'entre elles parviennent aujourd'hui à la fin de leur premier cycle. *Existences*, tout d'abord, qui termine en fanfare la recherche des Stryges par une nouvelle recrudescence de manipulations et de meurtres politiques menant à une découverte des plus surprenantes. De loin la plus satisfaisante de toutes les facettes du cycle, *Le Chant des Stryges* parvient à se clore en beauté tout en ouvrant de nouvelles pistes pour l'avenir. *Le Maître de Jeu*, par sa vision caricaturale du jeu de rôles, énerve toujours un peu, mais se rattrape avec *La Matrice*, qui dérape page après page dans la terreur pure. *Le Clan des Chimères*, en revanche, version médiévale de la légende des Stryges, s'avère toujours aussi excellent avec *Bûcher*, un second tome qui nous replonge dans l'horreur de l'Inquisition et de ses procès. Entre procès de sorcières, hérésie et diablerie, Corbeyran et Suro parviennent à donner un ton particulier, et très noir, à ce spin-off aussi indispensable que la série qui l'a vu naître. Les Stryges sont partout, êtes-vous prêts pour la rencontre ?

Jean-François Micard



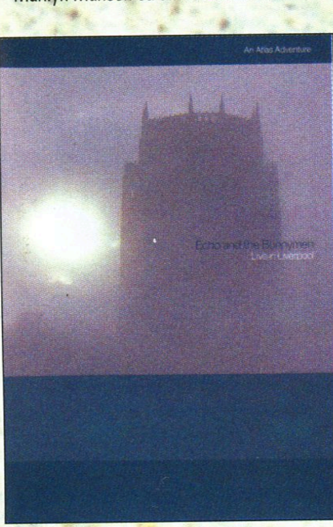




ECHO AND THE BUNNYMEN
Live in Liverpool - DVD

(Cooking Vinyl / Naïve)

Blue jean élimé, veste en cuir et lunettes noires, Big Mac affiche une certaine classe hors modes et on peut en dire autant des chansons des Bunnymen. Ce DVD aux ambiances très "fog" célèbre un fabuleux retour aux années 80 : la façon de filmer, les lumières, les rideaux de fumée, la salle, tout concourt à nous replonger dans les concerts mythiques d'avant la première séparation, en 1988. La set-list est irréprochable, et les vieux titres n'ont pas pris une ride, Ian McCulloch non plus. Cette dernière tournée genre Best of était certainement la meilleure à capturer en DVD. C'est ce que prouve en tout cas ce *Live in Liverpool* où les tubes se succèdent sur fond d'images d'archives eighties où l'on peut notamment revoir la larme à l'œil le regretté batteur du groupe, Pete de Freitas, tragiquement disparu. Ceux qui découvriront les majestueux Echo and the Bunnymen par le biais de ce live en images trouveront peut-être ce concert un peu trop sage, les forfanteries du chanteur alliées au format pop-wave des chansons pouvant paraître trop policées en comparaison avec un Marilyn Manson ou un Nine Inch Nails.



Mais Echo and the Bunnymen n'a pas besoin de cette surenchère technologique ni d'une performance ultra-énervée pour satisfaire un public d'ores et déjà conquis. Ian McCulloch n'a qu'à rester lui-même et laisser son charme agir, un charme aussi vocal que gestuel. Le Liverpoolien s'assume crooner, laisse sa guitare rythmique au vestiaire pour pouvoir s'accrocher à son pied de micro, se permettant parfois quelques facéties telles des jonglages footballistiques avec ses propres mégots de cigarettes. Et l'émotion est au rendez-vous : "Bring on the dancing Horses", "All that Jazz", "Over the Wall", "The killing Moon"... Autant de souvenirs d'une autre époque. Mais s'il fallait choisir entre un *Live in Liverpool* et un *And all that could have been*, on choisirait... OK ! NIN !

Yannick Blay

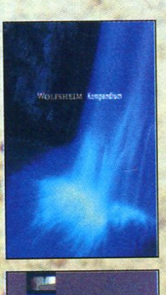
WOLFSHEIM
Kompendium - **DVD**

(Strange Ways)

GOETHES ERBEN & PETER HEPPNER
1302 km Island auf der Suche nach dem Glasgarten - **DVD (Blindhead Enterprises)**

Chez D-Side, on est fou de la pop électronique de Wolfsheim et on frémit dès que Peter Heppner ouvre la bouche. En attendant leur nouvel album prévu pour la rentrée, le duo de Hambourg nous offre un splendide DVD contenant un concert de la tournée *Spectators*, leur dernier album sorti en 1999, sept clips ("Künstliche Welten", "Closer still", "Now I fall", "The Sparrows and the Nightingales", "It's hurting for the first Time", "Once in a Lifetime" et "A new Starsystem has been explored"), une interview sous-titrée en anglais et une galerie de photos. Malgré un goût prononcé pour le minimalisme visuel (quelques tubes en métal, des projections d'images rigolotes et des jeux d'eau) et un jeu de scène inexistant, Wolfsheim en live ça reste musicalement grandiose. L'interview est assez intéressante et les clips sont vraiment pas mal foutus, toujours très "humains" et très émouvants, Wolfsheim préférant faire simple en jouant avec nos sentiments que d'opter, malgré l'énorme succès populaire du groupe en Allemagne, pour des superproductions pleines d'effets spéciaux. On reste avec Peter Heppner mais maintenant dans le cadre de sa fameuse collaboration avec Goethes Erben, le duo darkwave l'ayant invité à chanter l'an passé sur le somptueux "Glasgarten" que nous vous avions présenté dans D-Side 7. C'est un DVD joli mais trop court qui s'occupe d'immortaliser visuellement cette rencontre entre deux monstres sacrés de la scène dark allemande. Le clip de "Glasgarten", réalisé par Ulrike Rank, responsable de tout l'artwork de Goethes Erben, est une pure merveille tournée en Islande dans des paysages extraordinaires. Ulrike a su produire des images précieuses, jouant avec l'eau, la glace, les couleurs et bien sûr Peter Heppner, Oswald Henke et Mindy Kumbalek. Un documentaire retrace leur voyage en Islande, les repérages, les trucages et l'ambiance de tournage très particulière créée par ces étendues de glace immenses et ces terres nues, bref, cela surprend et c'est assez agréable à regarder. La troisième et dernière plage du DVD est le clip de "Der Eisturm", en fait un montage d'image prises pendant les concerts de la récente tournée de Goethes Erben et en coulisses.

Guillaume Michel





SHINYA TSUKAMOTO
Tetsuo / Tetsuo II
Tokyo Fist / Bullet Ballet
Gemini / Hituko the Gobelin

(Studio Canal)

Archiviste maniaque du cinéma de l'étrange, Jean-Pierre Dionnet a frappé très fort en nous offrant, chez Studio Canal, cette intégrale de l'œuvre de Shinya Tsukamoto en six DVD. Présenté en diptyques, le travail de Tsukamoto prend ici une cohérence rendue hasardeuse par l'arrivée en ordre dispersé de ses films sur les écrans. Privilégiant les lignes de force, cette collection Tsukamoto s'ouvre par le coffret *Tetsuo / Tetsuo II*, ou le film inaugural du cinéaste, sa vision d'un *Eraserhead* urbain, cyber et épileptique, réalisé en 16 mm et en noir et blanc, et son quasi-remake en couleur, qui gagne en violence narrative ce qu'il perd en pure évocation visuelle. Réalisateur extrême, acteur et monteur de ses films, Tsukamoto impose dès *Tetsuo* sa vision d'une société moderne déshumanisante, un postulat qui va éclater dans la partie urbaine et contemporaine de son œuvre, présentée ici dans le coffret *Tokyo Fist / Bullet Ballet*. Obsession de la violence, comme moyen d'existence face à une société de plus en plus virtuelle, ces deux films constituent sans doute la part la plus personnelle du cinéma de Tsukamoto. De la couleur léchée et froide soulignant la violence des coups (*Tokyo Fist*) au noir et blanc granuleux évoquant Jarmush de *Bullet Ballet*, le réalisateur s'y affirme, au-delà de ses aspects choquants, comme un grand cinéaste. Le troisième coffret, comprenant les deux films de commande de Tsukamoto, est un cran en dessous, en grande partie du fait d'*Hiruko the Gobelin*, film d'horreur sans grande originalité. *Gemini*, en revanche, fable sur la gémellité et ses aspects les plus sombres et fausse adaptation d'un classique de la littérature japonaise, est un grand Tsukamoto, débordant des obsessions de l'auteur. Notons que sur ce coffret figure également le seul moyen métrage de Tsukamoto, *Denchu Koz*, et que chacun des six DVD comporte une interview du réalisateur, une présentation par Dionnet, un son 5.1 qui rend magnifiquement grâce à la musique noise-indus ou plus sobre de Chu Ishikawa, l'alter ego musicien de Tsukamoto. Absolument indispensable !

Jean-François Micard



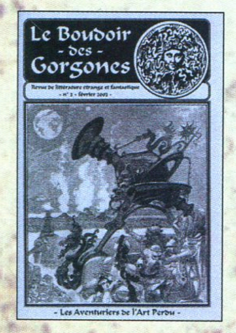




par Jean-François Micard



Après neuf numéros, D-Zines poursuit sa mue et ouvre désormais ses colonnes à la bouillonnante e-presse. C'est ainsi que vous retrouverez désormais, aux côtés de la presse papier, les webzines les plus essentiels qui animent notre scène. Illustration de cette nouvelle formule avec les Grands Anciens de Side-Line, et les tout jeunes Boudoir des Gorgones et .:ZeR0D0tNine:.



LE BOUDOIR DES GORGONES N°2

Le Boudoir des Gorgones est une revue de littérature étrange et fantastique publiée par l'association dijonnaise *Les Aventuriers de l'Art perdu*, dont l'objet est la promotion des arts populaires de masse (littérature, cinéma, TV, bande dessinée, illustration…). Le magazine se propose de rééditer des textes anciens (contes, nouvelles ou novelettes) tombés dans le domaine public, ainsi que des textes d'auteurs contemporains, relevant du fantastique, compris au sens le plus large et englobant la science-fiction mais également la terreur, l'angoisse, l'étrange et le bizarre. La réédition de textes appartenant pour la plupart à la fin du XIXème siècle et au début du XXème constitue l'essentiel des sommaires du *Boudoir des Gorgones*. Au sein même de cette période, plusieurs courants littéraires sont représentés, allants des auteurs classiques et reconnus comme Maupassant ou Villiers de l'Isle-Adam, aux populaires oubliés ou obscurs tels Fernand Noat, E.M. Laumann ou Pierre Désirieux, en passant par les "petits-maîtres" évoluant entre ces deux pôles et tirant tantôt vers la littérature générale ou la littérature de genre. C'est dire si le fonds dans lequel puise la revue est riche et diversifié. Mais à côté de cette activité "archéologique", *Le Boudoir des Gorgones* se veut aussi un espace d'expression pour de nouveaux auteurs, et chaque livraison propose au moins un texte contemporain. Ainsi, le numéro 3 qui paraîtra en juin publiera une novelette de Christian Hibon, "L'Affaire Hingerland". Les textes sont accompagnés d'une iconographie d'époque et d'appendices critiques. Chaque numéro comprend en outre une rubrique de faits-divers étranges et des notes de lecture.

Philippe GONTIER, directeur de la publication et rédacteur en chef :
Quadrimestriel - 60 pages - 16,5 x 24 cm - 7,60 €
Les Aventuriers de l'Art perdu - 25, boulevard Albert Einstein
Impasse Jean Anouilh - 21000 Dijon
http://boudoirdesgorgones.free.fr

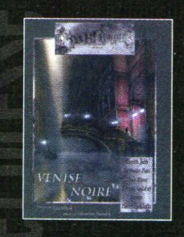


.:ZERODOTNINE:.

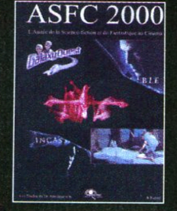
Né du désir de promouvoir ma musique (zerodotnine est avant tout le nom de mon groupe), ce site est vite devenu, de par la demande régionale, un site d'information. Nous sommes actuellement trois à le faire vivre (plus les contributions de certains de nos visiteurs, tel les labels M-Tronic, Ombre Sonore, ou des artistes comme Mimetic ou Arthur Plata de Blank System. De par sa technicité *.:ZeR0D0tNine:.* permet à tout un chacun d'être acteur du site, car chaque utilisateur enregistré sur notre site peut poster et réagir aux articles écrits. L'orientation de *.:ZeR0D0tNine:.* est purement informative avec un système de gestion efficace et rapide. Son look épuré et permet une plus grande clarté . Nous tenons énormément à l'ergonomie du site. Notre but est de former un "arc" Nice-Marseille-Bordeaux afin de promouvoir la scène indus et goth dans ces régions. Dans cette optique nous cherchons à fédérer les sites et actions tout en laissant à chacun le choix de leurs initiatives. De plus nous n'avons pas oublié le but premier de ce site qui est la promotion de jeunes artistes, chose que nous réalisons grâce à nos téléchargements de fichiers MP3 et la possibilité pour chacun des membres enregistrés gratuitement de promouvoir ses activités artistiques (musique, photos, peinture, écriture…)

Olivier Bareau, webmaster
Langues : anglais / français
http://membres.lycos.fr/zerodotnine
Date de mise en ligne : 1er mars 2002

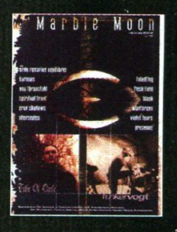
revue de (petite) presse



C'est du côté de la Sérénissime que nous entraîne *Emblèmes*, avec son numéro 5, *Venise Noire*, entièrement consacré à la ville des flots. On y retrouve des nouvelles de Théophile Gautier, Tanith Lee, Mélanie Fazi, Charlotte Bousquet ou Luvan, et des analyses pertinentes signées Fabrice Colin, Léa Silhol et Estelle Valls de Gomis. Comme de juste, cette nouvelle livraison est tout bonnement indispensable, comme l'est le second numéro du *Boudoir des Gorgones*, excellent nouveau fanzine dont nous vous parlons plus haut avec trois "classiques", par Guy de Maupassant, Fernand Noat et Maurice Level, et une étrange visite d'une maison dijonnaise par Philippe Gontier. *Bifrost*, pour sa part nous offre un hors-série spécial Moorcock avec pas moins de cinq nouvelles inédites du maître, un guide de lecture, une énorme bibliographie, un article autobiographique de Moorcock sur ses années au sein du magazine *New Worlds*, et encore pas mal d'autres choses. Fidèle à son habitude, *Cinétrange* poursuit son exploration des marges du cinéma avec un numéro 14 consacré aux démences. Autour d'un très bon dossier sur les maladies mentales dans le cinéma fantastique, on trouve une étude sur les bestioles dans le cinéma d'horreur, des articles sur les très gore *Angel of Death* et *Zurich Massacre*, et une pléthore de critiques de DVD bis et asiatiques. Cinéma encore avec *ASFC2000*, comprenez par là "l'Année de la Science-fiction et du Fantastique au Cinéma", qui répertorie l'ensemble des films du genre précité parus sur les écrans français en l'an 2000, critiques à l'appui. L'ensemble va de *Pokemon 2* à *Stigmata*, et est complété de plusieurs articles de fond, de fictions et notules plutôt bien trouvées. Nouveau venu inclassable, *Proscrit*, sous une jolie couverture d'Olivier Ledroit, propose pour sa part un cocktail étonnant de photographies, poèmes, nouvelles, illustrations et BDs. La maquette est certes encore un peu fouillis, mais le contenu est très prometteur. On termine en musique par un détour de l'autre côté des Alpes avec le superbe et très pro *Marble Moon*, hélas entièrement en italien (mais finalement assez compréhensible tout de même), qui pour son numéro 17, ouvre ses pages à Ordo Rosarius Equilibrio, Feindflug, Flesh Fiels, Tribe of Circle, Funker Vogt, Von Tronstahl et autres, et propose également une pléthore de chroniques et de comptes rendus de concerts, principalement orientés indus et dark-folk. Enfin une bonne occasion de se mettre à l'italien ! Du côté des webzines, outre l'actualité continuelle de *La Spirale*, qui poursuit son exploration des cultures en marge, on notera le grand retour de *Bon Appétit Messieurs*, avec une interview des Pet Shop Boys et une discographie fleuve de Meat Beat Manifesto. Enfin, étape obligatoire de tout surf, les excellents *Cesium Impact* (dont nous vous reparlerons plus en détail dans notre prochain numéro) et *Recycle Your Ears*, s'affirment jour après jour comme des bibles de l'indus et de ses courants dérivés.



PROSCRIT
jusqu'à la lie...

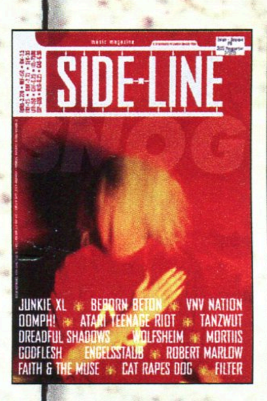


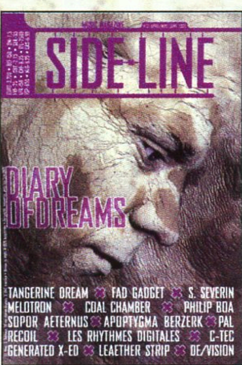
CONTACTS FANZINES : ASFC 2000 : Philippe Heurtel - 5, rue Dombasle - 75015 Paris - pheurtel@club-internet.fr - www.oeildusphinx.com • **Bifrost :** 6, rue Charles Lefèbvre - 77210 Avon - www.belial.fr • **Cinétrange :** Sin'Art - 17, rue des Granges - 25000 Besançon - http://scope.free.fr • **Emblèmes :** Editions de l'Oxymore - 58, rue Saint Guilhem - 34000 Montpellier - www.oxymore.com • **Marble Moon :** Via Manzoni 9 - 80019 Qualiano (NA) - Italy - marblemoon@tiscali.it • **Proscrit :** Stéphane Heude - 28, av du Mal Foch - 95170 Deuil La Barre - larose@libertysurf.fr • **CONTACTS WEBZINES : Bon Appétit Messieurs :** http://perso.club-internet.fr/lmdp • **Cesium Impact :** www.cesiumimpact.com • **La Spirale :** www.laspirale.com • **Recycle Your Ears :** www.recycleyourears.com

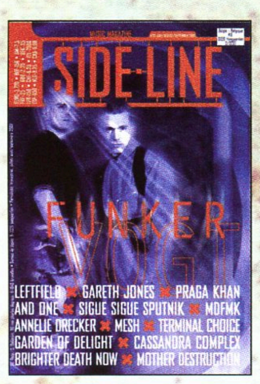


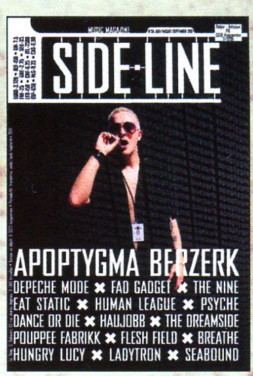
SIDE-LINE

Depuis plus de dix ans, une voix venue de Belgique vient, tous les trois mois, nous faire partager sa passion pour les musiques indépendantes. Incontournable entre tous, Side-Line est aujourd'hui également bien plus qu'un magazine, puisqu'on retrouve ses principaux collaborateurs à la tête de diverses compilations, concerts, et même d'un label, le bouillonnant Alfa Matrix (Regenerator, Aiboforcen, Hungry Lucy…). Raisons amplement suffisantes pour nous entretenir avec son fondateur et rédacteur en chef : Séba Dolimont.

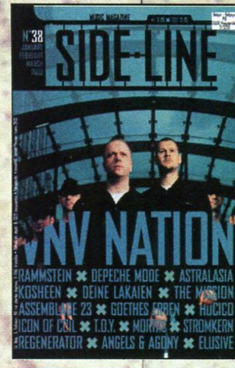












Qu'est ce qui vous a poussés à lancer *Side-Line* ?

Séba Dolimont : *Side-Line* a vu le jour en 1990 sous la forme d'un fanzine photocopié. A cette époque, le seul magazine belge traitant de la musique underground, *Rock This Town*, décidait de suivre la voie des majors et du "commercial" tout comme l'avait fait Best, délaissant une partie de leur lectorat… Frustrés par cette situation et persuadés que notre scène méritait une source d'information dévouée et motivée, nous avons décidé de tenter de lancer notre propre fanzine, sans trop nous rendre compte dans quoi nous nous embarquions. Le titre *Side-Line* se référant à la musique dite "à part", en marge de la scène commerciale pop-rock en général. La motivation essentielle derrière tout cela était notre énorme passion commune pour la musique new-wave, EBM, goth, etc.

Pourquoi avoir choisi un magazine en langue anglaise ?

En fait, nos premiers numéros étaient en français. Lol Chevaux d'Ombre Sonore avait rejoint l'équipe et représentait et distribuait Side-Line en France. Mais au vu de l'éveil de la scène un peu partout en Europe, et de l'émergence de la nouvelle scène allemande, nous avions de plus en plus envie de toucher un public plus large. C'est à ce moment que Lol a décidé de lancer *Noising Therapy* en français et que nous avons opté pour l'anglais pour *Side-Line*. Ce qui constituait en soi un véritable défi puisqu'à l'époque la nouvelle équipe centrée sur Stéphane Froidcoeur, Benoît Blanchart et moi ne comportait aucun anglophone ! Aujourd'hui, la majeure partie de l'équipe a l'anglais comme langue maternelle, ce qui nous a notamment permis de conquérir le marché américain et d'acquérir une dimension internationale. Le revers de la médaille est que ce choix nous empêche en quelque sorte de véhiculer une culture nationale comme *D-Side* peut le faire en France ou encore *Orkus* en Allemagne.

Il y a toujours énormément d'artistes interviewés, présentés et chroniqués dans chaque numéro de *Side-Line*...

J'aime la diversité et l'éclectisme de notre riche underground sonore. C'est ainsi que dans chaque numéro, nous baladons nos lecteurs du gothmétal à l'electro-pop en passant par la techno et l'ambient industriel. On adopte la même démarche entre groupes reconnus et nouveaux talents. C'est vrai que nous publions à chaque fois entre trente et quarante interviews par numéro. Parmi celles-ci nous retrouvons aussi systématiquement des interviews plus spécifiques : l'artiste de la saison à qui nos lecteurs posent leurs questions, le groupe découverte de la saison, une page dédiée à un artiste non musical et une interview à cœur ouvert d'un groupe à qui nous posons nos questions les plus osées… Ensuite viennent effectivement les deux cents à trois cents chroniques des nouvelles sorties.

Votre site web est également très conséquent. Est-ce un simple complément du magazine ?

Je le vois plutôt comme un prolongement du magazine. Chaque jour, nous publions toutes les infos et potins de notre scène musicale sur www.side-line.com. Notre webmaster, Bernard Van Isacker, y effectue un travail énorme. Il a dû se créer un réseau d'informateurs efficace, rapide et pertinent. Mais le résultat paye, puisque la BBC a même récemment élu Side-Line meilleur site informatif sur la scène musicale underground ! C'est extraordinaire d'entendre dire partout autour de nous que c'est devenu un réflexe quotidien pour des milliers de fans de surfer sur *side-line.com* pour y lire les nouvelles fraîches. De plus, nous essayons d'y rassembler un maximum de liens, ce qui fait qu'il devient un site "tremplin" où de nombreux internautes démarrent leurs recherches… En plus de tout cela, nous offrons un service de vente par correspondance par internet pour toute une série de labels. Enfin, nous chroniquons aussi toutes les démos que nous recevons sur ce site, ce qui permet à pas mal de maisons de disques de faire leur petit shopping rapide et de contacter les groupes directement via notre site !

Side-Line a maintenant une longue histoire derrière lui. Y a-t-il eu des choses au cours de cette période dont tu as été particulièrement fier ?

Certainement ! Si je les reprends chronologiquement, il y a eu la possibilité d'être publié avec un CD joint au magazine pendant toute une période par des sociétés allemandes telles que le label *Celtic Circle* et ensuite *Orkus*. Il y a eu aussi l'organisation du premier festival *Elektro* à Bruxelles en 1992 qui fut en fait l'étincelle qui a relancé les concerts de ce type en Belgique. Vient ensuite la possibilité qui m'a été offerte de lancer des séries de compilations sur différents labels, comme *Elektrauma* dont le vol.6 sort prochainement, *Cyberl@b*, *Cryonica Tanz*, etc. Devenir notre propre éditeur et recréer un tout nouveau réseau de distribution non basé sur la distribution de presse traditionnelle fut également un fameux défi. Idem pour le succès du site *side-line.com*. Mais ce dont je suis probablement le plus fier c'est d'avoir pu garder un fil rouge et un rythme de publication régulier en toute neutralité sur une scène musicale hélas trop souvent ralentie par des conflits et jalousies intestines entre organisations rivales. Et le plus valorisant reste bien entendu les excellents contacts que nous entretenons depuis des années avec des artistes et maisons de disques que nous avons vu grandir, et toutes les lettres et e-mails d'encouragement que nous recevons quotidiennement de nos lecteurs à travers le monde.

Side-Line est une publication trimestrielle (janvier, avril, juillet, octobre) en format A4 (64 pages). Pour s'abonner il suffit d'effectuer un versement sur le n° de compte 000-1366863-36 (postchèque - B-1100 Bruxelles / swift : pchqbebb) ou d'envoyer un mandat postal (ou en espèces) à :
Séba Dolimont, 90 rue Charles Degroux, 1040 Bruxelles, Belgique.
Tel/Fax : 0032.2.732.14.81
sideline@ping.be www.side-line.com

Pour les lecteurs de D-Side, nous vous offrons exceptionnellement un abonnement de vingt-et-un mois (soit sept numéros) au prix de 22 € avec une compilation CD gratuite en plus ! Utilisez comme référence lors du paiement de votre abonnement le code "D-Side spécial".

Das Ich

Anti'Christ

"***Das Ich*** est à la darkwave ce qu'est The Cure à la cold wave ou Depeche Mode à la new wave : un précurseur qui a su se renouveler au sein du genre qu'il a créé. Le monstre sacré est de retour avec "***Anti'Christ***", un énorme tourbillon d'électronique froide qui vous plonge en Enfer"





NOUVEL ALBUM
SORTIE LE 28 MAI 2002

